N° 901 47e Année T. CCLXV 1er Janvier 1936

MERCVRE DE FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

FONDATEUR ALFRED VALLETTE
DIRECTEUR GEORGES DUHAMEL



—

PRIX DU NUMÉRO

France, 5 fr.— Étranger: 1/2 tarif postal, *5 fr. 75;* plein tarif, *6 fr. 50*

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI
PARIS-VIe

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

RÉIMPRESSION

LÉON BLOY

—

Léon Bloy devant les Cochons

suivi de

Lamentation de l'Épée

et de

Je m'accuse...

Volume in-16 double-couronne, prix. 1

DU MÊME AUTEUR

L'Ame de Napoléon.	12 »
Au Seuil de l'Apocalypse.	15 »
Celle qui pleure.	15 »
La Chevalière de la Mort	12 »
Dans les Ténèbres	12 »
Les Dernières Colonnes de l'Église	12 »
Le Désespéré	18 »
Exégèse des Lieux Communs.	15 »
Exégèse des Lieux Communs, nouvelle série. .	15 »
La Femme Pauvre.	15 »
Le Fils de Louis XVI . . .	12 »
Histoires désobligeantes.	12 »
L'Invendable	12 »
Jeanne d'Arc et l'Allemagne	12 »
Méditations d'un solitaire en 1916.	
Le Mendiant ingrat, 2 vol. à 12 fr	
Mon Journal, 2 vol. à 12 fr.	
Pages choisies	
Le Pèlerin de l'Absolu .	
La Porte des Humbles. . .	
Quatre ans de captivité a Cochons-sur-Marne, 2 vol. a 12 fr	
Le Salut par les Juifs. . .	
Sueur de Sang.	
Le Symbolisme de l'Apparition	
Le Vieux de la Montagne.	

JEAN GALTIER-BOISSIÈRE

ec la collaboration de René LEFEBVRE, P. NORIEY et Michel VAUCAIRE

HISTOIRE DE LA IIIème RÉPUBLIQUE

avec 250 illustrations
un beau volume (in-4°) relié pleine toile : 68 fr.
relié demi-chagrin : 83 fr.

JEAN GALTIER-BOISSIÈRE

ISTOIRE DE LA GUERRE

avec 350 illustrations
un beau volume (in-4°) relié pleine toile : 80 fr.
relié demi-chagrin : 95 fr.

XTRAIT DU CATALOGUE DES ÉDITIONS DU CRAPOUILLOT : Les livraisons illustrées :

- GUERRE INCONNUE.... 12 »
- S MYSTÈRES DE LA GUERRE. 12 »
- S FUSILLÉS POUR L'EXEMPLE.................. 10 »
- S HORREURS DE LA GUERRE. 10 »
- VÉRITÉ SUR LA SARRE.. 12 »
- . GOGO ET SON BANQUIER. 10 »
- ICTIONNAIRE DES GIROUETTES............. 12 »
- LES MAÎTRES DU MONDE.. 12 »
- LES MORTS MYSTÉRIEUSES................ 12 »
- MENACES SUR LE MONDE.. 12 »
- MÉMOIRES DE VIDOCQ.... 10 »
- LES MARCHANDS DE CANONS CONTRE LA NATION..... 12 »
- HISTOIRE DU CINÉMA..... 12 »
- LES ANGLAIS............. 12 »

(Toutes ces livraisons de 64, 80, 96 et 110 pages format in-quarto avec de nombreuses illustrations sont fournies franco de port France et Colonies.)

DITIONS DU "CRAPOUILLOT"

3, place de la Sorbonne, PARIS. Chèque postal : 417.26

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

GABRIEL BRUNET

Une Femme se cherche

ROMAN D'AVENTURES INTÉRIEURES

Volume in-16 double-couronne. Prix . . . . 15 f

QUELQUES JUGEMENTS :

Le don merveilleux de ce roman d'aventures intérieures (THOMAS MANN).

C'est un des livres les plus surprenants que j'ai lus depuis longtemps..... Je recom mande aux lecteurs, parmi les femmes damnées, l'étonnant portrait de Juliette (ANDR BELLESSORT : *Je suis Partout*).

Il y a bien longtemps, croyons-nous, qu'on n'avait peint dans un roman une figure femme avec autant de force, de profondeur et de minutie, dans une atmosphère presq irrespirable de lumières et d'ombres. (JEAN VIGNAUD : *Le Petit Parisien.*)

M. Gabriel Brunet nous décrit la courbe instinctive de ce destin et ce revêteme féerique, lyrique, sentimental qu'il prend aux yeux de Danielle, tandis qu'il opère " s le double plan du monde visible et de la féerie imaginative "..... Une œuvre très ric et très significative. (EDMOND JALOUX : *Les Nouvelles Littéraires.*)

L'ambition de camper un type d'Ève moderne tout saturé de ce que l'Écritu appelle l'orgueil de la vie et qui cache au fond une noire misère, de le camper, mais p encore de l'approfondir, de le creuser, de l'éclairer jusque dans ses replis les p cachés..... (ANDRÉ BILLY : *Femme de France*).

Une femme se cherche renoue brillamment la tradition du roman d'analyse (R. BE SILLACH : *Action française*).

Cette Danielle, saine fillette, adolescente plus mystérieuse, fiancée de glace, épou réfractaire, divorcée effervescente (R. KEMP : *La Liberté*).

Quel éclat, quelle variété, quelle fougue. (JOHN CHARPENTIER : *Mercure de Franc*

Une femme qui va se dépouiller devant nous avec la cruauté la plus étonnante, s'abais aux confidences les plus osées... Ce curieux et puissant roman répond à une concepti très neuve de l'analyse psychologique. La richesse des dons d'expression de l'écriva sa finesse d'analyse, la discrétion avec laquelle il aborde les sujets les plus scabreux haute tenue littéraire en un mot font de cet ouvrage un incomparable témoignage. (PIER DESCAVES : *L'Avenir*).

Une œuvre singulièrement forte, originale, disons unique... des pages d'une émoti sourde... un décor magnifique... De longtemps on ne rencontrera un roman de la qua d'*Une femme se cherche* : nous l'écrivons hardiment. (JACQUES NARGAUD : *Le Petit Bl*

CHEMINS DE FER PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

UR PASSER DE BEAUX DIMANCHES, CET HIVER...

llez à Fontainebleau et dans ses environs. Vous y goûterez cette vie saine bre au grand air que ne peut pas vous offrir la ville froide et brumeuse. P.-L.-M. délivre les dimanches et fêtes jusqu'à fin avril, des billets er et retour au même prix que cet été — 10 francs à 19 francs en 3e se — pour Fontainebleau, Bois-le-Roi, Thomery, Livry-sur-Seine, Chares, Fontaine-le-Port, Héricy, Vulaines-sur-Seine-Samoreau, Moret-lesons, Champagne-sur-Seine, Saint-Mammès, Vernou-sur-Seine, ainsi que les gares du tramway sud de Seine-et-Marne de Chailly-en-Bière à izon et à Milly.

oubliez pas que vous avez la facilité au retour de partir d'une gare de la droite de la Seine avec le coupon de retour d'un billet délivré pour une de la rive gauche et inversement. Vous ne payez un supplément que si ix de votre billet est inférieur à celui correspondant au parcours réelnt effectué.

tre billet est valable au départ de Paris dans les trains de la matinée ı'à celui de 10 h. 50 inclus et au retour dans tous les trains de la journée nêmes conditions que les billets ordinaires.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

annonces sont exclusivement reçues **par M. Claude, 6, rue Vivienne.**

Vente, le 4 Janvier 1936, à 14 heures. Un lot,

Maison à Boulogne-Billancourt

(Seine), 33, rue Paul-Bert, et Pavillon, sis même lieu, rue Paul-Bert, 35. Mise à prix 200.000 francs. S'adresser à Me PELLERIN, avoué poursuivant, 3, place Saint-Michel, Paris, MMes Mavré, Aron, et Lermoyez, avoués, Paris.

LES RECETTES DE VIE

—

Que deviendrait notre monde si quelque maladie nouvelle s'attaquait soudain au papier et réduisait en poussière toutes les bibliothèques? Voilà sans doute une question qui peut hanter nos cauchemars. Cette question n'est point vaine. On donne habituellement le nom de maladie aux désordres qui frappent les êtres vivants, animaux ou végétaux. On admet l'emploi du mot pour les altérations de certains produits organiques tels que les bières et les vins. Chaque fois qu'une espèce vivante, trouvant à se développer sur un milieu convenable, en transforme la structure et la composition, le terme de maladie ne me semble pas impropre. Et, ce terme ainsi justifié, j'en viens au phénomène. Il n'est pas invraisemblable. Le papier se montre sensible à toutes sortes d'agents physiques. Les agents biologiques, pour les papiers de bonne qualité, ne semblent pas jusqu'ici les plus redoutables. Tout dépend d'un caprice de la nature, d'une mutation ou variation brusque de propriétés qui rendrait une espèce animale ou végétale apte à vivre sur le papier et à le détruire très vite ou tout au moins à l'altérer de façon irrémédiable. On se demande pourquoi cette hypothèse fabuleuse n'a pas tenté le grand Wells ou quelqu'un de ses imitateurs.

Je pense que si l'humanité perdait ses bibliothèques, non seulement elle serait dessaisie de certains trésors d'art, de certaines richesses spirituelles, mais encore, mais surtout elle perdrait ses recettes de vie.

Il existe des sociétés primitives où toute science est déposée dans la mémoire des hommes. J'ai vu, en Afrique du Nord, un négociant maltais parfaitement illettré qui ne tenait pas de livres : il gardait tous ses comptes gravés dans sa mémoire, d'ailleurs agile et d'une surprenante ampleur. Les hommes ont inventé le livre pour soulager leur mémoire. Ce qu'ils déposent dans les livres, c'est ce qu'ils veulent conserver. La mémoire est faillible, elle s'alourdit, elle fléchit. Elle succombe et finalement semble s'évanouir dans le silence, avec l'homme. Le livre n'est pas éternel, mais il est durable. Dès que l'homme industrieux a trouvé la méthode pour exécuter correctement un travail, il s'empresse de noter cette méthode, point par point. Il énumère les causes d'erreur, les difficultés à craindre et la manière de les tourner. Il signale les causes d'échec après les principes de succès. En somme, il fixe une recette.

Une bibliothèque, c'est d'abord un recueil de recettes et de méthodes. Une bibliothèque, c'est l'endroit vraiment respectable où les hommes conservent l'histoire de leurs expériences, de leurs tâtonnements, de leurs découvertes et de leurs projets. J'entends bien qu'il s'agit tantôt de l'histoire des peuples et tantôt des aventures individuelles. Il s'agit souvent de l'histoire de nos actes et parfois de l'histoire de nos pensées. Les livres contiennent tantôt les recettes nécessaires à la fabrication d'une locomotive, tantôt les recettes de la vie quotidienne, celles de l'esprit, celles du cœur. Si nous perdions d'un seul coup tous les livres à l'abri desquels s'épanouit notre civilisation fragile et compliquée, nous ne saurions plus, d'abord, préparer certains produits chimiques, construire un avion, élever les animaux, cultiver un sol ingrat, résoudre la plupart des problèmes; nous ne saurions plus faire cuire nos aliments. J'ajoute, et c'est moins évident, que nous aurions le plus grand mal à nous servir de nos facultés, à retrouver la loi morale, à surmonter nos passions, à nous comporter enfin autrement que des sauvages ou que des bêtes misérables.

Les grandes bibliothèques publiques ne suffisent pas

aux besoins des hommes. Ils possèdent presque tous, même les plus pauvres, même les plus instables, une petite bibliothèque personnelle qui est leur trésor de prédilection. Tout homme éprouve le besoin d'avoir ses recettes sous les doigts et sous le regard. Ce n'est pas seulement parce que le livre est, par excellence, la parure de la maison. Ce n'est pas seulement parce que le livre répand dans les lieux qu'il orne un subtil et intime parfum de spiritualité, c'est parce que l'homme veut prendre une assurance contre une heure d'égarement, d'abandon, d'incertitude ou de néant. Imaginez ce que pourrait être notre vie dans une retraite confortable, mais complètement dépourvue de livres, et vous éprouverez tout de suite de l'angoisse et de l'horreur.

J'entends que ces réflexions vont provoquer des reparties. Si l'on me dit : « Tant mieux! Que les livres disparaissent! Que le monde, une bonne fois, soit purgé de toute sa science et la mémoire abolie... » je répondrai, rapidement, qu'il existe aujourd'hui cent techniques de la destruction, pas mal de bonnes recettes pour reconstituer le chaos et que le désespoir lui-même demande, pour s'exprimer, des règles et du vocabulaire. Les démons même, en enfer, doivent tenir des livres.

On m'objectera bien plutôt qu'il s'agit d'un péril chimérique et que la perte de nos bibliothèques est une très improbable éventualité. Voilà juste où j'en veux arriver.

Je ne redoute pas sérieusement la destruction de nos livres par un microbe malfaisant. J'imagine même volontiers que, dans l'état actuel des choses, l'homme prendrait la peine de lutter, soit pour conserver son trésor, soit pour transporter le meilleur de ses recettes vitales sur une matière invulnérable. Je me suis servi d'une image pour donner à comprendre le sens et l'importance d'un grand malheur. Or ce malheur nous menace. Le livre est menacé, non, pour l'instant, par un microbe, mais par l'indifférence des foules humaines. Est-ce à dire que ces foules sont moins curieuses qu'au siècle dernier, moins altérées de savoir? Je ne dis rien de tel.

Je dis que, petit à petit, les foules humaines assouvissent leur besoin de connaissance sans avoir recours au livre. Un homme de condition moyenne, en général, ne dispose pour son édification spirituelle ni de beaucoup de temps, ni de beaucoup d'argent et ni même d'une très persévérante bonne volonté. La capacité d'attention, de curiosité, de loisir se trouve aujourd'hui comblée par le jeu d'un certain nombre d'appareils qui ont une grande puissance et même une grande séduction. La radio, le cinéma prennent chaque jour une place plus grande non seulement dans les distractions de l'homme du XXe siècle, mais encore dans la formation apparente de son être. Une équivoque terrible s'établit, pour l'homme de condition moyenne, entre l'information et la connaissance, entre l'amusement et le savoir. Les maîtres intellectuels du temps n'ont encore guère marqué, tout au moins avec vigueur, que la chose les inquiétait. Certains d'entre eux pensent peut-être que les moyens se transforment et que l'humanité va conserver ses recettes de vie non plus dans les bibliothèques, mais sur des disques d'ébonite et sur des pellicules de gélatine.

La question n'est pas là. La question n'est pas de savoir si l'ébonite et la gélatine sont des véhicules plus fidèles et plus résistants que le papier. La question n'est pas même de savoir s'il est bon pour l'avenir du génie de substituer au livre, ami de la solitude, un certain nombre d'appareils dangereusement favorables à l'endoctrinement grégaire. La question essentielle doit se poser ainsi : Peut-on créer et maintenir une culture véritable, une culture forte et féconde par le moyen des images et des appareils oratoires?

Je prie qu'on y réfléchisse.

GEORGES DUHAMEL.

LES ORIGINES DE LA BEAUTÉ CLASSIQUE

—

LE SENS DE NOTRE VIE INTIME.

L'événement le plus ancien de notre vie intime consiste en ce que nous appelons la *température*. Pendant la période de gestation, le fœtus ne peut guère sentir autre chose; car la bouche, les narines et les oreilles, de même que les paupières, sont complètement closes. Aussitôt la naissance, alors que l'enfant doit se nourrir par la bouche, la *saveur* vient s'associer à la température; puis, lorsque l'enfant peut saisir lui-même sa nourriture et la porter à sa bouche, il a besoin de l'*odeur*, pour prévenir la saveur. Quand il a pu marcher et se mouvoir dans l'espace, le *bruit* lui a permis de prévoir l'avenir plus tôt encore. C'est en dernier lieu qu'apparaît la *lumière*, dont les jeux finissent par former, dans la mémoire, des signes permanents, utiles et commodes, mais non indispensables, pour la prévision de ce même avenir. Cette permanence a été cause que la température, la saveur, l'odeur, le bruit semblent venir se grouper dans le sein de la lumière, qui prend ainsi une importance primordiale dans la vie du commun des hommes. Mais la température accompagne tous les contacts, jusqu'à l'effleurement subtil des saveurs et des odeurs, jusqu'à l'effleurement, plus subtil encore, des bruits et des lumières.

Ces impressions, reçues par le cerveau, surtout si elles nous touchent vivement au cœur et le dominent, viennent s'ajouter les unes aux autres, pour former une masse riche et vivante, toujours prête à se lever au pas-

sage de l'expérience présente. Chacune d'elles apportant son *émotion* agréable ou désagréable et son *désir*, c'est un afflux continuel, qui sollicite impérieusement une issue vers les muscles.

Quand nous avons libéré nos désirs par quelque geste ou quelque action, il semble que nous devrions rester en repos. Mais, tant que la sensation primitive ne s'est pas éteinte complètement, l'émotion et le désir persistent et renaissent avec elle ; en sorte que nous nous débattons sans cesse au milieu du flot mouvant et sans cesse renouvelé des sensations, des émotions et des désirs, et cherchons sans cesse à retenir le *plaisir* qui nous caresse, ou à refouler et à fuir la *douleur* qui nous étreint.

Cependant, beaucoup de nos désirs se sont en quelque sorte évanouis, avant d'arriver jusqu'au déclenchement musculaire; d'autre part, placés dans les mêmes conditions extérieures, il nous est arrivé parfois d'agir d'une façon toute différente. Il faut donc qu'il y ait en nous autre chose que le *présent* et le *passé*, si émouvants soient-ils, pour expliquer cet avortement et cette diversité; il faut admettre une activité nouvelle, d'un caractère tout particulier, capable d'arrêter complètement ou de transformer l'élan des désirs effrénés. La sensation et la mémoire sont à la base de cette activité nouvelle, grâce à l'apport et à la conservation, dans le domaine du système nerveux, des éléments dont elle devra se servir pour provoquer un désir nouveau; mais elles ne peuvent, d'elles-mêmes, rien modifier dans la direction du désir qui nous sollicite, parce qu'elles sont tout entières confinées dans l'ordre de la vie courante, dont, pour être nouvelle, notre activité doit se distinguer plus ou moins profondément. Or, il est en nous une activité que nous appelons l'*imagination* et qui consiste à grouper en combinaisons nouvelles les éléments apportés par la sensation et conservés par la mémoire. C'est elle qui a pour effet d'endiguer momentanément le flot tumultueux des désirs.

La grande chose, pour nous, c'est l'émotion; nous y ramenons tout le reste comme à sa fin. Mais l'émotion

se partage en deux éléments bien distincts : le plaisir et la douleur; par contre, le désir est simple. En fin de compte, le champ de la mémoire se trouve composé d'images et d'émotions variées; mais, sur ce fond multiple, règne, d'une façon ininterrompue, le désir. C'est cette continuité que nous voulons faire entendre sous le terme de *personnalité.*

Grâce à la richesse et à la fidélité de la mémoire, nous pouvons nous rendre compte que la sensation présente se montre souvent en désaccord avec le désir qui l'a précédée, provoqué et gouverné par l'émotion qui accompagnait cette sensation. Instruite par cette expérience, qui fait estimer l'émotion comme impuissante et trompeuse, l'imagination détache l'image de l'émotion qui l'accompagnait, et, de cette façon, arrête la poussée du désir qui s'y appuyait. C'est cette organisation imaginaire, distincte de la personnalité, que l'on a nommée *réalité extérieure.*

Les déceptions que nous apporte la réalité extérieure nous sont toujours pénibles, et notre mémoire, en enregistrant les erreurs et les faiblesses de l'ancien régime, prépare les voies à un nouveau gouvernement.

A la faveur de l'inertie musculaire, provoquée par l'arrêt du désir, au cours du jeu conscient de l'imagination, nous pouvons, tout à loisir, regarder les images et les voir flotter, glisser, se désunir et se rejoindre. Mais notre désir n'est pas complètement endormi; il est toujours là qui les guette, pour s'attacher à celles qui nous apparaîtront comme le domaine où se prolongera notre personnalité, c'est-à-dire comme la source de nos émotions futures. Ces images privilégiées constituent ce qu'on nomme l'*avenir,* distinct du présent par la faiblesse de son intensité, et du passé par l'antériorité du désir. Cette recherche de l'avenir est l'effort de notre personnalité, qui cherche à étendre davantage son domaine et ses garanties, pour ne plus avoir rien à craindre des réalisations futures.

Les éléments dont se compose le champ de la mémoire se partagent en groupements variés, que l'imagination

ramène tout d'abord à deux catégories principales : la première comprend les éléments qui se sont toujours présentés dans le même degré d'intensité ou dans la même succession; la deuxième enferme les éléments qui se sont présentés parfois ensemble et parfois aussi dispersés parmi d'autres groupes, qui ne présentent plus aucun rapport entre eux. L'avenir apparaît donc tout d'abord comme l'image fidèle du passé; nous sommes immédiatement certains que ce qui s'est présenté toujours uni ou toujours séparé le sera toujours désormais, et nous nous reposons dans cette assurance.

Mais voici que l'imagination se plaît à séparer des éléments qui se sont toujours rencontrés ensemble ou toujours suivis, et à former des groupements nouveaux avec des éléments qui ne se sont jamais rencontrés ni suivis; elle jongle avec le passé, sans aucun souci de la certitude. Nous risquons ainsi de n'être plus certains de rien; et pour ceux dont l'imagination est vive autant qu'est pressant le besoin de prévoir l'avenir, cette incertitude universelle peut devenir une véritable angoisse. Cependant, lorsque la mémoire est nette et solide, la prévision de l'avenir y puise une certitude que les caprices de la fantaisie ne parviennent pas à troubler sérieusement. L'imagination ne sert même qu'à étendre davantage encore le domaine de la certitude, en rendant insupportables le doute et l'hésitation qu'elle provoque, alors que nous sommes vivement sollicités par l'émotion et le désir.

Elle peut aussi nous apporter une ressource, qui, paraît-il, est le propre de l'homme : c'est de rechercher dans la mémoire tous les divers groupements dont firent autrefois partie les éléments qui se trouvent actuellement en présence, et de former ainsi un groupement nouveau, où se rencontrent des successions ou des exclusions constantes. Selon que les éléments présents ont plus ou moins souvent fait partie de ces rencontres, la chance est plus ou moins grande pour que le prochain avenir reproduise ce passé : telle est la mesure où la prévision de l'avenir monte vers la certitude par l'intermédiaire de la mémoire et de l'imagination.

C'est à ce calcul, à cette recherche méthodique des chances de certitude à travers le domaine entier de la mémoire, par le réveil et la réunion de tous les groupements intermédiaires, que les anciens Latins ont, me semble-t-il, donné le nom de *ratio,* devenu le mot français *raison.*

Assuré de l'avenir, l'homme peut donner une direction ferme à ses désirs, devenus *volonté.* C'est dans la volonté que consiste vraiment la maîtrise de soi, qui marque l'homme parfait.

DANS LA NUIT ÉTOILÉE.

Si la température, source la plus proche de l'émotion, a dû exciter le plus vivement l'intérêt de l'homme primitif, comme elle le fait encore pour le commun des hommes, la lumière, qui est la sensation la moins émouvante, a pu, cependant, prendre en sa vie cérébrale une importance considérable, par l'aide qu'elle lui apportait pour la prévision de l'avenir.

Certes, il a bien vu que chacune des sensations pouvait servir à cette prévision; mais il s'est vite rendu compte aussi que certaines d'entre elles étaient trop proches de l'émotion qu'elles annoncent, pour permettre d'y pourvoir à temps. Les prédictions de la température étaient à très brève échéance et trop dangereuses pour suffire à le préserver des périls qu'il redoutait; celles de la saveur n'étaient guère plus précoces ni moins dangereuses; celles de l'odeur lui laissaient un peu plus de temps, mais leur rayon lui paraissait encore bien limité; le son porte à une plus grande distance, mais ses avis manquent encore de l'ampleur et de la précision nécessaires, sans compter que le souvenir s'en évanouit très vite. Seules, les annonces faites par la lumière donnent à l'homme des prédictions assez éloignées, assez précises, assez durables, pour qu'il puisse parer à temps aux contacts futurs.

Voilà pourquoi les Anciens ont célébré avec tant d'enthousiasme la lumière divine. Après avoir évoqué l'Esprit qui, selon l'interprétation de Jérôme, de Diodore et d'un

Syrien cité par Basile, « couvait » de sa chaleur la surface des ténèbres, l'auteur de la *Genèse* salue l'éclosion de la lumière, fille du feu.

A ces ténèbres primitives, évoquées par Moïse, le poète grec Hésiode avait donné le nom que le poète Ovide transcrivit en latin par *Chaos* et que, vers 1618, Nicolas Renouard traduisit en français par le mot *brouillis*, dérivé de *breuil*, synonyme celtique du latin *forestis*. Le peuple se sert encore aujourd'hui des termes de *brouillard* et d'*embrouillement* pour désigner l'absence de lumière.

Un sage de l'antique Egypte, nommé Hermès et surnommé Trismégiste, c'est-à-dire « trois fois grand », avait figuré par l'image d'une forêt vierge les ténèbres primitives. Aurélien-Augustin, évêque d'Hippone au début du Ve siècle de notre ère, aurait, dit-on, retrouvé cette image chez les Arabes de Numidie, colonie phénicienne. Un Phénicien, nommé Thalès, dont la famille était venue s'établir à Milet, sur la côte de l'Asie-Mineure, avait enseigné dans cette ville, vers l'an 600 avant notre ère, la doctrine d'Hermès et évoqué les ténèbres primitives sous le nom de *hylè*, auquel correspond en latin *sylva*. Anaximandre transmit cette doctrine à Anaximène, de qui la reçut Anaxagore, maître d'Archélaos. Ce dernier la transmit à Socrate, par qui elle parvint à Platon, maître d'Aristote.

Pour traduire le terme de *hylè*, les interprètes latins d'Aristote se sont servis des termes de *massa, moles,* et *materies*, qui, selon Aurélien-Augustin, pouvaient évoquer aussi les ténèbres primitives. A la fin de l'année 1647, Blaise Pascal croyait devoir rappeler à Etienne Noël, recteur du collège de Clermont, à Paris, que, selon les disciples d'Aristote, le terme de *matière* s'opposerait à l'évocation de la pure lumière.

Mais le terme le plus courant et le plus évocateur des ténèbres, c'est encore celui de *nuit*, dont l'étymologie me paraît signifier précisément que « l'on ne voit rien ».

Selon Cicéron, les Assyriens et les Chaldéens, peuples

pasteurs, habitants d'un pays de plaines, qui, obligés de veiller, durant la nuit, à la garde des troupeaux, bâtissaient des tours très élevées, afin d'embrasser du regard une plus vaste étendue, ont eu l'idée de fixer par l'écriture, c'est-à-dire par les jeux de la main et du style, ceux du regard et de l'imagination parmi le chœur des étoiles; ils s'assurèrent ainsi, pour la prévision de l'avenir, la possession de certains secrets, qui les rendait précieux et, en même temps, redoutables aux yeux des autres hommes, moins familiarisés avec les étoiles et avec les figures qu'elles tracent dans le sein de la nuit. De l'Orient l'Antiquité grecque et latine hérita cet usage, que conservèrent les Arabes, qui la transmirent aux Francs. Au cours du XVI[e] siècle, l'observation du cours des étoiles devint en grand honneur dans les cours princières d'Italie, d'Allemagne et de France, où régnait la passion de découvrir ainsi la destinée des hommes, surtout des rois. La vogue s'en accrut encore par le bruit fait autour des théories nouvelles de Kopernic, de Tycho-Brahé, de Képler et de Galilée, et surtout par les curieuses découvertes qu'avait permis de faire l'invention des « lunettes d'approche ». Mais on avait alors oublié que c'était là l'origine de ces figures et de ces chiffres que l'on appelait *mathématiques*.

A l'apparition d'une étoile dans le sein de la nuit, le regard du veilleur s'y fixait, comme un style sur une tablette de pierre, de bois ou de cire ou sur une feuille de papyrus, comme un pieu sur la surface du sol : telle est, sans doute, la comparaison qui a fait donner primitivement à chaque étoile qui s'allumait dans les ténèbres le nom qui est devenu en français *point*.

Il arrivait parfois qu'une étoile se mettait à « filer », en laissant derrière elle une trace lumineuse, pareille à celle que laisse un tison de feu mû rapidement. Lorsque le regard du veilleur passait rapidement d'une étoile à l'autre, il laissait aussi dans sa mémoire une trace lumineuse, pareille au fil de lin dont les paysans de l'antique Egypte se servaient pour relier entre eux les pieux destinés à marquer, lors des inondations du Nil, les

limites de leurs champs, et qui s'est ensuite appelé une *ligne*. Le fil de lin tendu d'un pieu à l'autre et la trace fixée entre deux étoiles formaient une *ligne droite*.

Lorsque le veilleur avait ainsi, par la mémoire ou l'imagination, relié entre elles deux étoiles, il remarquait aussitôt qu'elles n'avaient pas le même degré d'intensité lumineuse; l'une, qui avait servi de *point de départ*, brillait d'un éclat moins vif que l'autre, devenue *point d'arrivée*.

En souvenir de la ligne droite tracée entre deux étoiles, l'imagination du veilleur a pris son œil pour le point de départ d'une ligne droite dont l'étoile serait le point d'arrivée. Dès lors, quand son regard suivait la marche d'une étoile, la ligne droite qui allait de son œil à l'étoile laissait derrière elle un nouveau souvenir, que les Anciens ont appelé d'un nom qui est devenu *plan* ou *surface plane*, tandis que l'étoile traçait une *ligne courbe*.

Toujours par l'imagination, le veilleur prolongeait ensuite cette ligne courbe par delà l'horizon du couchant et retrouvait la même étoile à son lever, au point de départ primitif. Le souvenir laissé par la ligne du regard entre l'œil du veilleur et l'étoile suivie dans sa course a reçu des Anciens le nom qui est devenu, chez nous, *cercle*; la ligne droite génératrice du cercle, celui qui est devenu *rayon*; le point de départ du rayon dans l'œil du veilleur est ce que nous appelons le *centre* du cercle, tandis que la ligne courbe tracée derrière l'étoile en est la *périphérie* ou *circonférence*, selon qu'on parle grec ou latin.

Par imitation de ce qui se passe à la surface du sol, où le marcheur peut prendre le point d'arrivée pour *point de retour* vers le point de départ primitif, l'imagination du veilleur prenait une étoile comme point de départ vers le centre, où se trouvait alors transporté le point d'arrivée; mais, parvenue au centre, l'imagination y retrouvait le souvenir du point de départ vers la circonférence et celui des autres rayons. Parmi ces rayons, il en était un qui prolongeait un autre en ligne droite;

la nouvelle droite ainsi tracée à travers le cercle a été appelée par les Grecs *diamètre.*

En suivant la marche de certaines étoiles, il arrivait que le regard du veilleur rencontrait le souvenir du cercle précédemment tracé, le coupait à angle droit et l'entraînait dans un mouvement de rotation autour de son diamètre; la circonférence de ce cercle traçait alors une *surface courbe* et le cercle laissait un souvenir, que les Grecs appelèrent *sphère* et les Latins *globe.*

Lorsque l'imagination du veilleur s'était transportée sur la circonférence du cercle générateur de la sphère et qu'elle retournait le rayon vers le centre, elle était entraînée et guidée par le souvenir du mouvement qui avait engendré le cercle, et le rayon se mettait à tourner autour du point où elle se trouvait sur la circonférence; mais le point qui était précédemment au centre du cercle venait alors se heurter à la circonférence et s'y arrêtait. L'imagination s'y transportait aussitôt par la ligne droite ainsi tracée en souvenir du rayon primitif; puis, elle faisait tourner cette nouvelle droite autour du dernier *point d'arrêt.* Le premier point, traçant une courbe, passait par le centre et venait, à son tour, heurter la circonférence primitive, où il s'arrêtait aussi, pour devenir le centre d'une ébauche de nouveau cercle. Et ainsi de suite, jusqu'à ce que le point de heurt sur la circonférence primitive coïncide avec le premier point de départ.

Comme chaque étoile a pu être le point d'arrivée d'un rayon générateur de cercle, et que l'imagination du veilleur a pu renouveler sur chaque circonférence le jeu que je viens de décrire, la surface plane primitive a pu se trouver peuplée de lignes et de points, qui ont pu suivre la transformation du cercle en sphère; de sorte que plusieurs surfaces, planes ou courbes, se sont trouvées avoir un centre commun. Toute figure ainsi formée autour d'un centre a reçu des Latins le nom de *solide* ou *volume.*

Tant qu'il a été possible au veilleur de lancer un nouveau regard entre deux points, une ligne se traçait, pro-

messe d'une surface nouvelle et de nouveaux solides.

Les anciens Grecs attribuèrent l'invention de toutes ces figures aux paysans d'Egypte, qui, déconcertés, chaque année, par l'inondation du Nil, qui effaçait les limites de leurs champs, auraient imaginé ce moyen d'en conserver la trace et la mesure; d'où le nom de *géométrie*, donné à cette « mesure de la terre ». Mais Platon trouva qu'une telle explication était ridicule et ne saurait convenir à la génération de la sphère et du solide; il devinait que le livre écrit en de tels caractères avait une portée beaucoup plus haute et plus étendue qu'un simple procédé d'arpentage; il voyait que ces jeux de lumière pouvaient être utilisés pour la conduite de la vie, pour la recherche du plaisir et du bonheur, grâce à la prévision de l'avenir.

HISTOIRE DU JOUR ENSOLEILLÉ.

L'empire de la vue a été, chez l'homme primitif, le théâtre d'un second événement, bien plus émouvant et considérable que l'apparition et la marche des étoiles au milieu des ténèbres, et qui a dû le remplir d'étonnement. Pendant la nuit, quand son œil jouait avec les étoiles, pour tracer les lignes, les plans et les solides, ne fonctionnaient que les six muscles qui font mouvoir le globe de l'œil en son orbite; la nuit passée, entraient en œuvre d'autres muscles, qui commandent la contraction ou la dilatation de la pupille, le bombement ou l'aplatissement du cristallin. L'homme sentait d'abord la contraction de la pupille et le bombement du cristallin, qui allaient toujours en augmentant, pour faire ensuite place à la dilatation de la pupille et à l'aplatissement du cristallin, qui allaient aussi toujours en augmentant, jusqu'au retour de la nuit. A cette double opération correspond ce que les Latins nous ont appris à nommer le *temps*, c'est-à-dire la croissance et la décroissance de l'intensité du « jour », dans le sein de la sphère, fille de la nuit étoilée.

Il paraît que les Egyptiens représentaient le temps par un serpent plié en rond, qui avait la queue dans

la gorge. Je pense qu'ils voulaient marquer par là que le jour rentre et se perd à nouveau dans la nuit, d'où il est sorti.

Le retour du temps a dû, primitivement, se désigner par le terme auquel correspond notre mot *nombre.* Platon affirmait que la notion de nombre est « née du retour périodique d'une même chose toujours semblable à elle-même ».

Souventes fois, surtout en Orient, le jour s'accompagne d'une ligne tracée par notre regard à la poursuite du point que nous appelons « soleil ». Le terme de *mouvement* peut être le dérivé d'un mot qui, primitivement, rappelait le bruit qui accompagne le passage d'un point à travers le temps. Aristote donnait, comme symbole du mouvement, le flux d'un cours d'eau. Descartes disait, à son tour, que « celui qui se promène dans une salle fait bien entendre ce que c'est », et il rappelait que Diogène l'avait expliqué ainsi à Mélissus et à Zénon.

A la suite des Grecs et des Latins, nous avons appris à désigner par le mot *un* le mouvement compris entre le point de départ et le point d'arrivée, autrement dit, entre le commencement et la fin.

Après un arrêt ou repos, qui marque et suit la fin d'un mouvement, le soleil le recommence et finit à nouveau, un certain nombre de fois, et l'homme garde, en sa mémoire, le souvenir de ces nouvelles unités; puis, son imagination revient jusqu'au point de départ primitif, en brûlant les étapes de l'aller, que la mémoire retrouve au passage, grâce à la transparence de la lumière, qui permet au souvenir des anciens repos de renaître sous l'éclat du retour. Lorsque ce mouvement de retour a pris fin au point de départ primitif, la nouvelle unité ainsi formée par l'ensemble des unités successives a reçu des Anciens le nom que nous prononçons *somme* ou *tout* et qui désigne le groupement dont les unités constitutives se nomment les *parties.* Le mouvement total a été appelé aussi *fini, parfait* ou *continu;* tandis que le mouvement partiel est *infini, imparfait, discontinu, discret* ou *contigu.*

Si le souvenir de chacun des mouvements partiels dont l'ensemble compose un tout est imprécis, les Latins nous ont appris à désigner ce tout par le terme de *multitude*; tandis que le souvenir précis de chacune des parties fait désigner le tout par le terme de *nombre.*

C'est aussi à la langue latine que l'enseignement traditionnel a emprunté le terme de *deux,* pour désigner le premier renouvellement de l'unité primitive. Et ainsi de suite : un mot nouveau est venu toujours désigner l'addition d'un nouveau mouvement au souvenir des anciens.

Par les jours clairs et sans nuages, le regard de l'homme suit le soleil dans son mouvement à travers le temps et décrit une ligne courbe que l'imagination achève en circonférence; tandis que le rayon qui relie son œil au soleil décrit un cercle dont cet œil figure le centre.

D'autre part, le regard du berger perché sur sa tour décrit une autre circonférence et un autre cercle, dont le diamètre n'est commun avec celui du premier qu'entre le point où le soleil apparaît, au sortir de la nuit, et celui où il disparaît dans les ténèbres. La circonférence de ce nouveau cercle s'est appelée, pour l'amour du grec, *horizon.* En suivant, ensuite, la marche du soleil, le regard de l'observateur entraîne désormais le souvenir du cercle horizontal; d'où naît une sphère dont l'œil de l'observateur occupe le centre.

Le cercle horizontal a marqué la séparation entre le jour et la nuit et divisé la sphère en deux parties, dont elle devenait le tout; d'où est venue l'erreur des géomètres qui enseignent que la formation du cercle est due à la rotation d'un demi-cercle autour du diamètre.

Il nous semble que, pour atteindre le centre de la nouvelle sphère, le diamètre commun traverse d'abord la croissance de l'intensité lumineuse; puis, pour rejoindre le point de l'horizon où le soleil va disparaître, suit la décroissance du jour. Ce diamètre se trouve donc divisé en deux parties par le centre, qui marque le passage de la croissance à la décroissance, du *matin* au *soir,* le *midi.*

C'est ainsi que s'est formée, dans le sein de l'unité

primitive, un nouveau tout, que les Latins ont désigné par le terme de *quantité.* La partie de la quantité qui correspond à la croissance du jour a été nommée *grandeur*; celle qui traverse la décroissance, *petitesse.*

Au début du XVI[e] siècle, Oronce Finé, professeur au collège de Navarre, faisait observer à ses élèves que notre imagination suit parfois le mouvement de certains corps, que nous portons à notre bouche, où ils disparaissent, pour reparaître ensuite, sous une autre forme, à un point opposé de notre corps, pendant que se modifie la température et que le soleil poursuit son cours. Notre imagination suit ce mouvement et nous le montre se dirigeant toujours dans le même sens que le rayon qui partage la quantité en grandeur et petitesse; le point de disparition devient le point de départ vers la circonférence tracée par le soleil; tandis que le point de réapparition devient le point de départ vers le centre de cette circonférence. Notre corps devient donc le point de partage de ce rayon en deux parties, le *haut* et le *bas,* et cette division s'étend au cercle engendré par le mouvement de ce rayon, appelé en latin *vertical* (1).

D'après le même professeur, qui s'inspirait sans doute des Anciens, nous nous imaginons placés toujours au centre de la sphère du jour; mais il nous semble aussi parfois que ce centre se déplace vers l'horizon, par phases successives, sur deux diamètres différents. Notre marche suit d'abord un diamètre, puis un autre, pour revenir au premier et rejoindre ensuite le second; et ainsi de suite, jusqu'à l'arrêt. Les deux parties du cercle horizontal que sépare le diamètre intermédiaire, se nomment l'une partie *droite,* l'autre partie *gauche,* selon que s'y fait le premier ou le second mouvement de notre marche vers l'horizon.

D'autre part, ce double mouvement de notre corps fait décrire par notre regard une nouvelle division du cercle horizontal : la partie *avant,* qui correspond au mouvement futur, et la partie *arrière,* qui correspond au mouvement passé. Le point de départ du futur est sur

(1) *Margarita philosophica,* 1523.

notre poitrine; celui du passé se trouve sur notre dos. La marche en avant se nomme *progrès*.

La quantité comprise entre le haut et le bas se nomme *longueur*; celle qui se trouve entre la droite et la gauche, *largeur*; celle qui sépare l'avant de l'arrière, *profondeur*.

L'unité primitive de mouvement a été, de bonne heure, fixée dans la figure de certains corps ou de certaines parties du corps humain : *grain d'orge, doigt, pouce, palme, coudée, aune, brasse, pied, pas*, etc., dont l'ensemble a reçu le nom d'*espace*.

Ce nom a d'abord désigné le tout formé par la répétition des unités primitives sur les rayons du cercle horizontal, dans le sens de la largeur et de la profondeur, grâce à l'appui que leur prête la surface du sol; mais, grâce au mouvement du soleil, qui entraîne le regard sur la circonférence du cercle vertical, l'espace a pris ensuite de la hauteur et ses parties en sont venues à diviser aussi la sphère diurne tout entière, avec laquelle il a fini par se confondre.

En prolongeant à travers les ténèbres la marche du soleil et du cercle horizontal, l'imagination des Anciens transportait dans le sein de la nuit les divisions du jour, c'est-à-dire, tout d'abord, la quantité, partagée en grandeur et petitesse. Mais une telle division a dû paraître aux bergers chaldéens un peu trop vaste pour permettre de distribuer entre les membres de la tribu la surveillance et la garde des troupeaux et des campements; il a fallu marquer dans le temps, comme on l'avait fait dans l'espace, des divisions plus nombreuses.

François Béroalde, sieur de Verville, raconte, vers 1612, que les prêtres de l'antique Egypte « nourrissaient un certain animal, qui pissait douze fois » durant que le soleil faisait un tour diurne; « à quoi ayant pris garde après une longue observation, ils s'advisèrent de partir le jour en douze parties, qu'ils nommèrent *heures*, tirant ce nom du grec qui signifie *urine* » ; puis, ce temps ayant paru trop long, on aurait encore divisé chacune de ces parties en deux, qui se seraient appelées aussi *heures* (2). L'étymologie est certainement fantaisiste;

mais il est fort probable que ce sont des événements analogues qui ont donné lieu à la division en 24 parties, qui partage le tour diurne du soleil.

Il est plus facile de comprendre comment le terme de *temps* s'est associé à l'image de la lune. C'est que, durant la répétition des jours, la figure et la lumière de cet astre croissent et décroissent. Pour le distinguer du jour, les Anciens ont donné à ce nouveau temps le nom que nous prononçons *mois*.

Pendant que se répètent les mois, l'homme voit croître et décroître successivement l'intensité lumineuse des jours; c'est ainsi que son imagination crée ce nouveau temps que les Latins appelèrent *annus*.

On s'aperçut aussi qu'à cette nouvelle histoire du temps correspondent certains changements dans le lever et le coucher du soleil, de la lune et de cinq autres étoiles nommées par les Latins *Mercure, Vénus, Mars, Jupiter* et *Saturne*. On supposa que ces astres décrivaient autour de la *Terre*, outre le cercle diurne, un deuxième mouvement, mais dans le sens opposé, de l'occident à l'orient; car, selon les termes de Bouju, « elles ne gardent pas continuellement une même distance aux autres étoiles, mais un jour elles se conjoignent avec quelques certaines étoiles, et puis après elles s'en éloignent » (3). C'est pourquoi les Grecs nous ont appris à les appeler *planètes*, c'est-à-dire errantes, pour les distinguer de celles que, à l'exemple des Latins, nous appelons *fixes*, parce qu'elles gardent toujours entre elles la même disposition et la même distance. C'est par rapport à ces étoiles fixes que les Chaldéens ont partagé le mois en 3 décades de jours et l'année en 360 degrés, qui correspondent à 12 mois de 30 jours chacun. Telle est la division dont Pascal dit qu'elle a été « volontaire », sans en expliquer davantage l'origine.

Certains changements dans le lever et le coucher des étoiles fixes ont fait supposer aux Anciens qu'elles décrivaient aussi un tour d'occident en orient, mais beau-

(2) *Le Palais des Curieux.*
(3) Théophraste Bouju, sieur de Beaulieu, aumônier de la Reine, *Le corps de toute la philosophie*, 1614.

coup plus lentement que les planètes; d'où est venue l'idée de ce nouveau temps que les Pythagoriciens appelaient « la grande année » et dont la fin correspondrait au retour des étoiles fixes à leur point de départ primitif. Ptolémée et ses successeurs ont établi que la lune fait un tour mensuel en 27 jours environ; Mercure, Vénus et le soleil achèvent le leur en 365 jours environ; Mars, en un an et 321 jours environ; Jupiter, en 11 ans et 313 jours environ; Saturne en 29 ans et 134 jours environ. Quant à la grande année, reconnue pour la première fois par Œnopide de Chio, les uns l'avaient fixée à 23.760 années solaires; d'autres, à 36.000 ou 49.000 années solaires. C'est probablement au rapport de tous ces mouvements entre eux que correspond la division de chaque degré du cercle annuel en 60 minutes, de chaque minute en 60 secondes, et ainsi de suite. Oronce Finé prétend que cette division sexagésimale a été appliquée jusqu'à 10 fois : ce qui donnerait un cercle divisé en 12.960.000 parties.

Au terme de chacune de ces parties, l'œil de l'homme, centre du grand cercle, lance un rayon. Platon a fait remarquer que ces rayons sont multiples et « divers », tandis que le centre reste *un*. L'imagination des Anciens a prévu que, au moment où la grande année révolue ramènerait les étoiles fixes à leur point de départ primitif, tous les rayons divers viendraient se superposer, se rapporter les uns aux autres, comme les branches d'un éventail qu'on replie. Dès lors, le rayon commun se trouverait divisé par la circonférence des cercles concentriques en parties dont il deviendrait le tout. Lorsque notre œil le suivrait, il apercevrait « tout d'une vue », « d'une seule et simple vue », « tout d'un coup », c'est-à-dire sans aucun mouvement de regard, le souvenir de tous les rayons des cercles concentriques, de toutes les parties du nouveau tout. C'est là ce que François de Belleforest a cru reconnaître dans une expression de Parménide, qui appelait la sphère décrite par les mouvements des étoiles « Un plusieurs » (4). Plotin expliquait ainsi cette expression :

(4) *Cosmographie*, 1575.

L'Un est représenté par le centre, la multiplicité par la circonférence, et la sphère est transition de l'un à l'autre.

Les Latins ont exprimé par le terme d'*universus* ce composé d'unité et de diversité que Platon avait tant aimé à contempler dans le sein de la lumière.

Pascal s'est installé, lui aussi, au sein de la sphère universelle; son imagination a fait rayonner son regard en tous sens, vers la circonférence la plus éloignée; puis il revenait au centre, où concourent tous les rayons divers; il retrouvait enfin toute cette diversité dans les parties qui divisent le rayon commun ,et il s'écriait : « Tout est un; tout est divers! »

En lisant les notes et fragments d'ouvrages qui nous sont parvenus de cet homme, il est impossible de n'être pas frappé de l'importance que cette formule a prise dans sa pensée; on a même pu dire que c'était là une « maxime profondément pascalienne » (5). Je crois qu'elle est familière à tous ceux qui s'appliquent à ces jeux du regard et de l'imagination que provoquèrent chez les Anciens le spectacle de la marche des étoiles et la vie du jour. Ce qui est certain, c'est que, dès l'âge de seize ans, Pascal a mis sa gloire à passer pour l'inventeur d'une « proposition universelle » et, plus tard, il déclarait tenir ce goût « de ses savants amis, amateurs de solutions universelles ».

Pour bien connaître le domaine de la sphère universelle, il reste à montrer comment elle peut être la transition entre l'unité et la diversité.

Le rapport de deux rayons particuliers sur le rayon commun, où ils transparaissent, se désignait en latin par le terme de *ratio,* devenu en français *raison.* Si les deux points qui marquent le terme de deux rayons particuliers viennent à coïncider sur le rayon commun, la raison se nomme *égalité.* Lorsque ces deux points s'échelonnent sur le rayon commun, la raison se nomme soit *majorité,* soit *minorité,* selon que le premier point sépare le second de la circonférence ou du centre.

(5) J. Chevalier, *Pascal,* 1921.

Nous pouvons voir « d'une vue » quatre parties. Si le rapport est tel que la quatrième est à la troisième ce que la deuxième est à la première, cette « raison de raisons » se nomme *analogie* ou *symétrie,* selon les Grecs, *proportion,* selon les Latins.

En fin de compte, la raison peut ainsi s'étendre aux rapports de toutes les parties qui composent le rayon commun, c'est-à-dire, en somme, la sphère universelle. C'est ce que les Latins exprimaient par le terme d'*ordre.* « Le principe de tout ordre procède d'un et se réduit à un » (6).

Telle est l'origine de cette construction imaginaire, tirée des jeux du regard, dont François Béroalde peut écrire, vers 1612, qu'elle est « le souverain bien de son esprit » et « la passion des beaux esprits ». Telle m'apparaît l'histoire primitive de cet art auquel les Grecs, disciples des Egyptiens, qui avaient été eux-mêmes instruits par les Chaldéens, ont donné le nom de *Mathématique.*

Platon et Aristote ont fait grand cas de cette sorte d'écriture, qui fixe dans la mémoire les jeux du regard et du jour. Leur tradition a été reprise par Boèce et Nicolas de Kues; Galilée, mathématicien du duc de Florence, est venu, au début du XVIIe siècle, lui donner un puissant essor et, en France, Marin Mersenne a pu grouper autour de lui une « académie toute mathématique ».

A l'exemple des Anciens, Thomas d'Aquin avait conseillé de faire apprendre les Mathématiques aux élèves, « incontinent que la ratiocination a quelque vigueur », c'est-à-dire de bonne heure, « à cause, dit Bouju, qu'elles n'ont point besoin d'expérience et ne passent point par dessus l'imagination, que les jeunes gens ont bonne ».

Parmi les membres de l'académie Mersenne se trouvait Girard Desargues, originaire de Lyon et ami d'Etienne Pascal. Contrairement aux autres mathématiciens de ce temps, qui se bornaient presque toujours à traduire les ouvrages des Anciens, en fabriquant des termes bizarres, calqués sur les termes grecs, Desargues eut l'idée d'accommoder le langage mathématique au langage courant,

(6) Bouju, *ouvr. cité.*

pour le rendre accessible aux artisans, mais pour le plus grand scandale des esprits routiniers; en entendant appeler l'*ellipse* un *défaillement,* Beaugrand prétendait avoir « de la peine à se garantir de quelque syncope ou défaillance de cœur ». Consulté par Mersenne sur cette méthode nouvelle pour apprendre les Mathématiques, Descartes ne manifesta pas beaucoup d'enthousiasme en sa faveur.

Je serais tenté de croire que Desargues voulut faire l'essai de sa méthode de vulgarisation sur son petit ami Blaise Pascal. On comprendrait ainsi pourquoi c'est avec les termes du langage courant, de *barres* et de *ronds,* que l'enfant rendit compte, un jour, à son père stupéfait, des figures géométriques qu'il traçait au charbon « sur les carreaux de la salle où il avait accoutumé de se divertir » (7); il ne faisait que répéter les leçons de celui que, quelques années plus tard, il appellera son maître de géométrie.

Quoi qu'il en soit, le fait essentiel qu'il faut retenir, c'est la renaissance des Mathématiques, au début du XVII[e] siècle, c'est le retour de la tête française vers les jeux de la pure lumière, à travers la nuit, le jour et la succession des jours.

Ce n'est pas à dire, cependant, que la pensée primitive des Chaldéens se fût conservée intacte à travers les âges. Il me paraît, au contraire, que la signification des termes qui désignaient jadis le temps, le nombre, le mouvement et l'espace, s'est embrouillée et confondue, en passant par la pensée grecque.

Théophraste Bouju, interprète d'Aristote, a rappelé, vers 1614, l'origine de la confusion qui s'était établie de bonne heure entre le temps et le mouvement :

Entre les mouvements, ceux des corps célestes et principalement ceux du firmament, du soleil et de la lune, sont plus sensibles et connus et mesurent tous les autres mouvements...

Parce que la mesure doit être la plus simple et la plus certaine en son genre, les mathématiciens se servent plus com-

(7) Gilberte Périer, *Vie de M. Pascal,* 1683.

modément de celui du firmament, y trouvant ces conditions plus qu'aux autres; car, parce qu'il les surpasse d'une extrême vitesse, il a la raison de très simple et de plus petit entre eux, et parce qu'il est le plus égal, le plus semblable à soi et outre cela le plus sensible par le moyen des étoiles qui y sont attachées, il est le plus certain de tous.

Pour ces raisons, toutes nations conviennent entre elles de cela, comme a remarqué Averroës, que le mouvement qu'il appelle du premier mobile (lequel me semble être celui que le firmament fait tous les jours en 24 heures d'orient en occident) est la mesure du temps. Et ainsi le temps pris en cette sorte n'est distingué que rationnellement du mouvement d'orient en occident du firmament; car c'est le mouvement même en tant qu'on le considère comme mesure des autres mouvements, moyennant la comparaison que nous faisons de l'un avec l'autre par l'esprit et par la pensée.

Nous connaissons le temps par le nombre des révolutions du ciel d'orient en occident en 24 heures; à cause de cela, le nombre porte aussi le nom de temps; et ainsi le nombre du mouvement du ciel est temps, et c'est en ce sens que le grand Aristote dit: « Le temps est le nombre du mouvement selon le précédent et le suivant et la mesure du mouvement et du mouvoir. Il n'y a point de temps sans mouvement; le temps ne se connaît point sans mouvement. Comme le temps mesure le mouvement, le mouvement mesure le temps. »

Pascal note, lui aussi, ce rapport du temps avec le mouvement. Mais ce qui le frappe surtout, dans le temps ainsi considéré, c'est qu'il est le recommencement des « mêmes choses : ans, jours, heures, etc. », qu'il est en quelque sorte « multiplié par le nombre », avec lequel il finit par se confondre, ainsi que le mouvement et l'espace.

C'est une coutume fort ancienne de comparer le nombre avec l'espace regardé comme immobile et composé de parties que les Latins nous ont appris à nommer des *lieux*. Averroës définissait le « mouvement de lieu » comme « l'acquisition d'une partie de l'espace après l'autre ». C'est ainsi que Pascal conçoit les choses; pour lui, le mouvement se fait avec le temps, dans l'espace.

Etrange conception, qui confond l'espace avec les figures construites par le regard et l'imagination dans le sein de la nuit étoilée et ne tient aucun compte du jour ni du nombre qui le répète.

Nous avons vu que les hommes ont dressé vers les astres du zénith l'échelle qui marquait la répétition de leur marche sur la surface du sol; c'est ainsi qu'ils en arrivèrent à mesurer la distance qui nous sépare des étoiles. Il y aurait, du centre du monde à la surface de la terre, 859.000 pas allemands, qui valent chacun 3 coudées; de la terre à la lune, 107.412 milles; de la lune à Mercure, 101.130 milles; de Mercure à Vénus, 334.208 milles; de Vénus au soleil, 3.097.250 milles; du soleil à Mars, 4.425.000 milles; de Mars à Jupiter, 20.782.000 milles; de Jupiter à Saturne, 17.971.250 milles; de Saturne au firmament, 18.559.250 milles. Le diamètre que le firmament embrasse aurait donc 130.715.000 milles; et sa circonférence, 410.816.571 milles.

Si l'on se rappelle que la coudée comprenait environ 12 pouces, et le pouce 12 lignes, on arrive au nombre de 1.974.399.000.000 de lignes, qui font, grâce à l'imagination, autant de circonférences, de cercles et de sphères, dont se compose le monde universel. Et chacune des sphères décrites par la rotation d'une ligne autour de son terme, peut être partagée en solides par les rayons qui la traversent.

Il semble que Pythagore ait été le premier des Grecs à s'aviser de disposer les noms de nombres comme des figures de l'espace. Il distinguait les nombres en linéaires, plans, circulaires, triangulaires, carrés, polygones, solides sphériques, pyramidaux, etc... Apulée et Boèce transmirent sa théorie aux Latins. Au début du XVI[e] siècle, Oronce Finé l'enseignait à ses élèves, au moyen de figures que rappelleront celles de Pascal. « Les nombres, dit ce dernier, imitent l'espace; ils sont bout à bout, à la suite l'un de l'autre. »

En regardant tous les rayons de la sphère comme nés du centre unique, Martianus Capella, au V[e] siècle de notre ère, appelait l'unité « le séminaire de tous les

nombres ». Pascal répète, comme un écho : « L'unité est l'origine de tous les nombres. »

C'est à l'occasion du jeu, où l'initia le chevalier de Méré, que Pascal étudie surtout l'arithmétique à la façon de Pythagore. Les nombres polygones étaient alors d'un grand usage pour déterminer « la règle des partis ». Ils consistent en une somme de nombres dont le premier est l'unité et qui croissent par un excès égal; on appelait aussi ces nombres des « gnomons ». Le nombre est triangulaire, carré, pentagone, hexagone, heptagone, etc., selon que les gnomons se surpassent de l'unité, de deux, de trois, de quatre, de cinq, de six, de sept unités, et ainsi de suite. De 1631 à 1639, Etienne Pascal, Mersenne, Descartes et Fermat se sont, à l'exemple de Galilée, intéressés à ces recherches.

Le jeune Blaise s'est amusé à chercher les nombres qui en comprennent d'autres un certain nombre de fois exactement, autrement dit les « nombres parfaits ». Les nombres ainsi compris dans un nombre parfait s'appelaient ses « parties aliquotes ». La grande question était de trouver « deux nombres parfaits dont chacun soit égal à toutes les parties aliquotes de l'autre prises ensemble, ou bien un nombre dont les parties aliquotes étant assemblées forment le double, le triple, le quadruple, le centuple, etc., ou tout autre nombre qui soit en raison donnée avec le nombre dont elles sont parties aliquotes ».

Ces recherches lassaient la patience de Descartes; mais il n'en admirait pas moins les résultats. De même, dans un court billet, daté du 27 octobre 1654, Pascal demande à Fermat de « chercher ailleurs qui le suive dans ses inventions numériques »; mais il n'en déclarait pas moins ces découvertes « fort belles ».

En 1621, Gaspard Bachet, sieur de Méziriac, donna, pour la première fois, en grec et en latin, avec un abondant commentaire, l'ouvrage où Diophante d'Alexandrie avait, au IVe siècle de notre ère, exposé certains procédés pour résoudre facilement et rapidement certains problèmes sur les nombres. Les Arabes s'étaient emparés de

cette méthode et, sous l'expression d'*al djaber el mogabeleh,* c'est-à-dire « art des rétablissements », l'avaient fait passer en Italie, où Scipion Ferreo, Tartaglia, Jérôme Cardan et Ludovico Ferrari firent fructifier cette « algèbre ». L'Anglais Thomas Recorde et l'Allemand Stifel lui firent faire de nouveaux progrès; mais son véritable restaurateur fut le Français François Viète, qui, sur la fin du XVI[e] siècle, substitua aux chiffres des lettres, pour représenter des nombres quelconques. Descartes, secondé par les Anglais Harriot et Oughtred, appliqua le premier l'algèbre à la géométrie. Il fut le premier à dire que toute figure géométrique se résout en quantité par le changement des points qui la composent; et, comme par elle-même la quantité se résout en nombre, il en résulte que toute figure se résout en nombre. D'autre part, les nombres se résolvent en leurs raisons et proportions, qui peuvent s'exprimer par des lettres.

C'est surtout, je crois, en l'honneur de cette invention, qui étendait et précisait l'empire de l'unité, c'est-à-dire de la beauté, que Pascal « admirait fort » Descartes. Pour la même raison, nous allons le voir suivre une opinion nouvelle sur la nature de l'unité primitive.

Aristote avait regardé le nombre comme formé par la répétition de cette unité « indivise » que Bouju traduisit par les mots *unicité* et *singularité*; il l'appelait aussi « quantité discrète ou discontinue ». Quoi qu'en dise Pascal, c'était bien la pensée d'Euclide, qui, selon Mersenne, avait défini le nombre : « multitude composée de plusieurs unités ». Au dire du même Mersenne, cette question « a été fort débattue » au début du XVII[e] siècle. Siméon Stévin, mathématicien du prince d'Orange, avait publié, en 1585, un traité où il prétendait que « l'unité est nombre », c'est-à-dire quantité divisible; Le Tenneur y répondit, en 1640, et soutint l'opinion traditionnelle. Mersenne et Pascal partagèrent l'avis de Stévin et virent dans l'unité même une multitude de fractions. Cependant, Mersenne fit observer que l'unité divisible est celle qu'on applique à la matière; tandis que l'unité abstraite est toujours indivisible (8).

(8) *De la vérité des sciences,* Bibl. Nat., ms. *f. fr.* 2531.

Je pense que, par « unité abstraite », Mersenne entendait le premier mouvement dont la répétition a formé l'espace; tandis que l' « unité divisible » n'est autre chose que l'unité totale, c'est-à-dire l'espace lui-même.

Ainsi donc, Aristode avait regardé l'espace comme le « flux » du point, de la ligne et du plan; le mouvement, comme l'acquisition progressive de l'espace; le temps, comme le flux du mouvement. Stévin est venu rappeler la théorie de Pythagore, qui confondait le nombre avec l'espace. Mais, malgré ces confusions, les contemporains de Pascal pouvaient admirer la « correspondance parfaite » qui se trouve entre ces quatre formes du Tout; et c'était là, pour eux, une considération capitale.

DÉFINITION DE LA BEAUTÉ.

L'organisation des souvenirs de la lumière, fondée sur la croissance et la décroissance de l'éclat lumineux, est bien faite pour apporter et permettre des prévisions assez éloignées, assez précises, assez durables aussi, pour qu'on puisse parer à temps aux contacts futurs, c'est-à-dire aux émotions à venir. L'homme se croyait situé au centre de l'espace universel, comme un point au centre de la sphère d'où partent tous les rayons qui joignent le centre à la circonférence. Posté comme l'araignée au milieu de sa toile, il peut guetter du regard tous les mouvements qui se passent autour de lui et annoncent un changement plus ou moins prochain dans sa température et son émotion; il peut marquer la raison du lieu où il se trouve, avec celui où se passent ces mouvements; il peut calculer leur vitesse et, grâce à ces raisons, prévoir, d'une façon précise, le moment des contacts auxquels son corps se trouve exposé. S'il parvenait à connaître toutes les raisons de l'univers, l'avenir ne lui apporterait plus aucune surprise. Quand son œil suivrait la marche des aiguilles sur le cadron de sa montre ou que son imagination se représenterait les cercles que les étoiles décrivent dans les ténèbres des nuits et dans le flux des jours, des mois et des ans, sa raison pourrait y guetter tout l'avenir de son cœur, parmi les corps qui l'environnent.

Mais il est arrivé que certains hommes, moins soucieux de l'avenir, se sont complu dans la contemplation du passé.

La répétition du même regard, du même mouvement des muscles de l'œil, se traduit toujours, comme le balancement d'un membre ou du corps entier, par la répétition, à intervalles réguliers, de la même température et de la même émotion; et cette répétition, entrecoupée de repos, apporte un agrément distinct du plaisir apporté par une sensation unique. On sait combien les gens nerveux sont sensibles à la disposition des objets qui les entourent; le moindre changement dans l'ordre accoutumé les jette en des crises plus ou moins violentes. C'est que le rythme auquel leur regard était habitué se trouve brusquement rompu.

La première répétition de l'unité primitive dans le sein de l'unité totale était parfois désignée en latin par le terme que nous prononçons *beau,* diminutif du mot *bonum,* dérivé de *duo.*

Selon la traduction donnée par Bouju, Aristote aurait dit que « le beau consiste en une due proportion des parties de la chose, une apte disposition de certaines choses qui ont un ordre entre elles ». Thomas d'Aquin avait répété que « le beau n'est autre chose qu'un bel ordre et proportion des parties ».

Un ancien magistrat, contemporain d'Etienne Pascal et devenu capucin, sous le nom d'Yves de Paris, a écrit:

Dans l'union des choses corporelles, il naît un certain lustre que nous appelons Beauté...

La beauté est dans un degré de plus haute perfection, quand il se forme une union si étroite et un mélange si accompli que du rencontre il en rejaillit un lustre qui ne montre point de diversité.

A maintes reprises, le même auteur définit la beauté par « l'ordre, les rapports et les proportions des parties ».

C'est en s'inspirant d'Aristote qu'Aurélien-Augustin avait écrit : « *Omnis porro pulchritudinis forma unitas est* ». Le cardinal Davy-Duperron changea le terme de *pulchritudo* en celui d'*universalité* pour traduire ainsi

la parole d'Augustin : « L'universalité a pour matière la multitude et pour forme l'unité ». Il ajoutait une autre citation du même auteur, que répétera, en 1645, Charles-François d'Abra de Raconis :

Comme l'enseignent les Philosophes, l'universalité ne se tire que de plusieurs particuliers qui tiennent lieu de matière, et n'est point formée que par l'unité qui les rallie ensemble. L'unité sans la multitude est un fantôme sans corps et une idée qui ne subsiste qu'en imagination; la multitude sans unité est une confusion sans ordre.

C'est ce que répétera Pascal: « La multitude qui ne se réduit pas à l'unité est confusion. »

Et ses adversaires, les Jésuites, pour montrer la bonté de leur cause, proclameront que, chez eux, « l'uniformité est en la diversité ».

Les contemporains s'occupaient beaucoup de cette question de la beauté. Vers 1630, Mersenne écrivait à Descartes pour en avoir sa pensée. En décembre 1671, lorsque le surintendant Colbert établit « l'Académie Royale des Architectes du Roi », dont feront partie François Blondel, ancien membre de l'Académie Mersenne, et Philippe La Hire, disciple de Girard Desargues, la première question agitée est précisément celle d'une définition de « ce qu'on appelle *Beauté* ». Le 16 août 1681, l'assemblée décide comme « très vraisemblable qu'il y a un certain arrangement, nombre, disposition, grandeur et proportion des parties, qui produisent cette union d'harmonie que l'on appelle *beauté* ».

En 1678, Claude Perrault publie l'ouvrage que l'architecte romain Vitruve Pollion a écrit sous le règne d'Auguste et où se trouve définie la proportion :

La proportion ou symétrie dépend du rapport que les Grecs appellent *analogia*; c'est la convenance de mesure qui se trouve entre une certaine partie des membres et le reste de tout le corps, et par laquelle toutes les proportions sont réglées.

Perrault ajoute en note :

Pline dit que de son temps la langue latine n'avait point de terme propre à exprimer le mot de *symetria*; Ciceron dit

commetiri et Vitruve *commensus*: c'est un amas et concours ou rapport de plusieurs mesures qui, dans diverses parties, ont une proportion entre elles, qui est convenable à la parfaite composition.

Notre symétrie est proprement l'égalité et parité qui se rencontrent entre les parties opposées.

Le même auteur cite aussi le terme de *commodulatio,* synonyme de l'expression classique *exacta ratio* ou *recta ratio,* que Guil. du Vair avait traduite par « droite raison » et qui est elle-même traduite d'une expression fréquente chez Aristote : *orthos logos.* Perrault explique cette expression par « ce qui est propre et juste », et il en rapproche le terme français de *convenance,* qu'il trouve « un peu rude ».

Dans les notes écrites entre 1656 et 1662, Pascal parle de la « symétrie en ce qui se voit d'une vue », c'est-à-dire sans mouvement du regard, qui reste fixé au centre du diamètre sur lequel se trouvent les « parties opposées » dont parlera Perrault. Dans les notes qu'il avait recueillies, semble-t-il, pour son ouvrage sur « la vérité des sciences », paru en 1626, Mersenne écrivait :

Symétrie est une égale conformité de toutes les pièces et une proportion et rapport de tout et chaque partie a sa juste mesure de coudée, de pied, de paume, de doigt.

Il semblerait donc que le changement de sens se soit produit vers la moitié du siècle, où, comme le suggère Pascal, la symétrie ne se considère plus que dans le sens de la largeur, pour être « fondée sur la figure de l'homme », comme les fenêtres d'une maison.

Quoi qu'il en soit, il est certain que le terme de *beauté* connut une vogue extraordinaire au moment de la seconde Renaissance; Malherbe le répète à chaque instant. Il est probable que, dès le temps de son enfance, Blaise Pascal l'entendit prononcer bien souvent, dans la société distinguée où il fréquentait; puis, les mathématiciens qui l'entouraient de leurs soins ont dû lui expliquer le sens de ce terme, en le rapprochant de ceux que la géométrie leur imposait. Le spectacle de la beauté lui a toujours

plu. Il aimait à la contempler longuement, lorsqu'elle se présentait d'elle-même à son regard ou à son imagination; mais, quand il parvenait à la découvrir sous les apparences de la diversité, de la disproportion et du désordre, il se transportait de joie et, comme son père, en faisait des « exclamations sans fin » : « C'est beau, admirable, merveilleux, étonnant! »

Pour signifier que l'unité règne sur la diversité du cours des planètes, le pythagoricien Philolaos se servait du terme de *Kosmos,* que les Latins traduisirent par celui de *mundus.* Il n'est donc pas étonnant que les contemporains de Pascal, si épris d'unité, aient reporté si volontiers leur pensée sur le « système du monde ».

C'est surtout, je crois, à l'influence de Cicéron qu'il faut attribuer la conservation de cette idée antique. Cet élève de la sagesse grecque aimait à contempler « la beauté et l'éclat du ciel, la célérité de sa conversion, la vicissitude des jours et des nuits, le changement des saisons, le soleil, la lune et les autres planètes, qui, avec des mouvements inégaux, fournissent également la même carrière sur un cercle divisé en douze parties »; maintes fois, dans ses œuvres, il fait s'étendre son imagination et la nôtre à ce « *mundus universus, ornatissimus et pulcherrimus* ».

La beauté du monde était aussi l'un des thèmes favoris de Boèce, dont l'influence a été si grande sur la philosophie française, au moyen âge. Après Montaigne, Guil. du Vair demande que l'homme contemple « le grand monde, l'élégance duquel consiste au rapport et assemblage de toutes les particulières beautés » (9).

Or, quand ces penseurs veulent définir la beauté de l'univers, ils le montrent comme contenant la proportion, toutes sortes de proportions. Oronce Finé expose devant ses élèves les divers rapports que les nombres peuvent avoir entre eux : après la « parité des différences », ils présentent « l'égalité des proportions »; mais, en outre, il est des nombres tels que « le rapport du plus grand

(9) *Œuvres,* 1623.

au plus petit est le même que celui de la différence entre le moyen et le plus petit ». A cette dernière proportion Pythagore avait, paraît-il, donné le nom que nous prononçons *harmonie* et qu'il appliquait aux divers mouvements des planètes. Cicéron répéta ce terme aux Romains, et Finé aux Français : « *Mira totius universi partium harmonia attenditur et gratissimae speculationi materia copiosè ministratur.* »

Cette expression devint familière à Mersenne; elle dut l'être aussi pour Etienne Pascal et son fils, quand ils se mirent à suivre du regard et de l'imagination le « tour que décrivent le soleil et les astres qui roulent dans le firmament ».

Ils imitaient ainsi l'exemple des Chaldéens, des Grecs et des Latins, de Pythagore, de Platon, d'Aristote et de Cicéron. Ils étaient déjà, sur ce point, les disciples de cet Augustin qui, dans le port d'Ostie, en attendant le vent favorable qui devait l'emporter en Afrique, songeait, durant la nuit, assis à la fenêtre, à côté de sa mère Monique et devant les étoiles, à « l'unité suprême » que manifeste, pour qui sait la voir, le spectacle de leur course à travers les ténèbres et le silence.

La Renaissance est venue remettre en honneur la contemplation des astres, que le Moyen Age chrétien semble avoir méprisée et même condamnée. Bouju célébra « l'ordre réglé et perpétuel suivant lequel nous voyons que les corps célestes sont mus incessamment d'un mouvement réglé, chacun de sa manière ». Guil. du Vair demeurait « tout éperdu » en voyant « le cours si réglé du soleil et de la lune », tous ces mouvements que Cicéron avait qualifiés de « *constantes et rati* ».

L'unité, la raison, la proportion, le progrès, l'ordre, la beauté, l'harmonie du monde universel : telle est la conception qui a dominé la pensée classique, en France, au XVIIe siècle. On voit qu'elle a ses lointaines origines dans la pensée des hommes de l'Orient, qui réglaient l'histoire du jour et de l'avenir sur les rêveries de la nuit étoilée.

Z. TOURNEUR.

LA FEMME RETROUVÉE

—

Chemin était un petit homme qui, chaque soir, s'endormait dans le contentement de soi : il venait de cirer ses chaussures avec tant de soin qu'il pensait pouvoir aller le lendemain n'importe où sans se salir.

Très fier de sa femme, plus jeune que lui de quinze ans, il ne lui connut les premiers temps qu'un défaut : ne pas pouvoir garder pour elle certaines réflexions intempestives qui tout d'un coup lui échappaient comme des postillons. Après quoi elle riait pour montrer le peu d'importance qu'elle donnait à ces remarques, mais un rire a-t-il jamais rien effacé?

Il n'en avait pas moins vécu suffisamment heureux jusqu'au jour d'été où elle lui dit : « Paul, ton nez grossit avec l'âge. » Il ne répondit rien comme toujours quand il en avait trop sur le cœur, mais le lendemain il partit pour l'Angleterre et fit naufrage.

Arrivé dans l'Au-Delà, comme on le sollicitait d'exprimer un vœu, il se hâta de dire : « Je voudrais un petit nez, tout le reste m'est égal. »

On lui en proposa divers modèles : il en choisit un, petit, mais significatif comme un œil.

— N'allez pas le prendre trop beau, lui dit le préposé aux nez, un ancien chapelier qui savait fort bien ce qui seyait ou non.

— Oh! celui-là ira très bien...

— Vous pourrez toujours l'échanger quand vous en aurez assez.

De temps en temps, Paul Chemin passait sa main dessus ; comme il était agréable au toucher! C'était une vraie merveille de nez. Par malheur, il attirait trop l'at-

tention dans la rue grise du ciel. Comme un chapeau beaucoup trop clair par un jour sans soleil.

Deux jours plus tard il revint vers l'homme aux cent mille nez.

— Vous avez raison, lui dit-il, je voudrais un article plus simple.

— Je n'ai pas voulu insister l'autre jour quand vous l'avez choisi. Ici on ne force personne. Mais je vois ce qu'il vous faut.

On alla quérir un nez absolument semblable à celui de Chemin avant qu'il se mît à grossir. Et comme il l'essayait devant la glace (un miroir aussi haut que le ciel) :

« Avec ce nez-là, lui dit le fournisseur, vous n'aurez pas d'ennuis. »

Maintenant, se dit Chemin, il faut absolument que je me montre ainsi à ma femme.

Le malheureux croyait devoir la retrouver à ses côtés dans l'Au-Delà : leurre fréquent chez les morts frais-débarqués. Ils avaient tous reçu, en mourant, un tel coup sur la mémoire qu'ils s'imaginaient pouvoir encore fréquenter ceux qu'ils venaient de quitter. Et il fallait bien leur annoncer, avec toutes sortes de ménagements, qu'un tel vivait toujours, cet autre aussi et qu'en réalité, de toutes leurs relations et de leurs amis, ils étaient les seuls à être morts.

Chemin regardait autour de lui. On ne voyait pas une seule plume d'ange dans tout le ciel. Dieu, les Saints, il n'en était pas question non plus. Certains prétendaient qu'ils avaient existé autrefois, mais nul n'en gardait le souvenir. Simple accalmie divine? Dieu préparait-il, dans le secret, une grande offensive? On commençait à en douter, bien qu'il restât encore là-haut les traces d'une puissance surnaturelle dont les morts profitaient. C'est ainsi qu'on pouvait choisir son climat, et, partout où vous alliez, votre climat se faisait un devoir de vous suivre. Cela ne gênait pas vos voisins dans leurs propres goûts. Vous pouviez, allongé sur l'herbe, avoir parfaitement chaud, cependant que l'homme que vous touchiez du coude se promenait dans un traîneau, en pleine nuit, par une grosse neige sibérienne.

On avait d'autres avantages qui se révélaient peu à peu aux intéressés : un jour, Chemin s'aperçut que se projetait devant lui, comme sur un écran, un peu de son passé. Pour revoir telle ou telle partie de son existence révolue, il suffisait d'y penser avec un peu d'énergie. C'était donc cela le cinéma de la mémoire, dont il avait entendu parler par ses compagnons.

L'écran de Chemin représentait ce jour-là le naufrage où il avait trouvé la mort. La vue était si nette et convaincante qu'il invita quelques camarades à y assister. Politesse courante entre désœuvrés de l'Au-Delà et une des rares distractions de ce monde où l'on n'était pas obligé de travailler pour gagner sa vie.

C'est toujours émouvant d'assister à un naufrage, mais quand vous en êtes le héros! Quand vous vous regardez vous débattre dans la tempête! Jusqu'alors il s'était demandé comment sa mort s'était au juste produite. Il le voyait maintenant avec tous les détails. Il était bel et bien mort en sauvant un mousse sur ce sacré bateau de pêche. Et les spectateurs se mirent à applaudir près de lui. On le félicita de sa mort héroïque. Ah! oui, vraiment, sa femme n'avait pas su l'apprécier.

Ainsi la mémoire livrait-elle ses secrets. On la sentait fonctionner dans une sorte de demi-conscience. Bien des choses que l'on croyait complètement oubliées se projetaient avec la fraîcheur et l'éclat de la vie même. Mais on n'invitait ses relations que pour les projections d'importance et préalablement contrôlées. Il fallait être assez circonspect : quand on s'y attendait le moins surgissait quelque événement confidentiel, et il valait mieux, comme on dit, laver son linge sale en famille. De plus, dans la vie de chacun il y avait des répétitions, beaucoup de longueurs, et cela faisait mauvais effet, même auprès des meilleurs amis, d'être obligé d'appuyer continuellement l'index sur le milieu du front, pour faire fonctionner l'accélérateur de la mémoire.

Chemin décida d'assister sans témoin aux projections, ne tenant pas à être consolé, si le besoin s'en faisait sentir. Les premiers temps, il évita de revoir sa femme, à qui il en voulait encore. Dès qu'elle se présentait, il

appuyait au milieu de son front, préférant se contempler, par exemple parmi ses élèves, quand il faisait ses classes, ou jouant à la belote avec ses collègues de l'école communale. Mais comme c'était la seule question qui l'intéressât vraiment, il décida un jour de s'employer à découvrir le rôle véritable de sa femme dans sa vie.

Décidément, elle était très photogénique. Jamais il ne l'avait vue aussi jolie. Potelée à souhait, pour lui si sec. Et si fraîche dès le matin. Tout de suite réveillée, alors que tant de femmes mettent si longtemps à se rassembler au sortir de la nuit.

C'est vrai qu'ils n'avaient même pas de femme de ménage. Il s'en apercevait maintenant. Il était bien temps! Et il fallait à sa femme repasser, cirer, laver, brosser, chauffer, faire refroidir... presque tous les verbes du dictionnaire... Et ce regard plein d'intelligente tendresse qu'elle eut vers lui le jour où il mit son costume neuf, le dernier, qui devait être si mouillé durant le naufrage.

Les gros plans, comme un fait exprès, faisaient toujours valoir quelque particulière gentillesse de sa femme à son égard, par exemple quand elle lui donnait le meilleur morceau, gardant pour elle l'os et la graisse, ou quand elle payait la note du gaz avec ce qu'il lui donnait pour sa toilette.

Ah! pourquoi était-il donc parti de chez lui? Et pour faire naufrage! C'était bien fait, imbécile! Et il lui fallait maintenant se contenter de l'humble vie d'un défunt.

Dans tout l'Au-Delà, on ressentait une poignante impression de silence. Jamais un cri, sauf dans un petit cercle de ciel.

C'était la place des Echos Parfaits où l'on percevait, plusieurs siècles après, les cris qui montaient de la Terre, cris de foules réunies pour quelque grand événement, cris de bataille, cris des enfants pendant les récréations. Ces voix n'avaient rien perdu de leur force durant le trajet et arrivaient à cette *Place* aussi nettes que le jour où on les avait entendues pour la première fois.

On parlait beaucoup, ces jours-là, des échos de la bataille de Salamine; en route depuis deux millénaires,

ils étaient sur le point d'arriver à la Place des Echos, si l'on en croyait, du moins, les calculs des astronomes et des ingénieurs du son. Les généraux athéniens et perses engageaient tout le monde à ne pas trop s'éloigner.

Le fait est que mille cris retentirent soudain sur la Place, redonnant une étonnante actualité aux divers épisodes de la bataille. Et les grands chefs aux prises, bien qu'ils eussent juré de ne pas se fâcher, ne purent s'empêcher d'échanger des invectives, sous le regard réprobateur des hellénistes de tous les temps.

Chemin, fort agacé de vivre ainsi dans une actualité anachronique, ne cachait pas sa mauvaise humeur.

— Ah! je me fiche pas mal de tous ces gueulards d'il y a deux mille ans, dit-il à un de ses collègues retrouvés. Je n'ai jamais goûté l'histoire grecque et voilà que des généraux voudraient me la faire vivre de force. C'est la voix de ma femme que je voudrais entendre!

S'il avait pu du moins la voir!

« Chemin, mon ami, ne songe plus à ta femme, lui disait une voix intérieure. Il ne faut pas trop en demander, tu as été instituteur, cela aurait dû t'apprendre à être raisonnable. Pourquoi ne pas poursuivre ici tes études? Et ne pas préparer par exemple ta licence ès-lettres?... Ah! tout cela m'est bien égal. Que fait ma femme en ce moment? Il n'y a que ça qui m'intéresse! »

Or, un jour il arriva sur une place publique où il y avait peut-être cent mille télescopes. C'était d'un grand effet. Un peu surpris que tant de morts s'intéressassent à l'astronomie, il se mêla à la foule. Des observateurs, sur cette place, il y en avait de tout âge. Et rien n'amusait plus les enfants de l'Au-Delà que de voir jouer à la marelle les enfants de la Terre, au bout de ces lunettes tendrement perfectionnées.

Un père épiait sa fille, une fille cherchait son ami, une autre une camarade d'école. Tous attendaient avec leur appareil à la sortie de quelque bâtiment : maison à cinq étages, usine, atelier, maison des champs, tous les yeux fixés sur cette vieille Terre où il se passait quelque chose, puisque, maintenant qu'on ne craignait plus la mort, il semblait que plus rien de sérieux ne se pro-

duisît. L'audace, la patience, l'imagination, la volonté, l'amour même, tout cela n'avait plus de sens. On était en face les uns des autres comme en présence des problèmes résolus. Alors que sur la Terre c'était toujours de l'inconnu jusqu'au dernier soupir.

L'ancien sergent demandait à voir la Terre.

— La Terre seulement? dit l'homme avec un petit air ironique, fréquent chez les gardiens de télescopes.

— Je voudrais revoir quelqu'un que j'ai laissé là-bas.

— Votre femme peut-être, dit l'homme avec le même sourire.

— Pourquoi pas?

— Oh! sans vouloir vous vexer, je ne vous y engage pas. Il y a toujours quelque chose qui nous déplaît dans l'attitude de ceux que nous avons laissés, soit par exemple qu'ils reprennent d'un plat que nous aimions bien, ou qu'ils fassent vraiment trop attention à ne pas se faire écraser en traversant la chaussée.

— J'aime mieux être malheureux s'il le faut, — cela m'occupera.

— Ce n'est pas une raison pour vous fâcher.

Il braqua l'appareil dans une certaine direction, tourna plusieurs manivelles.

— Quel quartier de Paris désirez-vous voir?

— La rue des Canettes, s'il y avait moyen, dit Chemin, radouci.

— Il y a toujours moyen, ici, quand on demande poliment les choses.

Oh! c'est de la vie qui s'écoule, de la vraie vie des vivants. Des hommes et des femmes qui vont et viennent sur leurs jambes maintes fois éprouvées. Comme ça grouille dans cette rue des Canettes! Et toutes ces ménagères et ces voitures des quatre saisons! Il guettait sa femme à la sortie du 27. Il était neuf heures là-bas, elle n'allait pas tarder à faire ses provisions.

Soudain il l'aperçut. Elle portait une robe noire, complètement noire, sans le moindre petit ornement.

« C'est à cause de moi! Les journaux ont dû donner la liste des naufragés, songeait Chemin avec fierté, raidi

sur son télescope. Et dire que je suis parti sans même lui dire au revoir! »

Il ne se lassait pas de la regarder. Qu'elle était fraîche et jolie! Et vivante sans effort! Comme tout était lumineux sur la Terre! Et il y en avait qui se suicidaient!

Sur la planète tout lui paraissait digne d'être aimé : le moindre bout de bois méritait qu'on le regardât avec attention, le moindre insecte qu'on s'intéressât à lui, la moindre pierre qu'on la nettoyât un peu.

Les premiers temps, Chemin avait toujours besoin du gardien pour retrouver Paris. Maintenant il aurait bien pu le découvrir tout seul, mais il pleuvait beaucoup sur la France. Pendant plusieurs jours la visibilité fut « nulle ».

— Et ici, il ne pleut jamais? demanda l'ancien instituteur au gardien.

— Comme vous voyez.

Pour passer le temps, force fut à Chemin de repasser, avec quelques collègues, la géographie des pays où il faisait beau.

— Ça, c'est le Pacifique, dit-il un jour, regardez.

— Le Pacifique, ça! Je le connais, moi, le Pacifique. J'étais instituteur au Tonkin. Ce que vous montrez là, c'est l'Atlantique. Je le vois bien à la longueur des vagues.

Mais le gardien leur prouva qu'ils se trompaient tous les deux, en leur montrant Odessa.

Ou bien ils se disputaient pour le nom de telle ou telle ville.

— Je vous dis que c'est une sous-préfecture. Attendez, j'ai le nom sur le bout de la langue.

— On peut garder longtemps l'appareil?

— Tout le temps que vous voudrez, dit le gardien.

Parfois, las de géographie et de discussions devant le télescope, les deux instituteurs se surprenaient à faire des projets d'avenir ou à tâcher de retrouver quelque ancien collègue dans la quotidienne cohue des nouveaux arrivants. C'était la grande distraction là-haut de se chercher. Même des gens qui n'avaient présenté que peu d'intérêt pour vous, vous vous mettiez à leur recherche et

ils finissaient par vous devenir indispensables. Au reste, tous les prétextes étaient bons pour se lier d'amitié.

Autant que par professions, on se réunissait entre victimes d'une même maladie : fièvre typhoïde, cancer, etc. Les anciens vérolés, riches ou pauvres, qui n'avaient plus rien à cacher, fondaient aussi des amicales.

Le bruit avait couru que Chemin s'était donné la mort, et on était venu lui proposer de faire partie de « la fraternelle des suicidés ». C'est ce qui l'avait décidé, en l'honneur de la vérité, à se faire inscrire à la société des naufragés parisiens, dont il portait l'insigne pour éloigner les démarcheurs des autres associations.

Plus d'une fois, revoyant son passé dans les projections de sa mémoire, Chemin aurait voulu retoucher sa vie passée, modifier ceci ou cela. Pourquoi s'était-il contenté d'être un instituteur? N'aurait-il pas dû viser plus haut, et donner une vie plus agréable à sa femme? Il se le demandait en rencontrant en vrac des morts illustres : Richelieu, Galilée ou Christophe Colomb, les premiers Rothschild, M. Boucicaut, l'enfant grec qui se fit manger le ventre par un renard, les deux ou trois Shakespeare, les cinq ou six Homère qui étaient maintenant tous « quelqu'un » pour l'éternité et suivis d'un grand nombre de fidèles, d'admirateurs. Ceux-ci ne se tenaient pas toujours à distance respectueuse de leurs idoles et prenaient note de leurs moindres gestes, se répétaient leurs propos. Dès que le grand homme faisait halte, ils s'arrêtaient aussi, campaient autour de lui ou, comme on dit, prenaient leurs dispositions pour la nuit. S'accrocher à un grand homme, faire partie de sa suite, était pour beaucoup une « raison de vivre ».

Et l'on voyait Ravaillac suivre encore Henri IV, sans songer à mal, dans un simple souci de vérité historique, avec un fin sourire de connaisseur.

Enfin le temps se remit au beau sur la France, et Chemin put revoir sa femme au moment où elle sortait de chez le boulanger, à des millions de lieues. Elle se mit à choisir des tomates, sur une petite charrette des quatre saisons.

« Tiens, pourquoi ne prend-elle pas celle-là à gauche, c'est la plus belle. Là, à gauche, te dis-je! »

Le lendemain, il la vit entrer chez le fleuriste. Et elle prit l'autobus, son bouquet à la main. Vingt fois il la perdit de vue sur la plate-forme. Enfin il la vit descendre au Père-Lachaise pour fleurir la tombe de son mari. « Elise, c'est très bien ce que tu fais là. » Puis, s'adressant à un gardien :

— Mais pourquoi donc, dit Chemin, y a-t-il tant de monde aujourd'hui au Père-Lachaise?

— C'est le jour des morts.

— Ah! fit Chemin déçu. J'aimerais mieux qu'on ne pensât pas à nous en bloc.

— Il faut prendre les bonne choses quand elles viennent, dit le gardien, et ne pas bouder son plaisir.

Parfois, des heures durant, il braquait son télescope à la sortie de chez elle. Ah! il le connaissait le perron, il la connaissait la façade du 27, jamais il ne l'avait tant regardée!

Mais tout était silence au bout de la lorgnette, aussi bien les usines, les autos, que les conversations, les enfants qui jouaient, la joie des oiseaux, et la grande cascade du Champ de Courses de Longchamp.

— C'est tout de même malheureux, ce beau temps sur la Terre, lui dit un jour le gardien du télescope, qui le voyait souffrir au bout de la lorgnette. Vous n'êtes pas ici pour vous faire de la peine. Prenez du bon temps. Que diable! Regardez autour de vous!

— J'aurai bien le temps de m'intéresser aux choses d'ici! Je veux revoir ma femme!

— Eh bien, puisque vous êtes si peu raisonnable, j'ai le très grand regret de ne plus vous laisser regarder dans mon appareil. C'est compris, je n'ai rien à ajouter.

Chemin s'éloigna, bien décidé à s'adresser le lendemain à un autre gardien : il y en avait 100.000.

Il retrouva sa femme à son balcon. Elle tenait à la main le carnet où elle avait coutume de noter ses réflexions et qu'elle lui avait toujours soigneusement caché jusque-là.

C'était, en bas, un jour de la mi-mai. Sur la page, la

lumière du soleil était heureuse et caressante. Et Chemin lisait parfaitement par-dessus l'épaule de sa veuve :

20 juillet. — Paul avait l'air bien ennuyé aujourd'hui. C'est un esprit supérieur. Il plane souvent dans des régions où il m'est difficile de l'atteindre.

— Mais ce n'est pas du tout vrai, songeait Chemin. Je ne planais pas du tout.

25 juillet. — Il m'a encore fait la tête aujourd'hui, je ne dois pas savoir m'y prendre.

— Mais tu t'y prenais fort bien, pauvre enfant.

3 août. — Ah! mon Dieu. Pourquoi est-il parti un beau jour pour l'Angleterre, sans même me dire au revoir?

5 août. — Paul, tu as dû partir avec une autre femme. Je te pardonne. Je n'ai pas su me mettre à ta hauteur.

— Mais tu fais fausse route, criait ou plutôt murmurait de toutes ses forces Chemin à son télescope. Je n'ai jamais aimé que toi.

6 août. — La concierge et des voisins sont montés chez moi pour me montrer le journal de ce soir. Paul a fait naufrage!!!

7 août. — Sur la liste des disparus, il y a une Ginette Lucien. C'est peut-être avec elle que mon pauvre Paul...

— Mais ce n'est pas vrai. Ah! qui la détrompera? Quelle tristesse d'être si loin l'un de l'autre! Mais je te vois, Elise, je te vois. Qu'elle est jolie dans sa robe de demi-deuil! Ah! elle a rudement bien fait de quitter ce voile, elle ne l'a que trop gardé. Allons, vis, ma chérie, va, viens, mange, regarde et, si cela t'amuse, fais l'amour!

Des jours s'écoulèrent, ce que nous appellerions peut-être une semaine sur terre.

Un gardien de télescope, pour lequel Chemin s'était pris d'amitié, lui dit qu'un de leurs camarades de la mort avait réussi récemment à retourner sur Terre.

Il semblait bien qu'on pût faire confiance à ce gar-

dien : depuis longtemps dans l'Au-Delà, il portait sur sa manche et sa poitrine plus de brisques et de signes qu'un sergent-major de boy-scouts.

— Il y a moyen d'y retourner, mais presque tous y renoncent quand ils connaissent les conditions.

— J'irai à n'importe quel prix, dit Chemin, si ému qu'il pensa de nouveau entendre son cœur de vivant dans sa poitrine.

— Eh bien, vous n'avez qu'à prendre la grand'route à gauche en quittant la Place des Télescopes, celle qu'on nomme l'Avenue des Perspicaces, vous connaissez bien, voyons...

— Mais oui, je vais souvent par là.

— Vous continuez toujours tout droit jusqu'à ce que vous sentiez aux genoux une fatigue insurmontable. Alors, vous tournerez à droite. Aussitôt votre fatigue disparaîtra, ce sera même le signe que vous êtes sur la bonne voie. Vous irez encore tout droit, jusqu'à ce que vous ne puissiez plus tenir sur vos genoux, et vous tournerez, à gauche cette fois, vous m'entendez, et la fois d'après à droite, et ainsi douze fois en tout, c'est-à-dire six fois à droite alternant avec six fois à gauche. C'est bien simple. Il n'y a pas moyen de se tromper. Au reste, ce sont là des épreuves indispensables pour connaître la force de caractère et la patience des postulants.

— Vous pouvez me faire confiance, dit l'ancien sergent, qui inconsciemment rectifia la position. Je suis un homme sérieux.

— Et vous accepteriez vraiment, ajouta le gardien au bout d'un instant, de vivre en bas dans une condition inférieure?

Il y eut un court silence, durant lequel le sergent attendit qu'on lui dît ce qu'était cette « condition inférieure », et le gardien qu'on le lui demandât. Chemin était trop fier pour interroger et l'autre trop content de soi pour parler avant qu'on l'eût honoré d'une question.

— J'accepte tout, dit enfin Chemin.

— Eh bien, alors, suivez mes indications, toutes mes indications, vous entendez, dit le gardien, un peu irrité

de rester avec ses renseignements sur le bout de la langue.

Chemin, toujours au garde-à-vous, salua le gardien qui prit lui-même la position militaire pour rendre le salut. L'on était si loin de tout, là-haut, et surtout de ce que nous appelons, sur terre, le ridicule, que cela sembla tout naturel de voir ces deux âmes sans képi et en civil se saluer à la façon des soldats, au moment où Chemin repartait pour d'inquiétantes aventures.

Il lui fallut un grand courage pour s'en aller ainsi sur des routes où il ne devait jamais croiser âme qui vive. De la région de l'Au-Delà habitée par les âmes, il ne connaissait qu'une infime partie. On ne s'aventurait guère en dehors de certains quartiers et des Places publiques : on avait beau être athée; la peur du mystère, dont les immenses possibilités rôdaient alentour, invitait les âmes à beaucoup de réserve et de méfiance.

Chemin avançait seul, sous un ciel toujours sans nuages, sans jour et sans nuit, qui semblait avoir trouvé sa lumière définitive et sa matière dans une espèce de crépuscule peuplé d'étoiles très pâles et très grosses. Le silence dans ces régions était tel que le voyageur entendait dans sa tête la moindre pensée, ce qui ne laissait pas d'être fort désagréable. Chemin marchait depuis longtemps déjà sans éprouver de fatigue, ce qui finissait par l'inquiéter quand il sentit soudain à ses genoux une douleur telle qu'il pensa tomber. Il tourna à droite et se sentit immédiatement soulagé. Décidément, les informations du gardien étaient « de premier ordre ».

Chemin allait maintenant sur un sentier très étroit, à mi-flanc de la nuit, entre le vertige de la hauteur et celui de la profondeur. Autour de lui, de véritables rochers de ciel, de silencieuses avalanches.

Tout d'un coup il tomba dans une énorme poche de vide et crut qu'il allait rouler aux abîmes sans fond dans les bas creux de l'Eternité, quand une espèce de vent bourru le fit tourner sur lui-même.

— Ah! tu crois, lui dit-il, que c'est commode de revenir sur Terre, mais regarde donc un peu à ta droite!

A sa droite il n'y avait rien, non plus qu'à sa gauche,

ni devant ni derrière lui. Chemin, encore abasourdi par la chute, répéta plusieurs fois de suite : « Revoir ma femme et lui expliquer... »

Penaud, il avançait tant bien que mal, comme un homme qui en savait trop ou pas assez.

Les étoiles se mirent à grossir encore, jusqu'à devenir de pleines lunes dentelées; on voyait maintenant de près toute la machinerie céleste avec des espèces de poulies lumineuses qui allaient d'astre en astre.

Quand il eut tourné onze fois à droite et à gauche, il finit par rencontrer à sa droite quelques animaux sur une vaste place. Dans tout l'Au-Delà il n'avait vu jusqu'alors chien ni chat, pas même une coccinelle, et voilà que, comme dans quelque immense jardin zoologique sans clôture, des bêtes de toute sorte s'approchaient de lui et le reniflaient avec sympathie. En deux bonds assez insolents malgré tout, un tigre, puis un éléphant sautèrent par-dessus la tête de Chemin, puis revinrent se frotter à lui, tout en regardant ailleurs avec négligence, pour lui montrer qu'ils ne lui voulaient aucun mal.

Tout de même, les bêtes le regardaient assez drôlement. C'étaient à coup sûr, comme lui-même, des êtres désincarnés, d'un poids faible à l'extrême. Mais cette légèreté semblait ajouter quelque chose de particulièrement inquiétant à leur présence.

Enfin Chemin arriva au lieu dit le « Fidèle Souvenir ». C'était une petite place parfaitement ronde et entourée de guichets où s'inscrivaient des noms animaux : « Chats, Oiseaux, Eléphants, Belettes, Chiens », etc.

Dès qu'il eut mis le pied en cet endroit, il fut la proie d'un léger tremblement nerveux, impossible à réprimer.

Il croisa un homme qui venait du guichet « Chiens » et s'y dirigea. Le guichetier ressemblait à un tondeur que Chemin avait vu un jour sur Terre... Il commença par regarder l'ancien instituteur dans le fond des yeux, à la racine même de l'âme, puis il lui soumit des images coloriées de chiens : caniche, pékinois, roquet sur les genoux d'une vieille dame, lévrier courant derrière un cerf, ménages de terre-neuve entourés de chiots à l'air déjà dévoué.

Que voulait-on qu'il fît de tout ça? Pourquoi ce tableau de famille?

— Vous comprenez bien, dit l'homme du guichet, que nous ne pouvons vous envoyer sur terre dans la peau d'un homme. Ce serait vraiment trop commode et nous serions assaillis de demandes. Alors, nous vous donnons à choisir entre ces modèles.

Chemin eut honte de reculer :

— J'accepte d'être fox-terrier, dit-il en rougissant autant que peut le faire une ombre.

— Alors, remplissez le formulaire que voici et signez, dit l'homme d'un air las.

Le papier disait :

Je consens à devenir (désignez le genre de chien, écrivez lisiblement) dans la ville de ... pour la durée de ... ans ... mois ... jours...

Et, en gros caractères : « A MES RISQUES ET PÉRILS ».

Chemin signa, de l'air décidé d'un homme qui s'engage à la Légion Etrangère.

Avant de quitter le guichetier, Chemin le supplia de ne jamais rien dire à personne de son aventure canine.

— Le dire! s'écria l'homme. Et que faites-vous du secret des Intimes (c'est ainsi qu'on appelait les hommes chargés des divers services de transformation) ? Soyez tranquille! Nous n'avons pas besoin de nous mettre un bœuf sur la langue. Il s'y met tout seul.

Derrière le guichet, une sorte de grand terre-neuve, à mains humaines et oreilles de chat, lui fit signe d'avancer par une petite porte basse et, là même, lui fit respirer des espèces de sels dans une sorte de flacon... Chemin, métamorphosé en fox-terrier, se sentit aussi léger que lorsqu'il n'était qu'une ombre d'homme. Il allait donc revenir sans corps sur terre! Mais le terre-neuve, comme s'il avait deviné les raisons de sa déconvenue, lui dit paternellement à l'oreille :

— L'opération se fait en deux temps. Voulez-vous faire un petit tour pour vous habituer à votre nouvel état?

— J'aimerais mieux en finir d'une bonne fois.

— Alors, respirez cet autre flacon!

Aussitôt Chemin se retrouva courant, en plein Paris, dans la rue des Canettes. Son cœur battait si fort qu'il dut s'arrêter et se coucher sur le trottoir, la langue pendante. Il fermait doucement les yeux au soleil retrouvé. Quelle différence avec là-haut!

Il se remit sur ses pattes; il y avait un miroir non loin de chez lui, à la vitrine de son coiffeur. Que de fois ne s'était-il pas regardé là, avant d'aller faire sa classe, pour voir si tout était en ordre dans sa tenue. Et voilà comment il était fait maintenant. Il devait avoir dans les trois ans. Sans être un chien d'exposition, il était certainement une bête agréable à regarder.

La concierge de Chemin, toujours aussi ressemblante, était assise à tricoter à la porte du 23. Décidément il n'oserait jamais lui lécher la main, même avec une nuance respectueuse.

Ah! c'était beau d'avoir envie de manger! Il se promettait bien de faire durer le plaisir, tout en se promenant devant une boucherie comme en face du miroir même de sa faim. Il reconnut son boucher; cet homme avait gagné beaucoup d'argent avec lui, depuis quinze ans. Chemin pourrait bien lui prendre quelque chose tout à l'heure à l'étal. « Ça y est! » Oh! il avait pris ce qu'il y avait de moins cher, il n'avait pas l'âme d'un voleur.

Ivre de vie, il ne savait où aller, ni que faire au juste de tout ce bonheur et, pour se donner une contenance, il courait soucieux et fronçant les sourcils, comme s'il était attendu à heure fixe par un maître difficile.

Des enfants le virent et lui lancèrent des pierres. Il s'enfuit charitablement, pour ne pas avoir à les mordre. Sa longue queue si blanche, toute neuve, le suivait partout, dénonciation de tous les instants parmi tous les fox de Paris, à queue coupée.

« Mais pourquoi donc, se disait-il, m'ont-ils fait venir sur Terre avec cet appendice si compromettant? On aurait dû faire le nécessaire là-haut. »

Dans l'ombre d'une porte-cochère, d'un coup de dents, il coupa la queue à la racine. Ce fut très pénible de re-

faire ainsi connaissance avec la douleur. Et il en faisait des saletés, avec son sang qui coulait à n'en plus finir. Une âme, c'est tout de même bien plus propre. Il n'en aima pas moins le goût du sang. Ce n'était pas fade du tout, comme le prétendaient les blasés.

La journée s'écoulait et il n'avait toujours pas vu sa femme. La lumière des réverbères commençait à briller. Il fallait se cacher de plus en plus : les agents de la nuit, beaucoup plus consternants que ceux du jour, se montraient déjà, corps lourds et sans âme, sous leurs terribles capuchons.

Sur les berges de la Seine, il but et mangea je ne sais quoi qui flottait et, regardant couler le fleuve tant de fois millénaire et trop sale, décidément, pour refléter le ciel, il se mit à réfléchir sur son état présent.

Sans doute y avait-il à Paris pas mal de chiens qui, comme lui, marchaient avec des pattes venues de l'autre monde. Mais comment les eût-il reconnus? Pour être autorisé à revenir sur Terre, il fallait être une modeste bête, absolument semblable aux autres, avec son secret en travers de la gorge comme un os de poulet.

La femme de Chemin parut enfin. Comme elle était jolie, encore bien mieux que de là-haut! Dans un beau mouvement du cœur, il s'élança vers elle. Elle le prit dans ses bras, l'appuya sur sa poitrine comme pour en exprimer le mystère, puis le posa sur le trottoir. C'était déjà fini.

Il la suivit. Entrait-elle dans un magasin, il restait humblement à la porte. A la sortie, elle feignait de ne pas le reconnaître. D'un regard, il s'efforçait de lui dire : « Mais c'est toi, ma patronne, je n'ai jamais aimé que toi. » Il lui mordillait la jupe.

— Allons, sois raisonnable.

Comment lui faire entendre qu'il était la raison même?

— Qu'il est donc difficile de se faire adopter! soupirait le chien, encore nouveau dans le métier. On a beau être correct... Vous suivez quelqu'un depuis un moment, on vous caresse, on vous frotte amicalement les oreilles, on vous regarde dans les yeux de tout près en vous tenant le museau, vous pensez que vous vous êtes fait

une amie. Eh bien, si vous n'êtes qu'un chien, on vous ferme ensuite la porte au nez, comme à un ennemi reconnu.

Tout d'un coup il se souvint que, dans la maison qu'il habitait avant de mourir, il était défendu d'avoir des chiens. Pour ne pas céder au désespoir il s'élança tout de même vers son ancienne demeure et monta les cinq étages à la vitesse d'un grand cheval emballé. Il se disposait à attendre son ancienne femme sur l'essuie-pieds, quand il se rappela que, pour ses petites courses, elle se contentait de laisser la porte faussement fermée derrière elle, pour ne pas avoir à sortir les clefs. Il entra, poussa la porte derrière lui, mais si maladroitement qu'il la referma.

— Voilà encore une façon de me faire bien voir, songeait-il.

Il courait de la salle à manger à la cuisine, et de là au balcon. Il vit sur un bahut son portrait en sergent de chasseurs, dans un cadre d'ébène, avec une touffe de pensées artificielles sur le côté. Le tout, du meilleur effet.

Il ne se lassait pas de se contempler quand le pas de sa femme se fit entendre. C'était toujours le même, elle avait de la chance.

Il l'entendit qui remerciait la concierge de lui avoir ouvert la porte.

Quand la jeune femme eut pénétré dans la salle à manger, elle vit le chien qui léchait résolument la vitre du portrait de son mari.

— Mais je le connais, ce chien-là, il me suit partout. Il a dû travailler dans un cirque et je dois lui rappeler quelque acrobate, dit-elle en lui prenant la tête entre ses mains. Oh! sa queue qui est toute abîmée!

Elle lava la blessure avec soin.

Le lendemain, elle lui montra la porte avec tristesse. Il fit semblant de ne pas comprendre. Elle insista. Lui aussi. Elle finit par le garder. Et, quand elle le sortait, avant de passer devant la loge de la concierge, elle le cachait dans le filet à provisions.

Somme toute il ne reprochait plus à sa femme que de

se déshabiller devant lui, sous son nez même, comme s'il n'avait été qu'un chien de porcelaine.

Entre un homme grand, gros, la vulgarité en complet veston. Il semble bien à Chemin qu'il embrasse la jeune femme sur la bouche. Et, comme il hésite à croire en ce baiser, l'homme en donne un second, qui est une longue confirmation du premier.

L'ancien instituteur se dit qu'il a vu cette tête-là quelque part. Un bon moment, il cherche dans ses souvenirs d'homme, puis dans ceux du chien et finit par se dire : « Mais c'est le boucher ! »

Le couple était maintenant assis sur le divan. L'homme sortait d'une poche une boîte de berlingots.

« C'est plus facile de manger des berlingots que d'avoir de la conversation, pensait l'ancien instituteur, qui ne quittait plus le boucher du regard. On suce, on croque, on avale et on recommence. Et ça suffit pour se faire bien voir ! »

Sans compter qu'il mangeait trois fois plus de bonbons qu'elle. Drôle de façon de faire des cadeaux !

Il la prenait par la taille d'un air satisfait et sans surprise, comme si cette chair de femme eût été à lui de tout temps.

— Finis donc !

— Mais je ne fais que commencer, la belle ! Ah ! tu crois donc que je me suis dérangé pour rien.

— Pour rien ! songeait Chemin. Quel grossier personnage !

— Allons dans ma chambre, dit-elle. Je ne veux pas que le chien me regarde ainsi quand je suis à moitié nue.

L'homme qu'elle s'était choisi, grand, lent et rouge, ne s'inquiétait que de son plaisir. Il aurait bien embrassé sa femme devant cinquante portraits différents de Chemin et toutes ses pipes alignées, et sa vareuse de sergent avec ses décorations et son tableau noir d'instituteur et les cerceaux de ses élèves !

Le boucher revint le surlendemain.

La conversation languissait. On s'occupait du chien.

— Tu devrais lui apprendre à rapporter.

Et il lança un gant d'Elise.

Le chien ne voulait pas quitter son coin.

Le boucher allait se fâcher quand il s'endormit sur sa serviette.

Elle prit le fox dans ses bras et le regarda de tout près, museau contre museau. Alors, quelque chose de très intérieur, de profondément canin malgré tout, obligea Chemin à faire les yeux doux à cette femme.

Vers minuit, ils entrèrent dans la chambre à coucher.

De désespoir, l'ancien instituteur ne tarda pas à s'endormir à la salle à manger. Il pensait : « Chien, chienne, fils de chien », et tous les tristes jurons où entrait le mot qui le désignait maintenant aux yeux de tous. Dans son rêve il se mit à hurler longuement à la mort. Et il eût suffi, au couple enlacé, d'une seule de leurs quatre oreilles pour entendre ce *hou! hou! hou!* lugubre qui venait de la salle à manger. Le chien fut tiré de son cauchemar par l'homme en caleçon, une seule jarretelle à ses mollets velus comme des chenilles. Il prit Chemin par la peau du cou et le lança dans le placard encombré de vieilles chaussures, de boîtes et de menus objets lui ayant autrefois appartenu.

A partir de ce jour, l'amant — décidément il fallait bien donner ce joli nom à l'ignoble boucher — prit l'habitude d'enfermer le chien dans le placard. Et un coup de pied pour hâter le mouvement! Il en arriva à ne plus appeler l'ancien instituteur que Placard, et même Placard-et-Demi quand il était de bonne humeur.

Chemin serait certainement parti au loin s'il n'avait passé malgré tout des heures de bonheur auprès de son ancienne épouse, quand elle cousait à la machine et que ce bruit doux de mécanique, ce battement du petit pied qu'il ne se gênait pas pour admirer, berçait sa solitude canine. Ou bien c'était quelque joli fil blanc accroché à la jupe d'Elise, et qu'il contemplait comme un miracle d'ici-bas.

Parfois elle s'interrompait pour le caresser tout en parlant :

— On a bien le droit de se reposer un peu quand on

a mal au dos à force d'être penchée sur son ouvrage. Mais il faut bien travailler, n'est-ce pas, et que je te donne à manger? Qu'est-ce que tu dirais si je te présentais une assiette vide?

« C'est vrai, songeait Chemin, plein de reconnaissance, j'ai beau manger les restes, encore faut-il qu'elle s'arrange pour qu'il y en ait. » Et lui qui avait toujours médit des « bouches inutiles », voilà qu'il n'était bon à rien qu'à manger et souffrir.

Le boucher s'irritait de n'avoir pas su jusqu'alors s'attirer l'amitié du chien.

Un jour, il dit à la veuve :

— Devine ce que j'apporte dans ce panier. C'est pour Placard.

L'homme défit le panier. Il y avait dedans une chienne.

— C'est celle d'un collègue, dit-il. Tu comprends, j'ai pensé qu'il ne fallait pas être des égoïstes et nous occuper un peu du plaisir de notre petit Placard.

Il fit sauter la chienne du panier. Le fait est qu'elle faisait toutes sortes d'avances. Une faveur rose au cou, elle était parée pour l'amour.

L'ancien sergent feignait de ne s'apercevoir de rien. Comme la chienne insistait, il la mordit très fort à la cuisse.

— Ah! la vache! hurla l'amant. Il a fait saigner ma chienne. Je vais t'apprendre à vivre. Attends un peu!

Il lui tapa dessus avec un fouet, qui sortit par magie de la poche.

La veuve prenait la défense de son chien.

— Et tu le défends encore : au placard, Placard!

Et, tenant sa maîtresse par la taille, il entra dans la chambre à coucher.

La chienne suivait, faisant un petit bruit de grelots.

C'était donc cela que la *métempsychose!* pensait le chien dans le placard. Si jamais il avait imaginé qu'un jour il aurait eu maille à partir avec ce mot-là, un de ces mots savants venus du grec et qui semblait devoir honorer celui qui en était l'objet! Ah! on ne peut jamais dire, en voyant les vocables d'un dictionnaire, qu'un beau jour celui-ci ou celui-là ne s'en détachera pas pour se

coller à vous, comme une étiquette infernale. Ils ont une façon si insidieuse de se glisser dans votre vie. Il songeait au nom des maladies, de jurisprudence, de sciences claires ou occultes. Les hommes se servent des mots, songeait-il, mais les mots le leur rendent bien.

L'amant, qui devait se rendre aux abattoirs, partit au petit jour emportant la chienne dans le panier. Il était encore froissé, comme ci c'était de lui-même qu'on n'eût pas voulu.

Le lendemain, il y avait Chemin qui voulait partir, Placard qui tenait à rester. Chemin qui se révoltait, Placard qui, malgré tout, était attaché à la place.

« Il y a de quoi devenir enragé », se disait Chemin. Cette formule, chez l'homme, s'est révélée si souvent inoffensive qu'il suffit presque toujours de l'énoncer pour se débarrasser de son venin. Mais elle obsédait Chemin et prenait pour lui une terrible signification.

Ah! pourquoi être redescendu sur Terre, songeait l'homme-chien, les morts n'ont que pourriture à offrir. C'est le seul don qu'ils sachent faire convenablement.

Depuis quelques jours, il aurait mordu sa femme avec joie. Au mollet, oui, qu'elle avait fourni et d'une blancheur qui appelait les canines et le sang. Il connaissait très bien la place pour l'avoir caressée autrefois; elle était lisse à souhait. Mais pourquoi ne pas mordre plutôt le boucher? Ce n'était pas lâcheté, cela dégoûtait le chien d'enfoncer ses crocs dans cette sale viande d'homme.

La rage? Il se souvenait maintenant d'avoir lu que cette maladie se caractérise par une période de tristesse comme celle qu'il avait constatée chez lui et par un changement d'habitudes, « dont il faut toujours se méfier », disent les textes. C'était bien cela. N'avait-il pas emporté son morceau de viande, l'autre jour, sur le faux marbre du buffet où il avait tenu à la manger? N'avait-il pas déchiré et même un peu mangé, dans le placard, la moitié d'une de ses propres chaussures, auxquelles il n'avait aucune raison d'en vouloir.

Oui, la rage née au confluent redoutable de l'homme et du chien en lui.

— Tu ne me dis plus bonjour maintenant, lui dit Elise, qu'as-tu donc?

« Ah! femme, pourquoi me regardes-tu avec cette confiance absolue? Cela finira par te coûter cher! Tu couds aujourd'hui un corsage à paillettes qui me fait trembler de tous mes membres. Cela brille devant moi avec une espèce de férocité. Pourtant comme tu travailles tranquillement! »

Chacune des dents de Placard, devenues vivantes et autonomes, réclamait sa part d'Elise. C'étaient les quatre canines qui criaient le plus fort.

Un jour, pour éloigner de lui toute idée criminelle, il essayait d'imaginer, dans une atmosphère de pureté absolue, une Elise qu'il aurait vue pour la première fois. Et, pris à son propre piège, il allait vers elle, prêt à lui lécher la main en toute innocence quand, du fond de sa mémoire, surgirent ces mots : « Le léchage suffit à donner la rage. »

Brusquement, il se réfugia sous l'armoire; il cachait sa langue et sa mortelle salive.

— Pauvre bête, mais qu'est-ce que tu as donc? lui dit-elle.

« Ne crée donc pas de ponts entre nous, pensait-il. Arme-toi plutôt du balai, il n'est que temps! »

Plus elle lui témoignait d'affection et plus abondait la bave venimeuse du chien. Elle coulait partout. Il y en avait bien plus qu'il n'en pouvait consommer.

Elise voulut tirer Placard de dessous l'armoire pour l'examiner, le mener chez le vétérinaire. Avec une canne, elle le poussait de toutes ses forces pour le faire sortir de là. La résistance du chien était vaine, il apparut tout contre le visage d'Elise qui répétait :

— Mais qu'est-ce que tu as, qu'est-ce que tu as donc?

D'un bond il saute par la fenêtre ouverte, il touche un balcon (le 3e ou le 2e?). Cela amortit la chute, et il se retrouve boitant et sanglant sur le pavé de Paris. Il avance d'un pas rapide malgré tout, comme si la rage lui donnait des forces inconnues. Il se dirige maintenant vers l'école où il enseignait naguère. Tant de fois il a mis ses élèves en garde, avec dessins au tableau noir, contre

les chiens enragés, et voilà qu'il répond avec exactitude au signalement et, avant de mourir, tient à se présenter en classe, avec la gravité d'une leçon de choses.

Tout d'un coup, oubliant où il va, il hésite sur la route à suivre. On en profite pour lui taper dessus. Toute la ville est à ses trousses. Lui lance-t-on une barre de fer, une pierre, un pavé, ce qui reste en lui de l'instituteur l'empêche de mordre qui que ce soit.

Il a reçu tant de coups qu'il tombe. A mesure qu'il perd du sang, la rage aussi le quitte.

Elise arrive en cheveux, ayant descendu l'escalier quatre à quatre.

— Il crache du sang comme nous, pauvre bête, dit une dame âgée.

— Mais élargissez donc le cercle, crie un agent.

Elise ne veut pas s'éloigner du chien qui ferme déjà les yeux malgré lui. On peut vraiment dire qu'il se voit mourir, avec une lucidité multipliée : celle du chien, de l'homme, de sa femme qui le regarde.

Il rendit sa défroque à ce qu'on appelait là-haut le « vestiaire » et retrouva aussitôt son apparence humaine, avec son nez qui lui allait toujours à la perfection.

JULES SUPERVIELLE.

MARIE DE FRANCE
LE LAI DES DEUX AMANTS

La publication récente du beau livre de E. Hoepffner sur les *Lais de Marie de France* (Paris, Boivin, 1935, in-12), suivant à quelques années de distance son édition (Strasbourg, Heitz, 1921, in-12), et l'adaptation de Tuffrau (Paris, Piazza, 1923, in-12), a ramené l'attention sur notre première femme de lettres, dont un Gœthe déjà goûtait le charme dépouillé et subtil et le don du mystère, où flottent les âmes et les choses. Souvent puisée dans le folklore breton de Cornouailles ou d'Armorique, son inspiration se rapporte parfois au Vexin, limitrophe de la Normandie et de cette Ile-de-France dont elle se dit originaire: « Marie ai nom, si suis de France. »

Son *Lai des deux Amants*, qui est comme une nouvelle dramatique en octosyllabes (alors unique expression du genre narratif), elle le donne pour le récit d'une histoire vécue à Pitres près de Pont-de-l'Arche sur Seine. Or, les cartes et la toponymie locale connaissent encore la Côte des deux Amants, impressionnante par son escarpement, dominant la prairie qui la sépare du fleuve. Les annales historiques mentionnent un diplôme de Louis VII le Jeune (1175) contemporain du *lai* et dotant le prieuré des deux Amants (1), et la tradition folklorique locale répète toujours, indépendamment de Marie, la légende que celle-ci conta. De la bouche de deux paysans, je l'ai recueillie sous cette forme: « Il y avait là-haut un seigneur qui avait une fille très belle. Un ouvrier (*sic*) la lui demanda et elle lui fut accordée, à condition

(1) Archives de la Seine-Inférieure D 109 (communication due à l'obligeance de M. l'archiviste Le Cacheux).

qu'il la porterait sur son dos depuis le bas de la colline jusqu'au sommet. Il essaya, mais quand ils y arrivèrent, ils furent tués (morts?) tous les deux. »

J'ai fait, le 26 mai dernier, avec mes candidats et candidates à l'agrégation, ce rude pèlerinage en l'honneur de Marie, car j'ai coutume de les mener dans le pays de l'auteur qu'ils étudient et qu'on ne comprend bien qu'aux lieux dont il a reçu l'inspiration, et, parvenus au sommet, je leur lus cette adaptation qui, parmi les opulentes frondaisons de la colline, dans l'atmosphère où le Lai fut conçu, prenait sa vraie signification et revêtait sa vraie vêture, couleur de temps:

LE LAI DES DEUX AMANTS

Transposition de Gustave Cohen

Jadis avint en Normandie
Une aventure moult ouïe
De deux enfants qui s'entr'aimèrent,
Et par amour vie quittèrent.
Un lai en firent les Bretons :
Des deux Amants reçut le nom.

Or est-il vrai qu'en la Neustrie,
Que nous appelons Normandie,
A un mont, à merveille grand :
Là sus gisent les deux enfants.
Près de ce mont, mais d'une part,
Par grand conseil et par égard,
Une cité fit faire un roi,
Qui était sire des Pitrois.
Des Pitrois la fit-il nommer
Et Pitre il la fit appeler.
Toujours depuis dura le nom;
Encore y a ville et maisons.
Nous savons bien de la contrée
Que le val de Pitre est nommée.
Le roi eut une fille belle
Et moult courtoise damoiselle.
Fils, fille, fors elle, n'avait;
Beaucoup l'aimait et chérissait.

De riches hommes fut requise,
Qui trop volontiers l'eussent prise :
Le roi ne voulait la donner,
Car ne s'en pouvait séparer.
Le roi n'avait autre recours :
Près d'elle il était, nuit et jour;
Conforté en fut de sa peine,
Depuis qu'il a perdu la reine.
Plusieurs à mal le lui tournèrent
Et les siens mêmes l'en blâmèrent.
Quand il ouït qu'on en parla,
Moult fut dolent, moult l'en pesa;
Commença à se pourpenser
Comment s'en pourra délivrer
Que nul sa fille ne requît
Et loin et près manda et dit :
« Qui sa fille épouser voudrait,
Une rien dut savoir de vrai :
Etait résolu, arrêté
Que, sur le mont hors la cité,
Entre ses bras la porterait
Et avant ne reposerait. »
Quand la nouvelle en fut connue
Et par la contrée épandue,
Assez plusieurs s'y essayèrent,
Mais à nulle rien n'arrivèrent.
Tels y eut, qui tant s'efforçaient,
Qu'au milieu du mont la portaient,
Mais ne pouvaient avant aller :
Là il leur fallait la laisser.
Longtemps resta-t-elle à donner,
Nul ne la voulait demander.
Au pays eut un damoiseau,
Fils d'un comte, gentil et beau.
De bien faire, pour avoir prix,
Sur tous autres, s'est entremis.
En la cour du roi fréquentait;
Assez souvent y séjournait,
Et la fille du roi aima
Et maintes fois il la pria
Que son amour lui octroyât
Et par druerie (1 *bis*) l'aimât.

(1 *bis*) Amour.

Pour ce que preux fut et courtois
Et que moult le prisait le roi,
Lui octroya sa druerie
Et lui humblement l'en mercie.
Ensemble parlèrent souvent
Et s'aimèrent loyalement;
Le celèrent à leur pouvoir
Qu'on ne s'en pût apercevoir.
La souffrance moult les greva,
Mais le damoiseau bien pensa
Que mieux voulait le mal souffrir
Que trop hâter et donc faillir.
Ce fut pour lui amer émoi.
Puis avint ainsi qu'une fois
A elle vint le damoiseau,
Qui tant est sage, preux et beau,
Sa plainte lui montra et dit.
Angoisseusement lui requit
Qu'elle s'en allât avec lui,
Ne pouvait plus souffrir l'ennui.
Si au père la demandait
Il savait bien que tant l'aimait
Que pas ne la voudrait donner,
S'il ne la pouvait bien porter
Sur ses bras, au sommet du mont.
La demoiselle lui répond :
« Ami, fait-elle, le sais bien,
Vous ne m'y porteriez pour rien;
Vous n'êtes pas si valeureux.
Si nous nous en allions à deux
Mon père en aurait deuil et ire,
Et ne vivrait plus sans martyre.
Or l'aime tant et l'ai si cher
Que ne le voudrais courroucer.
Autre conseil il vous faut prendre,
Car à ceci ne veux-je entendre.
En Salerne ai une parente,
Riche femme est, à grande rente.
Plus de trente ans y a été;
L'art de physique a pratiqué
Et est savante en médecine,
Tant connaît herbes et racines,
Si à elle voulez aller,

Ma lettre avec vous apporter
Et lui montrer votre aventure,
Elle en prendra conseil et cure.
Tel élixir vous donnera
Et tel philtre vous baillera
Qui tout vous réconforteront,
Bonne vertu vous donneront.
Quand en ce pays reviendrez,
A mon père me requerrez.
Il vous en tiendra pour enfant,
La convention vous disant
Qu'à nul il ne me donnera
Ni nulle peine n'y mettra,
Si au mont ne me peut porter
Entre ses bras sans reposer.
Le lui octroyez bonnement,
Car il n'en peut être autrement. »
Le valet entend la nouvelle
Et le conseil de la pucelle ;
En fut joyeux, l'en remercie,
Congé il demande à s'amie.

En sa contrée est revenu;
Hâtivement il s'est pourvu
De riches draps et de deniers,
De palefrois et de sommiers (2).
Tous ses hommes les plus privés
A le damoiseau emmenés.
A Salerne va séjourner,
Et à la tante il veut parler.
Aussitôt lui donna un bref.
Lorsque l'a lu de chef en chef,
Avec elle l'a retenu
Jusqu'à ce que son être ait su.
Médecine l'a renforcé.
Un tel philtre lui a baillé,
Que ne sera tant travaillé,
Ni si atteint, ni si chargé,
Que ne lui rafraîchit le corps,
Même les veines et les os (3)
Et qu'il n'en ait pleine vertu,

(2) Chevaux de charge.
(3) Cette mauvaise rime appartient à l'original.

Aussitôt qu'il l'aura tout bu;
Puis le ramène en son pays,
Le philtre a en un vaissel (4) mis.

Le damoiseau joyeux et gai,
Quand arrière fut retourné,
Ne séjourna pas en sa terre.
Au roi alla sa fille querre,
Qu'il la donnât, il la prendrait,
Et au sommet la porterait.
Le roi ne le refuse mie,
Mais moult le tient à grand folie,
Parce qu'il était de jeune âge.
Tant preud'hommes vaillants et sages
Ont essayé pareille affaire,
Et ne purent au bout l'attraire.
Terme lui a nommé et pris.
Les hommes mande et ses amis,
Et tous ceux qu'il pouvait avoir ;
N'en y laissa aucun surseoir.
Pour sa fille et pour le valet,
Qui en aventure se met
De monter au sommet du mont,
De toutes parts venus y sont.
La pucelle se prépara,
Moult se priva, et moult jeûna
En son manger pour s'alléger,
Car son ami voulait aider.
Au jour où tous furent venus,
Le damoiseau premier y fut;
Son philtre n'y oublia mie.
Devers la Seine en la prairie
Et la grand gent toute assemblée
A le roi sa fille menée.
N'eut drap vêtu fors la chemise.
Entre ses bras il l'avait prise.
La fiolete avec son boire,
Dont il ne peut avoir déboire,
En sa main à porter lui baille,
Mais je crains que peu ne lui vaille,
Car n'eut en lui point de mesure.
Avec elle va grande allure,

(4) Vase.

Le mont gravit jusqu'au milieu,
Pour la joie qu'il eut en ce lieu,
Le philtre il ne se rappelait.
Elle, sentit qu'il se lassait.
« Ami, fait-elle, donc buvez !
Je sais bien que vous vous lassez.
Recouvrez donc votre vertu ! »
Le damoiseau a répondu :
— Belle, je sens très fort mon cœur !
Ne m'arrêterais pour nul heur,
Aussi longuement que je busse
Et que trois pas aller je pusse (5).
Tous ces gens-là s'écrieraient,
De leur noise m'étourdiraient
Et ils me pourraient détourner.
Ne veux pas ici m'arrêter. —
Quand aux deux tiers il fut monté,
Pour un peu il eût trébuché.
Souvent le pria la pucelle :
« Ami, buvez ! » lui disait-elle.
Il ne la veut croire et la serre,
A angoisse avec elle il erre.
Au sommet vint, tant se greva,
Et là tomba, puis ne leva :
Le cœur du ventre s'en partit.
La pucelle vit son ami,
Crut qu'il était en pâmoison.
Près lui se met à genouillon,
Son philtre lui voulait donner ;
Mais il ne put plus lui parler.
Ainsi mourut, je vous le dis.
Elle le plaint à moult haut cri,
Puis a jeté et répandu
Le vaissel où le philtre fut.
Le mont en fut bien arrosé,
Moult en a été amendé
Tout le pays et la contrée :
Mainte bonne herbe y ont trouvée,
Qui du philtre a pris radicelle.

Or vous dirai de la pucelle :
Puis que son ami eut perdu,

(5) Je ne m'arrêterais pour rien au monde, même le temps de faire trois pas.

Onques si dolente ne fut.
Près de lui se couche et s'étend,
Entre ses bras l'étreint et prend,
Souvent lui baise yeux et bouche.
Le deuil de lui au cœur la touche,
Et là mourut la damoiselle
Qui tant était et sage et belle (6).
Le roi et ceux qui attendaient,
Quand ont vu qu'ils ne revenaient,
Vont après eux, les ont trouvés.
Le roi tombe à terre pâmé.
Quand put parler, grand deuil démène
Et tout ainsi la gent foraine.
Trois jours les ont tenus sur terre.
Cercueils de marbre firent faire,
Les deux enfants ont mis dedans.
Par le conseil de cette gent,
Dessus le mont les enfouirent
Et puis alors ils s'en partirent.

Pour l'aventure des enfants
A nom le mont des Deux Amants.
Là advint ce que dit vous ai:
Les Bretons en firent un lai.

GUSTAVE COHEN,
Professeur à la Sorbonne.

(6) L'imitation de la mort d'Iseult, d'après le *Tristan* de Thomas, est ici visible.

SI LA GUERRE ÉCLATAIT...

L'heure a sonné des examens de conscience. Puisqu'on doit considérer la guerre comme inévitable en dépit des efforts multipliés pour la prévenir, la tournure prise par les événements, alertant ceux dont elle relève, les amène à s'interroger sur leurs éventuelles responsabilités. Si la calamité venait à se déchaîner et que tous, diplomates, militaires, médecins, juristes eussent à répondre à cette question : « Puisqu'il n'a pas été possible de l'arrêter, avez-vous du moins tout préparé pour y faire face? », il n'y a pas de doute que, persuadés de n'être pas pris au dépourvu, diplomates, militaires, médecins répondraient sans hésitation : « Oui ».

Le juriste est-il dès maintenant en droit de partager cette assurance avec la ferme conscience du devoir accompli? Non, car, entraîné par l'espérance des paix durables, il a cessé de croire à la guerre prochaine et de lui préparer des lois.

§

Etat d'esprit nouveau : pendant des siècles, le droit international s'occupe, avec un soin marqué, de la réglementation de la guerre. Canonistes, de saint Augustin et saint Thomas d'Aquin à Vitoria et Suarez, philosophes, de Grotius à Vattel, ramènent plus ou moins largement à la guerre la majeure partie du droit des nations. Vainement, à l'appel du Tsar, les Conférences qui, sur l'invitation de la reine de Hollande, se réunissent à La Haye en 1899 et 1907, cherchent-elles la solution pacifique des différends internationaux, en aménageant peu à peu la justice internationale sur la double base de la permanence et de l'obligation. Impuissantes à développer l'ar-

bitrage intermittent, facultatif, jusqu'au tribunal permanent, obligatoire, ces Conférences de la Paix tournent insensiblement, en dépit de leur nom, à la réglementation de la guerre : guerre terrestre en 1899, guerre maritime en 1907. 1914 vient, puis 1919, et la Société des Nations se forme. Le Pacte vise, en son préambule, à l'élimination de la guerre, que ses articles, imparfaits et mal joints, hésitent à faire sortir du cercle des réalités. Le développement de l'institution de Genève, tant par la pente naturelle de son mouvement qu'en vertu du principe qui l'anime, la porte à fermer les fissures par où les Etats, laissés sans solution obligatoire de leurs conflits, seraient tentés de revenir à la guerre : entreprise délicate à laquelle s'oppose la rêveuse mystique d'après laquelle il serait contradictoire, pour dominer la force, d'y recourir, et, pour pacifier les peuples, de s'adresser à la crainte. Amener les Etats qui se définissent par la souveraineté, puis interprétant celle-ci comme le pouvoir absolu de décider et d'agir en toute liberté, ne veulent ni se laisser imposer l'arbitrage obligatoire pour tout différend, même juridique, ni, l'ayant accepté, se conformer à la sentence, c'est l'œuvre, ingrate entre toutes, à laquelle doit se vouer, dans le cadre de la Société des Nations, l'effort des juristes, conscients des difficultés politiques de la tâche, mais pénétrés de la nécessité de vaincre peu à peu les résistances des intérêts et des sensibilités souvent renforcées par des susceptibilités plus redoutables encore. Toute une technique de pacification se développe, marquée par le resserrement du Pacte au Protocole de Genève, l'admission de l'arbitrage obligatoire au Pacte de Locarno, puis la rédaction de l'Acte général d'arbitrage, avec ses rares prouesses d'ingéniosité pour prendre subtilement les consentements récalcitrants au piège des adhésions d'aspect platonique, au caractère vague, à lointaine échéance. Cette tâche attire l'attention, absorbe l'activité, détourne de la législation de la guerre comme d'une inadmissible mise en doute du succès des efforts pacifiques.

Dépassant le développement des procédés par lesquels la guerre doit, de proche en proche, s'éliminer dans le

cadre de la Société des Nations, la France et l'Amérique se rencontrent, hors de cette Société, sur le plan mondial du Pacte Briand-Kellogg, dans sa condamnation comme « instrument de politique nationale ». Un peu plus tard, de Genève à Londres, du Comité de Sécurité de la Conférence du Désarmement aux Traités du 3 et du 4 juillet 1933, la notion de l'agression se précise. Sur cette route de l'élimination de la guerre, de telles espérances pacifiques s'élèvent que nul n'ose plus retourner en arrière, vers l'éventualité d'une guerre entreprise comme par le passé. A quoi bon lui donner des lois? Ce serait remplacer, pour les masses subitement alarmées, la foi dans la paix par la crainte de la guerre; ce serait engager dans une mauvaise direction — la législation de la guerre — des efforts qui doivent, pour aboutir, se concentrer sur un seul but : l'organisation de la paix; ce serait enfin tenter de réhabiliter, en l'accommodant aux règles de la civilisation, l'institution désormais condamnée par laquelle l'humanité risque, grâce aux progrès de la science, de retourner brusquement à la barbarie des premiers âges.

Tel est l'état d'esprit qui, à dater de 1920, n'a cessé de prévaloir. Depuis lors, les tentatives en vue de revoir et mettre au point les grands textes de La Haye, de 1899 et de 1907, ainsi que de Genève, de 1864 et 1907, ont-elles été très rares.

A la Conférence navale de Washington — 1920 — où, tout à coup, la question du sous-marin et celle de l'aéronef se posent, la première n'est qu'effleurée dans un texte auquel la France, après avoir donné sa signature, refuse sa ratification, la seconde, totalement passée sous silence, est disjointe pour faire l'objet à La Haye, entre les principales puissances ex-belligérantes et la Hollande, ex-neutre, d'une conférence de délégués juristes et d'experts militaires. Le succès technique des juristes, assistés des spécialistes militaires, s'accompagne de l'insuccès, discret mais certain, de leur œuvre au point de vue politique : le projet de convention remis aux gouvernements est immédiatement frappé de cette léthargie qui, pour les essais de ce genre, constitue la maladie diplomatique

par excellence. Le 17 juin 1925, la Société des Nations prohibe l'emploi à la guerre des gaz asphyxiants, toxiques, et des moyens bactériologiques. Au cours d'efforts, d'ailleurs infructueux, en faveur du désarmement, la prohibition du bombardement aérien dans l'éventualité d'un conflit futur est prévue, très indirectement du reste, au mois d'août 1932, par une résolution à laquelle le ministre des Affaires étrangères tchécoslovaque, M. Benès, attache son nom. Plus tard, la Commission générale du Désarmement charge le Comité Aérien de reprendre l'examen de cette question telle qu'elle était posée dans la résolution de 1932. Mais ces propositions vagues, qui se répètent sans précision, se succèdent sans résultat.

Le Comité international de la Croix-Rouge demande la révision de la Convention de Genève de 1907 et, du même coup, se préoccupe d'apporter des améliorations à celle de La Haye sur le régime des prisonniers de guerre. En 1929, une conférence, convoquée par le Gouvernement Fédéral, s'achève par la Convention du 27 juillet en vue de l'amélioration du sort des blessés et malades dans les armées en campagne, y joint un texte relatif au traitement des prisonniers de guerre et se sépare en demandant une prochaine conférence en vue d'une convention « concernant la condition des civils de nationalité ennemie qui se trouvent sur le territoire d'un belligérant ou sur un territoire occupé par lui ». Mais d'autres questions se présentent déjà, qui méritent d'obtenir l'attention : celle des villes et places sanitaires — refuge où concentrer et soigner les malades et blessés; celle de la protection de la population civile contre la guerre d'épouvante, armée du bombardement aérien. A la première question, c'est le Comité international de la Croix-Rouge qui travaille : l'ancienne convention de 1864, progressivement étendue de 1907 à 1929, peut ici recevoir un utile complément. Dans la seconde question, c'est tout un domaine nouveau qui s'offre, auquel le Comité international de la Croix-Rouge s'intéresse, mais dans lequel il ne peut ni ne veut, il le déclare lui-même, quelque grand que soit cet intérêt, introduire, personnellement, son activité.

§

C'est à ce moment que les médecins militaires interviennent. Ils ont pris part à la Grande Guerre. Ils en gardent encore le tragique souvenir, évoqué par eux au milieu des souffrances humaines. Mais ce n'est pas seulement la guerre passée qu'ils revoient; c'est celle de l'avenir, proche ou lointain, et plutôt proche que lointain, qui passe devant eux, dans une hallucinante vision.

Que sera la guerre de demain?

Avec le développement en nombre, en calibre, en précision, en portée, en rapidité de tir des pièces d'artillerie, il ne restera pas un mètre carré de terrain qui ne sera retourné par l'obus, pas un mètre d'horizon qui ne sera percé par le pointillé des balles : le champ de bataille se convulsera en vagues, explosera en gerbes sur des lieues et des lieues de profondeur; les moteurs, les moyens de transport rapide seront fortement développés, largement utilisés. Tout sera motorisé. Les troupes, les munitions, le ravitaillement se déplaceront avec une extrême rapidité. Il y aura des arrivées de renforts qui retourneront toutes les bases de tactique, des possibilités d'envahissement et de violation de territoire qui renverseront toutes les idées reçues en matière de préparation et de mobilisation. Les chars de combat seront remplacés par d'autres machines de guerre. Enfin, une large perspective s'ouvrant à la guerre aérienne, chacun voudra s'assurer la maîtrise de l'air. Des nuées d'avions survoleront les champs de bataille, les carrefours, les ports, les gares, les points stratégiques, les usines, les magasins, les dépôts, les agglomérations et tout le territoire d'un pays. Ils emporteront avec eux des tonnes d'explosifs, des tonnes d'acier, des tonnes de bombes à effet brisant et toxique.

Les champs de bataille, les villes, tout ce qui sera militaire, troupes, agglomérations, tout ce qui donnera signe d'activité ou d'existence humaine sera soumis à la dévastation par la mitraille, plongé dans une atmosphère de chimie, dans un brouillard d'asphyxie et de corrosion.

Obus et bombes à effet brisant, à effet toxique, réclament l'addition des bombes et obus à effet d'incendie :

la guerre aéro-chimique sera de loin dépassée dans la dévastation par la guerre aéro-incendiaire. Les bombes actuelles — et il est fort probable qu'on arrivera à les rendre encore plus redoutables — produisent une température dépassant 2.000°. Elles permettent la combustion de matières difficilement inflammables. L'incendie éclate, quelles que soient les conditions atmosphériques. Les matières combustibles légères peuvent être allumées à distance par le rayonnement. Le danger est encore accru par la difficulté d'extinction, l'emploi de l'eau est absolument prohibé, l'eau créant des explosions violentes. Ces bombes sont très petites, leur poids déterminé pour obtenir la pénétration dans les greniers et les parties hautes des bâtiments va de 1/2 à 1 kg. Un simple avion ordinaire peut en transporter un millier. Le passage de ce seul avion ordinaire au-dessus d'une ville, d'après des essais qui ont eu lieu et en tenant compte de la densité des habitations, peut provoquer environ deux cents incendies en un temps très court. Que penser alors d'une escadrille de seize avions, portant cinq tonnes et qui pourraient, si on fait la proportion, précipiter sur une ville 60.000 bombes capables d'allumer 15.000 incendies?

On en a trop parlé pour ne pas envisager dans la guerre future la probabilité de l'emploi de l'arme bactérienne. Non qu'on imagine encore comment se fera la dissémination des cultures pathogènes. Mais l'homme tient en main des milliards de bacilles des épidémies et des infections les plus meurtrières, et l'idée a germé dans son cerveau d'employer cette puissance de destruction.

Devons-nous nous résigner à assister impuissants à la réalisation du drame d'épouvante et d'extermination?

Si les initiatives officielles détournent de telles visions leurs regards pour en épargner l'alarme, c'est, alors, à ceux qui ont vu, jadis, et s'apprêtent à revoir aujourd'hui, aux médecins, qu'il appartient d'appeler sur les mesures à prendre l'attention des pouvoirs publics, en demandant à l'opinion, instruite par eux, d'assurer, dans la mesure du possible, la protection de la population civile. Alors que ni le diplomate, ni le militaire ne se

montrent très attentifs à la détermination, dans le sens humanitaire, des lois de la guerre, le médecin militaire, qui mieux que tout autre voit l'horreur de la guerre, se fait son adversaire en essayant, non seulement d'en adoucir les maux, mais, pour en diminuer les souffrances, d'en faire progresser et respecter les lois.

Un Comité international de Médecine Militaire s'était formé en 1921 à Liége, pour organiser des congrès de médecine militaire. A celui de Madrid, de 1933, la rencontre se fait pour la première fois du point de vue juridique et du point de vue médical avec appel à la collaboration de juristes. Pour la première fois, cette entente médico-juridique s'établit dans un commun idéal d'amour de l'humanité. Des vœux sont émis en faveur de la détermination d'emplacements soumis au régime de l'immunité, tant pour les blessés et malades militaires qu'en faveur de la population civile; le Président de la République espagnole demande même, pour développer l' « esprit de secours », l'internationalisation des services militaires en temps de guerre. Enfin, le Congrès insiste pour que les règlements militaires fassent entrer dans leurs textes les principales dispositions de la Convention de Genève, que les codes de justice militaire en prévoient aussi les sanctions. Dans son rapport sur le Congrès de Madrid à S. A. S. le Prince Souverain Louis II de Monaco, le docteur Louet, délégué de la Principauté, mettait en relief les avantages de la collaboration des juristes avec les médecins. Il n'est pas, disait le docteur Louet, dans son rapport, d'homme de cœur qui ne puisse désirer la prompte réalisation des vœux de Madrid. Le Prince Louis II, entendant cet appel, ouvre son palais pendant quelques jours à quatorze spécialistes de la médecine militaire et du droit international. Ceux-ci, s'enfermant dans le « Salon vert », s'engagent dans une délibération où leurs techniques s'unissent pour arrêter des textes organisant des villes et localités sanitaires, l'assistance sanitaire des non-belligérants, la protection des prisonniers de guerre, la protection de la population civile, enfin les sanctions.

Le Comité de Médecine Militaire décide de rendre permanente la Commission Médico-Juridique pour la législation de la guerre. Elle est placée sous la présidence de Son Excellence l'ambassadeur du Mexique à Washington, Castillo Najéra. Puis « la XVe Conférence internationale de la Croix Rouge à Tokio remercie le Gouvernement belge de l'initiative tendant à faire soumettre à une conférence diplomatique l'étude de certaines lois de la guerre, notamment un projet concernant la création de zones ou de villes assurant une protection suffisante tant aux blessés et aux malades militaires qu'à la population civile; exprime le vœu que le Comité international et les Sociétés nationales de la Croix Rouge se mettent en rapport avec les gouvernements pour stimuler leurs efforts en vue de la prompte réalisation de toute mesure tendant à protéger les populations susvisées. » Pourtant, le Gouvernement belge abandonne le dessein de réunir à Bruxelles la conférence destinée à donner la consécration diplomatique au projet de Monaco.

Et cependant, est-ce trop demander, que les puissances décuplées de la mort et de la destruction soient au moins compensées par un apport plus grand de secours et qu'il soit admis, quand les services de santé d'une nation sont à bout, submergés par l'accumulation des mourants, dans l'impossibilité de faire face à leur tâche, qu'une aide, qu'un renfort arrive, d'une autre nation non belligérante dont la quantité, les disponibilités de secours sont là, à côté, surabondantes et inexploitées?

Est-ce trop demander de restrictions et d'atténuation à la guerre qu'elle tolère ces lieux de souffrance, ces zones de refuge, ces villes sanitaires, ces villes de sécurité, quand toutes les garanties auront été fournies de leur inutilisation stratégique et de leur abstention totale de toute activité, de toute participation pouvant avoir un but de guerre?

Est-ce trop demander que des hommes qui ont accompli leur devoir de soldat, mais qui ont dû se rendre

dans une heure de défaite soient traités comme des hommes?

Est-ce trop de croire que par-dessus la guerre il y a une pitié et une morale encore, et que pour défendre et sauver des vies il reste des accords possibles?

Est-ce trop de croire que devant l'hallucinante vision de la guerre à venir, devant l'évocation d'un anéantissement si total et si monstrueux qu'il ne lui resterait plus ce qu'elle a toujours pu conserver dans ses calamités et ses désastres, l'espoir de vivre et d'être secourue, l'Humanité horrifiée se dressera de toute sa révolte?

Est-ce trop espérer?

Vainement une influente diplomatie passe-t-elle un mot d'ordre d'indifférence. L'opinion, qu'elle y prenne garde, n'y saurait croire. Le préjugé du malade, qui ne fait pas, crainte de la mort, son testament, n'est pas permis aux gouvernements, qui, crainte de faire penser les populations à la guerre, ne voudraient pas chercher, en lui donnant des lois, à les protéger contre elle. Plus que jamais la nécessité d'agir — et promptement — se révèle. Les récentes conversations de Londres ont montré la nécessité de la prévention et de la répression de l'agression aérienne. Les services de santé des armées, à la quatrième session de l'Office international de Documentation de Médecine militaire à Liége, en juin 1934, sont unanimes à réclamer l'organisation de zones de sécurité pour leurs blessés et leurs malades.

La *Commission médico-juridique* pour l'étude des lois de la guerre voit se préciser sa mission sous la dictée des événements. De toutes parts, des voix se font entendre pour montrer l'urgence du problème. Le récent referendum fait en Grande-Bretagne montre combien ce pays, devant le danger aérien, s'occupe de la protection légale de la population civile. La Commission des Affaires étrangères de la Chambre française approuve une proposition de résolution invitant le Gouvernement à saisir la Société des Nations d'un projet comportant la protection de la population civile au même titre que les

blessés et les malades militaires; dans des discours tout récents, en Angleterre George Lansbury, en Allemagne le Führer Hitler préconisent la réunion d'hommes d'Etat européens en vue d'arriver à abolir la guerre aérienne.

Dans un article tout récent intitulé « Inquiétudes », la *Revue internationale de la Croix Rouge* dénonce avec autorité le péril : « Les règles du droit international n'ont pas, à l'heure actuelle, une précision suffisante pour garantir d'une manière efficace les populations civiles contre le péril aérien... Mais il est permis d'espérer en la continuité d'efforts qui préserveraient les populations civiles des effroyables dangers dont elles se sentent menacées. »

Une conscience universelle existe — elle s'est manifestée au cours de la *Conférence internationale de la Croix Rouge* de Tokio (1934), puis des dernières assemblées des services de santé des armées; la mise au point des lois de la guerre, dont une première présentation d'ensemble a été faite à Monaco, doit entrer dans la phase de réalisation. Les gouvernements ne peuvent plus s'en écarter avec des paroles de sympathie lointaine. Mais, pour leur faciliter l'action, des initiatives doivent les précéder. La Conférence internationale de la Croix Rouge, la Commission médico-juridique pour l'étude des lois de la guerre, les Assemblées internationales des services de santé, la Commission d'études du matériel sanitaire, l'Union internationale de Secours, la Fondation Carnegie pour la Paix, doivent unir leurs efforts pour obtenir l'amélioration des relations entre peuples.

C'est à une réunion de tous ces groupements que doivent tendre tous les efforts des hommes de bonne volonté.

Devant l'accroissement des armements, la multiplicité des moyens de destruction, le problème prend une portée générale s'étendant aux divers théâtres possibles de luttes : la terre, la mer, l'air. Son intérêt est d'autant plus considérable que, malgré le perfectionnement inouï des moyens scientifiques actuellement mis à la dispo-

sition de la force, leur emploi éventuel n'est encore régi que par des dispositions conventionnelles qui ne cadrent, ni en précision, ni en autorité, avec la puissance et la sûreté des moyens de destruction.

Le mouvement qui doit, de plus en plus, tendre, par la condamnation de la guerre, à la consolidation de la Paix, risquerait de laisser, au bénéfice de la violence, une liberté trop tentante pour l'agresseur, s'il ne se doublait d'une activité parallèle en vue d'obtenir que toutes les manifestations de la force fussent soumises à une discipline qui ne soit pas seulement de loyauté et d'honneur, mais d'humanité.

Devant ce courant d'opinions, devant ce désir presque unanime des peuples, une *Association universelle pour la protection internationale de l'humanité* est en voie de constitution. Elle a déjà l'adhésion de personnalités appartenant à la Médecine, au Droit, aux Lettres, à la Morale, à la Religion : ne peuvent manquer de s'y joindre à brève échéance, en une réunion prochaine, tous ceux qui, pénétrés d'Humanité, ne peuvent se résigner à admettre que l'homme reste un loup pour l'homme.

A. DE LA PRADELLE
Professeur,
Directeur de l'Institut
des Hautes Etudes Internationales.

J. VONCKEN.
Colonel-Médecin,
Directeur de l'Office International
de Médecine miltaire.

LES
FIORETTI DU PÈRE FRANCK[1]

—

OU UN INDISCRET REGARD EST JETÉ SUR LE BUDGET DU PÈRE FRANCK

Pour élever ses enfants, pour assurer aux siens une existence convenable, et aussi pour venir en aide quand besoin en était aux uns et autres de sa famille, avec la générosité dont tout jeune il avait déjà donné la preuve en répondant pour les dettes de son père, Franck, sans se plaindre jamais, se livrait à un labeur écrasant.

Toutes ses journées, — et celles-ci commencées dès la première heure, se terminaient parfois à dix heures du soir — avec la seule exception des offices de Ste-Clotilde et des classes du Conservatoire, étaient consacrées à des élèves.

Outre les divers pensionnats (1 *bis*) où il fut professeur, des leçons particulières absorbaient tout son temps: leçons de piano, d'orgue, d'harmonie ou de composition...

Aussi disait-il naïvement: « Je gagne tout ce que je veux. »

Quel était donc — quand elles n'étaient pas gratuites, et celles-ci furent nombreuses — le prix de ces leçons dont la durée souvent dépassait largement l'heure convenue?

Est-il indiscret de le révéler?... Vingt francs hors de chez lui, dix ou douze francs dans ce salon du boulevard Saint-Michel auquel ne peuvent songer sans émotion ceux qui sont venus y soumettre au maître leurs devoirs ou leurs essais.

(1) Voyez *Mercure de France*, n° du 1er septembre 1935.

(1 *bis*) Quand il s'est marié, il était professeur dans un pensionnat rue des Martyrs. Il le fut ensuite jusqu'à la fin de sa vie à l'institution Desliguières à Beaujon, puis à Auteuil. Chez les Jésuites, à Vaugirard, où il enseigna pendant de nombreuses années le piano, il eut comme élèves Henri Duparc, Arthur Coquard, et peut-être Alexis de Castillon.

C'était là ce qu'il estimait être de hauts prix (2) !

Quel professeur de chant dont, en ce temps-là déjà, le quart d'heure était tarifé à un chiffre bien plus élevé, s'en serait contenté?

Mais plus absolu encore était le désintéressement du maître. A un élève — et ce fut sans doute le cas de bien d'autres — qui venait de terminer avec lui ses études de contrepoint et de fugue, il déclara: « Désormais vous ne m'apporterez plus des devoirs, mais des compositions. Je les examinerai avec beaucoup d'intérêt, au besoin je vous donnerai des conseils; mais, entendez-moi bien, il ne s'agit plus désormais de leçons. »

Est-il dès lors étonnant qu'à sa mort, après cette vie tout entière consacrée au professorat (qui seul lui apportait des ressources), Franck laissât en tout et pour tout dix mille francs?

COMMENT LA PLUPART DES ÉDITEURS SE MONTRÈRENT A L'ÉGARD DE FRANCK FORT PEU GÉNÉREUX!

Franck acheta presque tous les textes qu'il mit en musique. Il est certain, en tout cas, qu'il paya fort cher les livrets du *Valet de ferme*, de *Rédemption* et des *Béatitudes*.

Par contre, tira-t-il quelque profit de l'édition de ses œuvres? Il est probable — sans, il est vrai, qu'aucune certitude existe à cet égard — que ni le *quintette*, ni la *sonate piano et violon*, ni la *symphonie* ne lui furent payés. Si cette dernière fut publiée en partition d'orchestre, ce qui lui eût causé grande joie, ce ne fut qu'en 1891 quand, après sa mort, son nom commença à paraître sur les programmes des concerts.

Mais un fait précis permet, au moins dans un cas spécial, de savoir quelle valeur un grand éditeur attribuait à une œuvre importante de Franck.

Du vivant du maître, sous sa direction, un de ses élèves avait réalisé une réduction à deux pianos d'un de ses mor-

(2) Arthur Coquard lui ayant annoncé de nouveaux élèves auxquels il avait lui-même fixé le prix, facilement accepté, de 20 fr., Franck se récria: « C'est insensé! C'est beaucoup trop cher! Jamais je n'accepterai tant d'argent pour une leçon donnée chez moi! »

ceaux d'orchestre. Après la mort de Franck, il la proposa à l'éditeur. Celui-ci l'ayant examinée, objecta: « Mais c'est une transcription intégrale !... J'avais pensé qu'il s'agissait d'un *duo sur cette œuvre* (?) Celle-ci étant de grandes dimensions, des coupures seraient nécessaires.... Besogne délicate, l'auteur n'étant plus là pour les indiquer... »

Stupéfait, l'élève reprit bien vite son manuscrit, déclarant que jamais il ne se prêterait à si audacieuse mutilation.

Quelques années après, un grand revirement se manifestant dans l'opinion générale à l'égard de Franck, le même éditeur, spontanément, réclama cette transcription, ayant cette fois, disait-il, l'intention de la publier intégralement, et pria son auteur de lui dire à quel prix il estimait son travail.

Puisqu'il s'agissait avant tout d'une œuvre de Franck et que sa propre personnalité dans ce cas disparaissait complètement, celui-ci ne jugea pas exagéré de le fixer à trois cents francs.

La réponse fut brève. « Il y a quelque prétention, lui fut-il écrit, à demander pour un arrangement *plus du double* de ce qui a été accordé à l'auteur pour l'œuvre elle-même! »

Non seulement Franck, le plus souvent, ne tirait donc de la publication de ses œuvres qu'un profit dérisoire, — quand il ne les abandonnait pas sans rémunération aucune (3), — mais parfois il avait même grand-peine à obtenir qu'elles fussent éditées. La touchante mélodie *L'ange et l'enfant* (4), composée en 1846, ne fut gravée qu'en 1889, et, pour que l'éditeur s'y décidât, quelques élèves et amis du maître s'étaient spontanément engagés à assurer la vente d'un certain nombre d'exemplaires. Il en avait été de même pour la réduction à quatre mains de la *Symphonie*. Il est juste d'ajouter que, soit parce que cette vente, sans leur secours, fut suffisante pour désintéresser l'éditeur, soit parce que

(3) On n'a pas trouvé trace d'un traité de Franck avec ses éditeurs relatif à la cession d'une de ses œuvres.

(4) Franck composa *L'Ange et l'enfant* alors qu'il habitait encore avec ses parents. S'étant décidé à quitter cet intérieur que son père rendait vraiment infernal, il y abandonna ce qu'il possédait, même son piano — prix du Conservatoire — et toute sa musique. Sur le conseil de son futur beau-père Desmousseaux, il récrivit cette mélodie qu'il n'avait pas oubliée.

celui-ci, à la réflexion, fut confus d'avoir accepté leur offre, l'exécution de cette promesse ne fut jamais exigée.

Si Franck trouva, le plus souvent, peu d'empressement et de générosité chez ceux auxquels ils proposa l'édition de ses œuvres, quelques exceptions doivent être signalées.

L'éditeur Enoch, après avoir publié les *Eolides*, les *Djinns*, les *Variations symphoniques*, le *Prélude choral et fugue*, fut le seul, je crois, qui fît à Franck une *commande*: six chœurs à voix égales, et plus tard 100 pièces pour harmonium dont le maître, aux derniers mois de sa vie, ne put écrire qu'une partie.

Quant à l'éditeur Bruneau, aussitôt qu'il eut fondé sa maison, malheureusement éphémère, il y appela Franck, dont il admirait sincèrement et respectait le génie, comme en témoigne la lettre suivante.

Cette lettre est adressée à Paul Poujaud, grand ami de la musique et grand ami des musiciens, et qui, sur la production de certains d'entre eux, par son clairvoyant enthousiasme, exerça la plus heureuse influence.

13 mars 1889.

Bien cher Monsieur,

Voulez-vous être le plus aimable des amis du grand maître qui s'appelle César Franck? Envoyez-moi donc avant la fin de la semaine un beau sujet de mélodie à confier au maître — grande élévation de pensée et en même temps grande naïveté, grande simplicité de sentiment — un pendant à *L'Ange et l'enfant*.

S'il était possible, un auteur tombé dans le domaine public. Si c'est impossible, un auteur dont l'autorisation soit facile à obtenir. Rien de Victor Hugo. Tout le monde me dit: M. Poujaud seul est capable de vous trouver cette merveille, ce petit chef-d'œuvre, et je m'adresse à M. Poujaud pour obéir à tout le monde et surtout parce que je le sais grand lettré, d'une bienveillance parfaite, sérieusement artiste, grand admirateur du génie du maître et très jaloux de sa gloire.

Avec tous mes remerciements recevez, bien cher Monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

Paul Poujaud envoya à Franck *la Procession*, de A. Brizeux.

C'est à lui aussi que s'adressa directement, dans les trois

lettres ci-dessous, le maître qui cherchait des textes à mettre en musique.

27 janvier 1888.

Cher Monsieur et Ami,

L'autre jour je vous ai demandé de vouloir bien chercher quelques sujets de chœurs pour jeunes filles. Vous avez été assez aimable pour me le promettre, mais cela n'est pas très pressé.

Je viens vous demander aujourd'hui quelque chose de *très pressé*, ce serait un chœur pour voix d'hommes, genre *prière, hymne*, quelque chose de large et de calme.

Vous connaissez tant de choses et vous êtes si obligeant que je compte sur vous pour me trouver cela.

Ce chœur serait chanté à Liége par une très belle société chorale qui est en train d'organiser une séance de musique de chambre de ma composition.

On chanterait le chœur des chameliers de *Rébecca* et je désirerais un second chœur pour voix d'hommes que je n'ai pas dans mes œuvres.

Je vous remercie mille fois d'avance et vous prie de croire à ma vive sympathie.

CÉSAR FRANCK.

P. Poujaud envoya à Franck l'*Hymne de Racine* qu'il composa pour Sylvain Dupuis.

3 septembre 1889.

Cher Monsieur et Ami,

Je sais que vous avez pensé à moi, mais que vos recherches n'ont pas encore été heureuses.

Vous chercherez encore cependant, n'est-ce pas? et pardonnez-moi si je m'adresse à vous aussi souvent. Mais vous avez toujours eu la main si heureuse. On m'a fait une espèce de farandole dont je ne suis pas absolument content. J'espère cependant pouvoir la traiter convenablement. Cela ne fait donc plus que deux numéros que je réclame de votre extrême obligeance. J'espère, bien cher Monsieur et ami, recevoir très prochainement de vos bonnes nouvelles et vous prie de bien croire à mes sentiments sympathiques et dévoués.

CÉSAR FRANCK.

J'ai fini le 3e acte de *Ghiselle*.

§

24 septembre 1889.

Bien cher Monsieur et Ami,

Comme je vous remercie de toute la peine que vous avez prise

pour me trouver des petites poésies propres à devenir des chœurs (5). J'ai cherché de mon côté, et j'ai vu par moi-même combien c'est difficile.

Les petites pièces que vous m'avez envoyées sont charmantes toutes les deux. J'ai fait les *Danses de Lormont* et je commence aujourd'hui *La Chanson du Vannier*. Cela ne sera pas long, j'espère; reposez-vous maintenant de vos recherches.

Je ne ferai pas d'autres chœurs pour le moment.

J'ai cependant découvert une petite pièce charmante et qui me tente. Mais je la ferai un peu plus tard parce que je voudrais me mettre à mon quatuor.

Trouverai-je (6)?

Encore bien des fois merci, et croyez à mes sentiments bien sympathiques et affectueux.

CÉSAR FRANCK.

OU IL EST PARLÉ AVEC UNE JUSTE FRANCHISE DES RAPPORTS DE FRANCK AVEC LES CHEFS D'ORCHESTRE ET LES SOCIÉTÉS DE CONCERT

Les rapports de Franck avec les chefs d'orchestre et les sociétés de concert forment un chapitre pénible de sa vie. Tous, il est vrai, tentèrent une tardive réparation. Il convient de leur en savoir gré, en pensant à la *Cinquième Béatitude* où l'âme généreuse du maître, ignorant la rancune, nous exhorte d'une manière si touchante à pardonner.

Il est impossible cependant d'oublier ce que leur conduite eut d'inexplicable et de cruel, en toute justice leur mémoire doit en porter la peine.

L'un à qui fut proposé le morceau symphonique de *Rédemption* (7) le refusa, prétendant ne pouvoir jouer une œuvre « où n'apparaissait pas un seul thème! »

(5) Il s'agissait des six chœurs à voix égales commandés par l'éditeur Enoch. P. Poujaud avait envoyé à Franck les textes: *La Vierge à la Crèche, les Danses de Lormont* et *la Chanson du Vannier*.

(6) Combien ce mot est émouvant pour nous qui savons ce qu'il a trouvé!

(7) Ce morceau que Franck venait de terminer est celui qu'il substitua à un autre (dont sa famille a conservé le manuscrit) qui, réduit pour le piano à quatre mains, existe seulement dans la presque introuvable première version de *Rédemption* et ne fut, en réalité, jamais exécuté.

L'éditeur de la partition avait organisé, en 1873, un concert pour la faire entendre. Mais tout l'effort des répétitions ayant porté sur l'œuvre avec laquelle *Rédemption* partageait le programme, par suite de ce travail

— Comment, disait tristement Franck après cette entrevue, faire constater l'existence d'une phrase de plus de vingt mesures, exposée à découvert dès le début, à qui ne peut... (ajoutons: ne veut) la reconnaître?

Un autre, à quelqu'un qui lui demandait s'il ne réserverait pas à Franck une place sur ses programmes, déclarait: « Je ne puis pas faire le vide dans ma salle! »... Si un troisième, il est vrai, répondait tout d'abord: « Assurément, car Franck est un grand artiste que j'admire », après une première expérience mal accueillie par le public, il se découragea brusquement et d'une manière définitive, ne daigna pas prendre connaissance d'un morceau composé spécialement pour ses concerts, et négligea même d'en regarder la première page où son nom était écrit.

Dans la suite, du vivant du maître, jamais il n'exécuta la moindre œuvre de lui.

A consulter les programmes des grands concerts de 1870 (8) à 1890, on ne constatera que bien peu d'exceptions à cet inqualifiable ostracisme, trois ou quatre, semble-t-il!

Il convient de les mentionner ici.

Le 13 janvier 1884, Pasdeloup confia à Franck la direction du *Chasseur maudit*, exécuté l'année précédente à la Société nationale, et dont « le caractère fantastique intéressant » l'avait frappé.

La Société des concerts du Conservatoire, qui en 1882 avait

insuffisant cet intermède symphonique apparut tellement inintelligible que, sur le conseil de ses élèves H. Duparc et V. d'Indy, Franck se résigna à le supprimer. Après un début brillant, il s'assombrissait selon l'argument imaginé et rédigé par Franck lui-même: « La foi triomphe de tous les obstacles... mais l'heure moderne a sonné. La croyance est perdue; l'homme en proie de nouveau à l'âpre désir des jouissances et aux agitations stériles a retrouvé les passions d'un autre âge. »

Quoique l'aimant encore et ne l'ayant jamais entendu, peu après, Franck résolut de le remplacer par un autre entièrement lumineux se bornant à exprimer « l'allégresse du monde qui se transforme et s'épanouit sous la parole du Christ ». C'est celui, admirable, qui figure dans la seconde édition de *Rédemption*, et souvent sur les programmes des concerts. Sa première et probablement unique audition du vivant du maître eut lieu à la Société Nationale le 13 février 1874. Comme contrepartie, voulant dépeindre l'humanité retournant au doute païen, Franck ajouta un chœur d'hommes auquel il confia ce qu'il appelait « la note sceptique ».

(8) En 1874, au Cirque d'Eté, dans un concert au bénéfice des victimes de la guerre présidé par la maréchale de Mac-Mahon, *Ruth* fut exécutée sous la direction de Franck. Marie Battu chantait le rôle de Ruth. Le succès, très grand, fut malheureusement éphémère.

fait entendre la *Quatrième Béatitude* (9), eut l'honneur, les 17 et 24 février 1889, de donner la première audition de la *Symphonie en re mineur*, grâce à la ténacité de son chef Jules Garcin, qui eut aussi le mérite de révéler à Paris la messe en *ré*, de Beethoven.

Si, à ces rares exceptions près, on découvre parfois le nom de Franck sur quelques programmes, c'est que des raisons toutes spéciales l'ont fait admettre: interprétation par un artiste en faveur auprès du public, ou recette assurée d'une autre manière.

C'est ainsi que, le 15 mars 1885, Diémer exécuta les *Djinns* au concert du Châtelet, dont la Société Nationale avait acheté la moitié du programme.

Au Trocadéro, dans une séance consacrée aux œuvres de sa maison d'édition, M. Bruneau fit entendre le ballet d'*Hulda* (10).

Enfin, le 30 janvier 1887, un festival Franck eut lieu au Cirque d'Hiver.

Les élèves et amis du maître en avaient assumé les frais.

Pasdeloup y dirigea... avec quelques accidents... la première partie comprenant *le Chasseur maudit*, des fragments de *Ruth* et les *Variations symphoniques* jouées par Diémer; puis il céda le bâton à Franck pour la *marche et ballet avec chœur d'Hulda* et les *Troisième* et *Huitième Béatitudes* (11).

En dépit de l'exécution assez médiocre, l'accueil du public fut chaleureux et le maître, qui n'y était pas accoutumé, se montra très satisfait. « Allons, dit-il joyeusement, voilà que ma musique commence à être comprise! »

Il avait soixante-cinq ans!

Cependant l'inexplicable et scandaleuse hostilité ne désarmait pas. Mais Franck, quoique toujours rebuté, ignorait la rancune.

(9) La mode était alors de s'ennuyer à l'audition d'une œuvre de Franck. Ceux qui assistèrent à la répétition de ce concert se souviennent que les élèves de composition qui y étaient admis ne se gênaient pas pour manifester par leur attitude leur soumission à cette mode.

(10) La partition tout d'abord donnée à l'éditeur Bruneau devint ensuite la propriété de Choudens.

(11) Outre cette 3e et 8e *Béatitude*, furent seules exécutées à l'orchestre du vivant de Franck: avec le prologue, la 1re aux concerts de l'Exposition de 1878, la 4e au Châtelet avec Vergnet, la 6e au Conservatoire. Franck n'entendit jamais la seconde, la cinquième ni la septième.

En 1888, il avait généreusement tout oublié, et, ayant terminé une nouvelle œuvre, il la proposa à ceux qui la pouvaient exécuter. Cette fois encore il fut éconduit, et avec une telle brutalité qu'il sentit les larmes monter à ses yeux.

De ces larmes il est bien difficile de ne pas se souvenir et de les pardonner!

Cependant, ayant tardivement découvert, après l'exécution du 10 mars 1888 à la Société Nationale, que certains effets de chœur en coulisse avaient de l'action sur le public, ayant compris en outre qu'il serait prudent de prendre date devant l'avenir que son instinct lui faisait prévoir, au début de 1890 Colonne demanda au maître sa partition de *Psyché* (12), qu'il exécuta avec succès les 23 février et 2 mars. Puis, après avoir, avec son orchestre, rendu pendant la cérémonie funèbre de Ste-Clotilde un hommage solennel au grand maître disparu, trois ans après sa mort il monta intégralement les *Béatitudes*, dont l'effet fut foudroyant (13).

Sept ans plus tard, en mars 1899, la *Symphonie en ré mineur* parut enfin sur un programme du Châtelet. A la vérité, c'est Ysaye qui, dirigeant le concert, avait tenu à ce qu'elle y figurât. Depuis cette époque, elle y est inscrite plusieurs fois chaque année et en demeure pour le public l'attrait certain.

Certains faits, que beaucoup connurent à l'époque où ils se produisirent, devraient, semble-t-il, trouver ici leur place. Mais, ainsi qu'il a été dit, à l'heure des réparations qu'il put entrevoir aux derniers mois de sa vie, Franck les avait déjà pardonnés et voulait qu'ils fussent oubliés.

Faisant effort pour imiter sa générosité et lui obéir, il ne sera donc fait mention, avec détails précis, ni de cette répétition qui, en toute équité, était *due* tout entière à Franck et fut en grande partie consacrée à un autre, — ni de tels articles (14) de journaux ou de revues où son œuvre était

(12) Franck ne cacha pas sa joie de ce « revirement », seule allusion indirecte à un passé dont il avait souffert et dont il ne voulait pas se souvenir.

(13) De cette exécution qui, bien préparée, fut admirable, le Comité du monument de César Franck où figuraient plusieurs élèves du maître remercia chaleureusement Colonne par une lettre publique.

(14) Si la presse se montra en général indifférente ou hostile à l'égard de Franck, certaines exceptions doivent être signalées, et avant tout Octave Maus dans son journal, *L'Art moderne*, L. de Fourcaud. dans

traitée avec dédain ou même ridiculisée, — ni de ce concert où un interprète aimé du public s'étant proposé pour l'exécution d'une œuvre de Franck fut utilisé pour celle d'un autre (15) et cela dans des conditions telles que devint onéreux pour Franck un concours qui lui avait été amicalement offert, — ni de l'*observation musicale!!* hautaine que se permit de lui faire un chef d'orchestre au cours d'une répétition, — ni de tant de circonstances où se révéla un révoltant manque d'égards envers lui.

Assurément, il convient de le répéter, tous, après avoir agi d'une manière qu'il n'est pas exagéré de traiter d'*épouvantable,* s'attachèrent à réparer, et certains avec éclat. Mais ce fut très tard, alors que le maître n'était plus là pour leur témoigner sa reconnaissance, ce qu'il eût fait sans doute de tout son cœur qui ignorait la rancune et avec toute son ingénue bonté.

COMMENT FRANCK FUT TOUJOURS ACCUEILLI AVEC UNE RESPECTUEUSE ADMIRATION A LA SEULE SOCIÉTÉ NATIONALE DE MUSIQUE

Mais c'est à la seule Société Nationale de musique qu'il trouva constamment un accueil respectueux et de fervente admiration.

Là furent exécutées toutes ses œuvres de musique de chambre et d'orchestre, à l'exception de sa *Symphonie* et, quelques mois avant sa mort, la première audition de son *Quatuor* excita un enthousiasme tel, qu'il en fut ému et même étonné.

L'œuvre de Franck est assurément la page la plus glorieuse du livre d'or de la Société Nationale.

Cette société, consacrée tout d'abord à la seule musique

le *Gaulois,* et Henry Gauthier-Villars, dans ses *Lettres de l'Ouvreuse,* qui ne cessèrent de témoigner leur admiration pour le maître. En outre, sur les programmes des concerts des XX, puis de la *Libre Esthétique,* qu'il organisa à Bruxelles, Octave Maus réserva toujours une place éminente à Franck. On ne doit pas omettre non plus les articles de Camille Benoit dans le *Guide* et la *Gazette musicale,* ceux d'Alfred Ernst et quelques-uns de Joncières dans la *Liberté.*

(15) Pour cette addition non prévue au programme, cet interprète demanda un dédommagement, dont la moitié fut ensuite (non par lui, certes!) réclamée à Franck.

contemporaine française, avait été fondée en 1871 par Romain Bussine, professeur de chant au Conservatoire, et Camille Saint-Saëns.

Franck en fut vice-président.

Mais bientôt, par la force des choses, et sans souci des jalousies qui ne tardèrent pas à se manifester, ses élèves, et par là lui-même bien inconsciemment, y prirent une influence prépondérante.

Eux seuls en effet écrivaient alors de la musique symphonique et de la musique de chambre, branche de l'art inconnue au Conservatoire, dont un de ceux qui y enseignaient, sinon le directeur lui-même, disait: « On ne trouverait pas un compositeur acceptant de se ravaler au rôle de professeur de symphonie. »

De fait, on imagine mal Massé ou Bazin donnant des conseils pour la composition d'un quatuor.

Mais ces élèves étaient encore peu nombreux. Bientôt il devint très difficile de composer des programmes, sinon en y introduisant des œuvres « que ce n'est pas la peine », comme disait Chabrier. Aussi, afin de leur conserver de l'intérêt, d'étendre l'action de la Société hors des frontières, et d'obtenir si possible une réciprocité, Vincent d'Indy demanda, dans une assemblée générale tenue chez Chausson, d'admettre, outre des compositeurs français anciens, en nombre très restreint quelques compositeurs étrangers.

Cette proposition, mise aux voix, fut adoptée et Saint-Saëns, qui s'y était montré hostile, — bientôt suivi de Bussine, — donna sa démission.

Franck fit auprès de l'un et de l'autre une pressante démarche pour obtenir qu'ils revinssent sur leur décision.

Il n'y réussit pas et fut le président de fait de la Société Nationale, bien qu'il en eût refusé le titre.

Si, dans la suite, donnant confiance à ses élèves devenus membres du comité, il fut moins que par le passé assidu aux séances où se composaient les programmes, pendant de longues années il n'avait pas manqué d'y assister, examinant avec un soin scrupuleux la moindre mélodie proposée.

Il n'existait pas, comme dans les salons de peinture, d'exempts du jury d'admission; aussi, respectueux des sta-

tuts, lorsque lui-même présentait une de ses œuvres, après l'avoir fait entendre, il sortait afin de laisser toute liberté à la délibération et au vote.

Il fit ainsi pour son *Quintette*. Lui révéla-t-on ensuite que parmi les « dix » (note maximum) qui lui furent accordés figurait un « zéro »?... Les secrétaires d'alors, qui connaissaient les écritures des uns et des autres, prétendirent en avoir découvert l'auteur. Mais généreusement ils refusèrent de divulguer son nom et de lui infliger une honte ou plutôt un ridicule bien mérité.

Est-ce le même qui, dans une autre occasion, effaça le nom de Franck sur une liste de membres du comité proposée aux suffrages de l'assemblée? Au dépouillement du scrutin il fut constaté que tous ceux qui y figuraient avaient obtenu l'unanimité. Au seul Franck manquait une voix.

— La sienne, dit Bussine qui présidait.

— Non, répondit modestement — ou plutôt cruellement — Franck, j'ai voté pour la liste entière, par conséquent pour moi-même.

PIERRE DE BREVILLE.

LA RESCOUSSE [1]

V

— Que se passe-t-il donc depuis quelque temps avec King Tom? demanda l'un des joueurs lorsque, les cartes en un tas sur la table, les trafiquants, renversés sur leurs chaises, s'apprêtaient à une nouvelle partie.

— Tom sait tenir sa langue, il doit être sur une sacrément bonne affaire! opina un autre, tandis qu'un homme aux traits crochus et d'origine allemande, qui se disait l'agent d'une fabrique de faïence hollandaise, — la fameuse marque « le Sphinx » — intervint d'un ton aigre :

— Ne fous ogubez pas te lui, il est fou. Il y a drois mois, che zuis allé sur son prick pour barler d'avaires. Et il m'a tit gomme ça : « Allez-fous-en! » — Bourquoi? ai-che dit. » — « Allez-fous-en, afant que je vous chette par-tessus pord. » « Gott for dam! Est-ce une vazon de barler avaires? Je foulais lui fendre une betite gaisse de vaïence de la meilleure gualité et... »

— Ha! ha! ha! Tom n'a pas tort, interrompit le patron d'une goélette armée pour la pêche aux perles, et qui avait mouillé en rade pour se réapprovisionner. Eh! quoi, Mosey! il ne reste plus un pelé ni un galeux parmi tous les cannibales de la Nouvelle-Guinée, à qui tu n'aies fourré une tasse et une soucoupe. Tu as inondé le marché.

Jörgenson se tenait à l'écart, comme la statue du Commandeur.

Soudain, d'une voix ferme, il déclara :

— Parce que vous espionnez pour le compte des Hollandais!

L'agent de la marque « Le Sphinx » se leva d'un bond, en proie à une fureur soudaine.

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 898, 899 et 900. —

— Quoi? quoi? Messieurs, fous me gonnaissez tous.

Pas un muscle ne remua sur tous ces visages.

— Vous me gonnaissez, bégaya-t-il, la lèvre humide. *Vat, fünf années,* — barfaitement connu... vaïence, — *Verfluchte sponsher Ich*? Espion? Pourquoi espion? Vordamte ces golporteurs anglais!

La porte se referma avec fracas.

— Est-ce vrai? demanda une voix à l'accent américain. Pourquoi ne tirez-vous pas la chose au clair?

— Oh! ça ne peut pas se faire ici, murmura un des joueurs. A toi de donner, Trench, continuons la partie.

— Vraiment! fit d'un ton traînant l'Américain. Chez vous autres, tas de fils de Satan, soumis à la loi, ça ne se fait pas vraiment? Ecoutez un peu ces pistolets Colt que je vends...

Il prit le perlier à part et on put l'entendre qui disait d'un ton sérieux, dans un coin :

— Vous voyez, vous chargez, et... vous voyez?

On entendit de rapides déclics.

— C'est simple, hein? Et si vous avez des ennuis, — avec vos plongeurs, par exemple, *click, click, click*. De part en part, comme une passoire; garanti pour guérir la pire malice de n'importe quel nègre. Parfaitement, messieurs! Par caisse de vingt-quatre ou par unité, comme vous voudrez. Non? Vous ne voulez pas de fusils? Bon, je vois que je ne peux rien faire avec vous, mais j'ai idée que je pourrais faire une affaire avec ce Tom, — comment l'appelez-vous? Où est-ce qu'on peut le dénicher? Partout, hein? Oui, c'est-à-dire nulle part. Mais je finirai bien par mettre la main dessus. Ma foi oui, pour sûr!

Jörgenson, à qui personne ne prêtait la moindre attention, regardait machinalement tomber les cartes.

— Un espion, je vous dis, marmotta-t-il entre ses dents. Si vous voulez tout savoir, adressez-vous à moi!

Quand Lingard était revenu de Wajo, — après une absence plus longue que de coutume — tous avaient remarqué en lui un grand changement. Il était beaucoup moins loquace et moins bruyant, il se montrait toujours cordial, mais de façon moins expansive, et cet homme qui n'était jamais si heureux que lorsqu'il discutait de projets extravagants avec une douzaine de camarades de son acabit, montrait maintenant une sorte de répugnance à rencontrer ses meilleurs amis. En un mot, il revint beaucoup moins bon garçon qu'il n'était parti. Les visites qu'il faisait à Singa-

pour n'étaient pas moins fréquentes, mais beaucoup plus courtes; et quand il s'y trouvait, il avait toujours hâte d'en être parti.

Pendant deux ans, le brick eut, pour sa part, une aussi rude existence que l'homme qui le commandait. Rapide et élégant, il filait à travers des archipels peu fréquentés. De certains caps solitaires, on eût pu l'apercevoir au loin, tache blanche glissant rapidement sur l'eau bleue : les apathiques gardiens des quelques phares qui pointillaient de loin en loin ces parages finirent par reconnaître la forme de ses huniers. Ils le voyaient faire route vers l'ouest, faire route vers l'est. Ils l'apercevaient, les mâts inclinés, au milieu d'un grain, ou pouvaient l'observer à loisir, svelte, et les voiles frissonnantes, conservant son erre pendant une longue journée de brises capricieuses. On le vit combattre une lourde mousson dans la Baie de Bengale, encalminé dans la mer de Java, ou débouchant tout à coup de l'abri d'un promontoire, gracieux et silencieux au clair de lune. Les faits et gestes du brick étaient le sujet de conversations animées, mais qui se tenaient à voix basse et qui s'interrompaient quand survenait son capitaine.

— Il est ici. Arrivé d'hier soir, murmurait-on dans le groupe.

Lingard ne remarquait pas les regards dont le respect se tempérait d'ironie; il faisait un signe de tête et passait.

— Hé! Tom! Pas le temps de prendre un verre? criait l'un d'eux.

Il secouait la tête sans se retourner, déjà loin.

Pendant un jour ou deux, on le voyait, imposant et hâlé, descendre de poussiéreux *gharries,* aller à grands pas, en plein soleil, de la Banque Occidentale au Bureau du Port, traverser l'Esplanade, disparaître dans quelque rue bordée de boutiques chinoises, escorté par la haute silhouette du vieux Jörgenson, décharné, l'air las et obstiné à la fois, et qui avait l'air d'un fantôme du passé, avide de revenir au monde des vivants.

Lingard semblait ignorer cette épave d'aventurier, qui s'attachait à ses pas plus étroitement que son ombre; et l'autre ne faisait rien pour attirer l'attention. Il attendait patiemment à la porte des bureaux, disparaissait au moment du déjeuner, reparaissait invariablement le soir et ne quittait sa place que lorsque Lingard retournait passer la nuit à bord de son brick. Les agents de police regardaient dédaigneuse-

ment le fantôme du capitaine H. C. Jörgenson, du trois-mâts *Eglantine*, errer sur le quai silencieux, ou rester immobile pendant des heures au bord de cette rade sombre qu'étoilaient les feux de mouillage des navires, — âme aventureuse hantée du désir de retraverser le fleuve de l'oubli.

Les hommes des *sampans* qui passaient, en godillant nonchalamment pour rentrer chez eux, le long de la coque noire du brick à l'ancre, entendaient, de loin dans la nuit, par les panneaux levés de la claire-voie, la voix traînante de l'Américain. Des bribes de phrases nasales flottaient dans le silence, autour du navire silencieux.

— Oui, des fusils de la guerre du Mexique, pour ainsi dire neufs, par caisses de six. Avec mes gens de Baltimore, c'est ainsi. Cent-vingt cartouches pour chaque spécimen. Marqués selon vos instructions. Comme instruments de musique: haut, bas : fragile. Cela vous va? Non, non! Comptant, mes gens à Baltimore. Pour tuer des mouettes, vous dites? Bien! C'est une affaire risquée, — voyons! — dix pour cent d'escompte, je les mets de ma poche...

Comme le temps s'écoulait, et que rien ne se passait, rien du moins dont on entendît parler, l'agitation se calma. On accepta la nouvelle attitude de Lingard simplement comme « sa façon d'être ». « Il n'y a rien derrière tout cela », affirmaient les uns; d'autres n'étaient pas de cet avis. Une assez vive curiosité n'en persistait pas moins, et la vague rumeur d'une grosse affaire en route l'accompagnait dans chacun des ports où il passait, de Rangoon à Hong-Kong.

Nulle part il ne se sentait autant chez lui que lorsque son brick était mouillé à l'intérieur de cette grande ligne de récifs. Le centre de sa vie avait dérivé d'environ quatre cents milles du Détroit de Malacca jusqu'à la Côte du Refuge; une fois là, il se trouvait dans le cercle d'une tout autre existence, gouvernée par son impulsion, plus proche de son désir. Hassim et Immada venaient jusqu'à la côte et l'attendaient sur un îlot. Il les quittait toujours avec regret.

A la fin de la première étape de chaque voyage, Jörgenson l'attendait au haut des escaliers d'accostage et, sans dire un mot, se mettait à son pas. Ils échangeaient rarement trois paroles par jour; mais un soir, six mois environ avant le dernier voyage de Lingard, comme ils traversaient ensemble le petit pont au-dessus du canal où se réunissaient les navires indigènes, Jörgenson, allongeant le pas, avait abordé la question. C'était une nuit éclairée par la lune et l'on ne

voyait remuer sur la terre que les ombres de très hauts nuages. Lingard, ôtant son chapeau, avait poussé un long soupir dans la brise tiède. Jörgenson s'était mis soudain à parler d'une voix prudente :

— Le nouveau Rajah Tulla fume l'opium et il est quelquefois dangereux de lui parler. Un grand mécontentement règne parmi les principaux de Wajo.

— Bon! Bon! murmura Lingard, avec vivacité, sortant pour une fois de sa réserve, puis il ajouta: Comment diable savez-vous cela?

Jörgenson désigna l'agglomération de *praus*, de jonques et de *sampans*, serrés les uns contre les autres sur le canal, recouverts de nattes et inondés par la lumière froide du clair de lune, et où se voyait ça et là un vague fanal allumé, parmi la confusion des hautes poupes, des agrès, des mâts, et des voiles amenées.

— Là, dit-il, tout en marchant, tandis que leurs ombres tombaient lourdement sur ces navires aux formes bizarres qui s'en allaient porter la fortune d'hommes bruns parmi les hauts fonds... Là! Je peux rester avec eux. Je peux causer avec eux. Je puis aller et venir comme je veux. Ils me connaissent, — trente-cinq ans, cela compte. Il y en a qui offrent au Blanc une assiette de riz et un morceau de poisson. C'est tout ce que j'ai, après leur avoir donné trente-cinq ans de ma vie.

Il resta un moment silencieux.

— J'étais comme vous jadis, ajouta-t-il; puis, posant sa main sur le bras de Lingard, il murmura : Etes-vous très engagé dans cette affaire?

— Jusqu'au dernier centime, avait répondu Lingard, tranquillement, en regardant droit devant lui.

L'ombre envahissante d'un nuage vint dissiper l'étincellement de la rade et les mâts des navires à l'ancre.

— Lâchez-la! murmura Jörgenson.

— J'ai une dette à payer, fit Lingard lentement, et il demeura immobile.

— Lâchez-la!

— Je n'ai jamais rien lâché de ma vie.

— Lâchez-la!

— Sacré nom! certainement pas! s'était écrié Lingard en frappant du pied.

Il y eut un moment de silence.

— J'étais comme vous... jadis, répéta Jörgenson. Trente-

cinq années, jamais rien lâché. Et ce que vous pouvez faire n'est qu'un jeu d'enfant auprès de certaines affaires que j'ai eues sur les bras, sachez-le bien, aussi grand homme que vous soyez, capitaine Lingard de l'*Eclair*... Vous auriez dû voir l'*Eglantine,* avait-il ajouté en changeant brusquement de ton.

Lingard s'était penché au-dessus du parapet de la jetée. Jörgenson se rapprocha.

— J'y ai mis le feu de mes propres mains, dit-il d'un ton vibrant et pourtant, à voix basse, comme s'il faisait un aveu monstrueux.

— Mon pauvre vieux! avait murmuré Lingard, profondément remué par l'énormité tragique d'une telle action. Je suppose qu'il n'y avait pas d'autre alternative.

— Je n'allais pas la laisser tomber en morceaux dans un port hollandais, fit Jörgenson d'une voix sombre. Avez-vous jamais entendu parler de Dawson?

— Vaguement, — je ne me rappelle plus maintenant... marmotta Lingard, qui frissonna à la pensée de voir son navire pourrir lentement dans quelque port hollandais. Il est mort, n'est-ce pas? demanda-t-il, d'un air absent, en se demandant s'il aurait le courage de mettre le feu à son navire en cas d'absolue nécessité.

— Il s'est coupé la gorge sur la grève au-dessous de Port-Rotterdam, — dit Jörgenson. Sa maigre silhouette tremblait dans la lumière confuse de la lune, comme si elle eût été faite de brume. — Oui. Il avait enfreint je ne sais quel règlement commercial, et il l'avait pris de haut avec le lieutenant de la *Komet,* en parlant de tribunal et de procès. « Bon! avait fait le limier. Juridiction de Macassar. J'y emmène votre goélette ». Puis, une fois en rade, il la remorqua à toute vapeur sur un récif au nord de la passe, — échouée! Quand elle fut à moitié remplie d'eau, il tira son chapeau à Dawson. « Voici la terre, dit-il, allez vous-en faire votre procès, espèce d'Anglais! »

Jörgenson leva son long bras et montra le poing à la lune qui disparut tout à coup derrière un nuage, complètement perdue.

— Pendant des mois le pauvre Dawson a arpenté les rues, pieds nus et en haillons. Puis un jour, il a emprunté un couteau à une âme charitable, est allé jeter un dernier regard à l'épave et... (2)

(2) C'est l'aventure même dont Joseph Conrad a fait le sujet de *Freya des Sept Iles,* dans le volume *Entre Terre et Mer.* (Note du traducteur.)

— Je ne me mêle pas des affaires des Hollandais, avait interrompu Lingard avec impatience. Je veux qu'Hassim rentre en possession de son...

— Et supposez que les Hollandais veuillent que les choses restent comme elles sont! avait répliqué Jörgenson. De toute façon, c'est le diable, une affaire de ce genre. Envoyez tout promener!

— Ecoutez-moi, avait dit Lingard. J'ai emmené ces gens-là quand ils étaient à deux doigts de la mort. Cela signifie quelque chose. Je n'aurais pas dû m'en mêler, c'en aurait été fait d'eux en quelques heures. J'avais une idée quand je me suis entremis, qu'elle fût claire ou non. Je l'avais alors, et je n'en savais rien. Bon! Je l'ai maintenant et je sais à quoi m'en tenir. Quand on sauve les gens de la mort, on prend une part dans leur vie. C'est ainsi que je considère la chose.

Jörgenson avait hoché la tête.

— Pure folie! avait-il dit. Puis, d'une voix plus douce e qui tremblait de curiosité :

— Où les avez-vous laissés? demanda-t-il.

— Avec Belarab! déclara Lingard. Vous l'avez connu autrefois.

— Je l'ai connu, j'ai connu son père, murmura l'autre nerveusement. Qui n'ai-je pas connu? J'ai connu Sento quand il était roi de la côte sud de Java et que les Hollandais mettaient sa tête à prix; de quoi faire la fortune d'un homme. Il a dormi deux fois à bord de l'*Eglantine*, quand les choses ont commencé à se gâter pour lui. Je l'ai connu j'ai connu tous ses chefs, les prêtres, les soldats, le vieux régent qui a perdu courage et est passé aux Hollandais, j'a connu...

Il bégayait, comme si les mots avaient peine à sortir, pui il y renonça et soupira:

— Le père de Belarab s'est enfui avec moi, reprit-il tranquillement, et a rejoint le Padris à Sumatra. Il est devenu u grand chef. Belarab était un tout jeune homme alors. C'éta le beau temps! Je parcourais la côte et faisais la nique au croiseurs. J'ai assisté à toutes les batailles qui ont eu lie dans les pays Battak, et j'ai vu fuir les Hollandais : j'éta à la prise de Singal et j'ai pu m'enfuir. J'étais le Blanc q conseillait les chefs de Manangkabo. On parlait beaucou de moi dans les journaux hollandais de l'époque. Ils pr tendaient que j'étais Français et que je m'étais fait musulman

Il poussa un violent juron, et, s'appuyant de nouveau sur la balustrade, il haleta, en jurant contre les journaux.

— Eh bien, Belarab a l'affaire en main, avait dit Lingard, avec calme. Il est le principal chef sur la Côte du Refuge. Il y en a d'autres naturellement. Il a envoyé des messagers de différents côtés. Il nous faut des hommes.

— Tous les diables déchaînés! avait dit Jörgenson. Vous avez fait cela! Eh bien, maintenant, prenez garde, prenez garde!

— Rien ne peut tourner mal, à mon avis, avait répliqué Lingard. Ils savent tous ce qu'il y a à faire. Je les ai en main. Vous ne croyez pas qu'il faille se défier de Belarab, n'est-ce pas?

— Je ne l'ai pas vu depuis quinze ans; mais toute cette affaire n'est pas sûre, grogna Jörgenson.

— Je vous dis que j'ai tout réglé de façon que rien ne flanche. Cela irait mieux si j'avais un Blanc là-bas pour surveiller les choses en général. Il y a pas mal d'approvisionnements et d'armes, et Belarab accepterait cette surveillance, sans nul doute. Avez-vous besoin de quelque chose? ajouta-t-il, en mettant la main à sa poche.

— Non, il y a de quoi manger à la maison, avait répondu Jörgenson, brusquement. Lâchez tout ça! s'était-il écrié. Mieux vaudrait pour vous sauter par-dessus le bord immédiatement. Regardez-moi. Je suis venu ici à dix-huit ans. Je parle l'anglais, je parle le hollandais, je puis parler n'importe lequel des jargons de ces îles, je me rappelle des choses qui vous feraient dresser les cheveux sur la tête, mais j'ai oublié la langue de mon propre pays. J'ai fait du commerce, je me suis battu, je n'ai jamais manqué de parole, ni à un blanc ni à un indigène. Et regardez-moi. Si ce n'avait pas été pour ma femme, je serais mort dans un fossé depuis dix ans. Tout m'a lâché, jeunesse, argent, force, espoir, le sommeil même. Mais elle, elle n'a pas abandonné l'épave que je suis.

— C'est tout à son honneur et au vôtre, avait répondu Lingard avec enjouement.

— C'est ce qu'il y a de pire! avait-il dit lentement en secouant la tête. C'est la fin. Je suis venu de l'autre bout du monde et ils m'ont pris et... vous voyez ce qu'ils ont fait de moi.

— D'où êtes-vous donc? avait demandé Lingard.

— De Tromsoë, grommela Jörgenson. Je ne reverrai jamais la neige! hoqueta-t-il, la tête dans les mains.

Lingard l'avait regardé en silence :

— Voulez-vous venir avec moi? dit-il. Comme je vous l'ai dit, j'ai besoin d'un...

— Je vous verrai damné avant ça, s'était écrié l'autre d'un ton de fureur. Je suis un vieux vagabond blanc, mais vous ne me fourrerez pas dans leurs affaires infernales. Ils ont un démon à eux...

— Il est impossible que l'affaire ne réussisse pas. J'ai tout calculé. J'ai tout prévu. Je ne suis pas idiot.

— Si, vous l'êtes! Bonne nuit!

— Eh bien, adieu! avait fait Lingard avec calme.

Il était descendu dans son embarcation et Jörgenson avait remonté la jetée. Lingard, en débordant de l'escalier d'accostage, l'entendit lui crier de loin :

— Lâchez tout ça!

— J'appareille avant le lever du jour, avait-il crié en guise de réponse.

Et il avait regagné son bord.

Quand, après une nuit agitée, il était sorti de sa chambre, il faisait encore noir. Une silhouette maigre arpentait le pont.

— Me voici, avait dit Jörgenson d'une voix rauque. Mourir ici ou là, c'est tout un. Mais si je meurs là-bas, rappelez-vous qu'il faut que ma femme mange!

Lingard était une des très rares personnes qui connaissaient la femme de Jörgenson. Elle avait un visage brun et ridé, une abondante chevelure grise en désordre, quelques dents noires; il l'avait épousée récemment, grâce aux soins entreprenants d'un jeune missionnaire de Bukit Timah. Quel pouvait être son aspect jadis, quand Jörgenson avait donné pour elle trois cents dollars et quelques fusils de cuivre, il est impossible de le dire. Tout ce qui subsistait de sa jeunesse, c'était les yeux, restés clairs et tristes et qui, lorsqu'elle était seule, semblaient regarder, comme pétrifiés, dans le passé de deux existences. Quand Jörgenson était là, ils suivaient ses mouvements avec une attention anxieuse. Et parfois, jetant son *sarong* sur sa tête grise, elle versait des larmes à l'insu de tous, en se balançant machinalement, accroupie dans un coin de la sombre cabane.

— Ne vous inquiétez pas de cela, avait dit Lingard, en saisissant la main de Jörgenson. Elle ne manquera de rien.

Tout ce que je vous demande, c'est de surveiller un peu la moralité de Belarab en mon absence. Je dois faire encore un voyage, et nous serons prêts alors à aller de l'avant. J'ai tout prévu. Croyez-moi.

C'est ainsi que l'ombre inquiète du Capitaine H. C. Jörgenson avait retraversé le fleuve de l'oubli pour rentrer parmi les vivants.

VI

Pendant deux ans, Lingard, qui s'était jeté à corps perdu dans cette entreprise, s'était lentement enivré à préparer soigneusement sa réussite. L'idée d'un insuccès ne lui avait jamais traversé l'esprit, et rien ne lui semblait trop coûteux pour atteindre un but si magnifique. Il ne s'agissait de rien de moins que de ramener Hassim triomphalement dans ce pays qu'il avait entrevu une seule fois, la nuit, sous des nuages bas et dans le tumulte incessant du tonnerre. Quand, à la fin d'un long entretien avec Hassim qui, pour la vingtième fois peut-être, lui avait fait le récit de ses griefs et de ses combats, il leva son robuste bras et s'écria en brandissant le poing au-dessus de sa tête : « Nous les réveillerons. Nous soulèverons le pays! », il faisait, sans s'en rendre compte le moins du monde, l'aveu complet de l'idéalisme que dissimulait la simplicité de sa force. Il soulèverait le pays! C'était là l'émotion fondamentale et inconsciente sur laquelle étaient greffés son besoin d'action, le sentiment primitif de ce qui était dû à la justice, à la gratitude, à l'amitié; la pitié sentimentale que lui inspirait la misère d'Immada, — pauvre enfant! — l'orgueilleuse conviction que de tous les hommes au monde, de son monde, lui seul disposait des moyens et de l'audace nécessaires pour venir à bout d'une aventure pareille.

Il fallait de l'argent et il fallait des hommes, et il avait obtenu suffisamment de l'un et des autres, pendant les deux années qui s'étaient écoulées depuis le jour où, les pistolets à la ceinture et coiffé d'un chapeau de feuilles, il s'était, à l'improviste et au petit jour, trouvé face à face en silence avec ce mystérieux Belarab, que la vue d'un visage blanc avait un moment laissé muet de surprise.

Le soleil n'avait pas encore éclairci les forêts de l'intérieur, mais un ciel inondé de lumière se montrait déjà au-dessus d'un sombre lagon de forme ovale, au-dessus de grands champs dont les ombres semblaient se transformer lentement

en une blanche brume matinale. On distinguait des cabanes, des clôtures, des palissades, de grandes habitations qui, dressées sur des poteaux élevés, dépassaient le sommet des arbres fruitiers et semblaient suspendues en l'air.

Tel était l'aspect du territoire de Belarab, quand Lingard le vit pour la première fois. De nombreux visages lui apparurent derrière la silhouette maigre et emmitouflée qui se présentait à lui, et dans le jour qui venait rapidement, régnait un silence si profond que le mot *Marhaba* (Sois le bienvenu!) prononcé enfin par le chef, fut entendu de toute sa suite. A ses côtés, les gardes-du-corps, coiffés de calottes noires et armés de lances à longue hampe, gardaient un aspect impassible. On voyait, dans des endroits découverts, des hommes courir vers le bord de l'eau. Un groupe de femmes juchées sur une petite éminence regardait attentivement dans sa direction, et leurs têtes seules apparaissaient au-dessus d'un immobile champ de maïs. Soudain, d'un groupe de cases vides, à peu de distance, parvint la voix d'une vieille sorcière invisible qui, d'un ton furieux et perçant, gourmandait une invisible jeune fille.

— Les étrangers! Tu veux voir les étrangers? fille sans pudeur! Dois-je, infirme et si vieille, moudre seule le riz. Que la malédiction soit sur toi et sur les étrangers! Qu'aucune faveur ne leur soit accordée! Qu'on les poursuive avec l'épée! Je suis vieille! Je suis vieille! Il n'y a rien de bon à attendre des étrangers! O ma fille! qu'ils périssent!

— Sois le bienvenu! répéta Belarab, gravement, en regardant Lingard dans les yeux.

Cette fois-là, Lingard passa six jours dans l'établissement de Belarab. Trois de ces six jours se passèrent à s'observer mutuellement sans la moindre question ni la moindre allusion au but proposé. Lingard paressa sur les nattes fines dont le chef avait orné une petite habitation de bambou en dehors d'une palissade fortifiée, où flottait un drapeau blanc brodé de vert, au haut d'une hampe haute et mince, mais moins élevée pourtant que les murs des longs bâtiments aux toits élevés qui se dressaient à quarante pieds environ sur de solides poteaux de bois.

Au loin, les forêts de l'intérieur se teintaient d'une couleur bleuâtre comme des forêts de rêve. Dans la direction de la mer, une ceinture de grands troncs sur un sol tapissé d'un inextricable fouillis de plantes poussait jusqu'au bord occidental de ce lagon ovale : et dans la fraîche pureté de l'air, les groupes de maisons brunes qui se reflétaient dans

l'eau ou qu'on apercevait au-dessus de l'ondulation verdoyante des champs, les bouquets de palmiers, les plantations entourées de clôtures, les vergers d'arbres fruitiers, offraient le spectacle d'une somptueuse prospérité.

Au-dessus des habitations, des hommes, des femmes, de l'immobile nappe d'eau et de la grande plaine cultivée qui chatoyait de rosée, s'étendait la magnifique, la miraculeuse paix d'un ciel sans nuage. Aucune route ne semblait conduire à cette contrée de splendeur et de paix. On ne pouvait croire que la mer incertaine fût si proche, avec ses dons et son incessante menace. Même aux époques des tempêtes, la grande clameur qui montait de l'étendue écumante des hauts-fonds restait en suspens dans l'air, comme un murmure tantôt faible, tantôt plus fort, qui semblait errer sur le vent au-dessus de la terre sans qu'on pût dire d'où il venait. On eût dit le chant solennel d'une cascade qui s'enflait et décroissait au-dessus des bois, des champs, au-dessus des toits des habitations et des têtes des hommes, au-dessus de la secrète paix de cet établissement florissant et secret de fanatiques vaincus, de fugitifs et de parias.

Chaque après-midi, Belarab, suivi d'une escorte qui s'arrêtait en dehors de la porte, entrait seul dans la maison de son hôte. Il lui faisait le salut rituel, lui demandait des nouvelles de sa santé, s'entretenait de questions insignifiantes avec un air impénétrable. Mais tout le temps le ferme regard de ses yeux pensifs semblait scruter la vérité sur ce visage blanc. Dans la fraîcheur du soir, avant le coucher du soleil, ils s'entretenaient longuement, passant et repassant entre les piliers rugueux du bosquet près de la porte du fortin. Les hommes de l'escorte, à l'écart, sous le soleil oblique, suivaient des yeux les silhouettes qui apparaissaient et disparaissaient derrière les arbres. Bien des paroles furent prononcées, mais rien ne fut dit qui pût trahir les pensées des deux hommes. Ils se serraient les mains cérémonieusement avant de se séparer, et le lourd battement de la porte était suivi du triple choc des barres de bois poussées dans des crampons de fer.

Le troisième soir, Lingard fut tiré d'un sommeil léger par le chuchotement de quelqu'un au dehors. Dans l'ouverture de la porte, une ombre interceptait les étoiles et un homme, entré tout à coup, se tenait debout au-dessus de sa couche, tandis qu'il pouvait en voir un autre accroupi, — masse confuse, — sur le seuil de la case.

— Ne crains rien. Je suis Belarab! fit une voix avec précaution.

— Je n'ai pas peur, murmura Lingard. C'est l'homme qui vient dans l'ombre et sans prévenir qui s'expose au danger.

— Et n'es-tu pas venu vers moi sans me prévenir? J'ai dit : « Sois le bienvenu. » Il m'était aussi facile de dire : « Tuez-le. »

— Tu étais à portée de mon bras. Nous serions morts ensemble, répliqua Lingard, tranquillement.

L'autre fit claquer sa langue à deux reprises, et sa forme confuse sembla disparaître à demi à travers le plancher.

— Cela n'était pas écrit ainsi avant notre naissance, dit-il, en s'asseyant, les jambes croisées, près des nattes; puis il reprit, d'une voix assourdie :

— Tu es mon hôte. Que notre entretien soit aussi droit que la hampe d'une lance et plus court que le reste de cette nuit. Que veux-tu?

— D'abord, une longue vie pour toi, répondit Lingard, en se penchant vers deux yeux étincelants. Et puis, ton aide.

VII

Le faible murmure des paroles prononcées cette nuit-là demeura longtemps dans l'oreille de Lingard, plus persistant que le souvenir d'un violent tumulte; il regardait fixement le paisible étincellement des étoiles par l'ouverture de la porte, pendant qu'après avoir écouté silencieusement tout ce qu'il avait à dire, Belarab, comme subjugué par la force et l'audace de cet homme blanc, lui ouvrait son cœur sans réserve. Il parla de sa jeunesse passée au cœur même du fanatisme furibond et de la guerre, il parla de batailles sur les collines, de marches à travers les forêts, de la piété inébranlable des hommes, de leur inextinguible haine. Le passage d'aucun nuage ne venait obscurcir la douce splendeur de ce carré de ciel constellé qu'encadrait l'opaque obscurité de la cabane. Belarab parlait à voix basse d'une succession de revers, d'une suite de désastres qui avaient eu raison des espérances amoindries et de l'inflexible courage des hommes. Il faisait à voix basse le récit de défaites et de fuites, de jours de désespoir, de nuits sans sommeil, de poursuites sans fin, d'horreur épouvantée et de sombre fureur, du massacre de femmes et d'enfants avant la sortie désespérée des assiégés.

— J'ai vu tout cela avant d'avoir l'âge d'homme, s'écria-t-il en maîtrisant sa voix.

Pendant le moment de silence qui suivit, ils entendirent un léger soupir du dormeur qui, les cuisses serrées contre les chevilles, reposait le front sur les genoux.

— Et nous avions avec nous, reprit Belarab, un Blanc qui resta jusqu'au bout, conservant fidèlement sa force, son courage, sa sagesse. Un grand homme. Il avait de grandes richesses, mais un cœur plus grand encore.

Le souvenir de Jörgenson, au visage émacié sous ses cheveux gris et essayant d'emprunter cinq dollars pour donner de quoi manger à sa femme, passa soudain devant les yeux de Lingard sur le paisible étincellement des étoiles.

— Il vous ressemble, reprit brusquement Belarab. Nous avons fui avec lui, et nous sommes venus ici sur son navire. C'était un endroit solitaire; la forêt venait jusqu'au bord de cette nappe d'eau, l'herbe sauvage se balançait au-dessus des plus hautes têtes. Telal, mon père, mourut de fatigue; nous n'étions qu'une poignée d'hommes, et presque tous sont morts de fatigue et de tristesse, — ici! A cet endroit! Aucun des ennemis ne put dire où nous nous sommes enfuis. C'était la Côte du Refuge, — et de l'inanition.

Sa voix bourdonnait dans la nuit, d'un murmure égal. Il raconta comment ses compagnons désespérés auraient voulu aller combattre sur la mer contre les navires qui venaient de l'ouest, des navires hauts sur l'eau et avec des voiles blanches; et comment, seul et résolu, il les avait fait batailler contre les buissons épineux, contre l'herbe sauvage, contre les grands arbres enchevêtrés. Appuyé sur le coude et regardant par l'ouverture de la porte, Lingard revoyait l'image des vastes champs, maintenant endormis dans le calme de l'immensité étoilée. Ce narrateur tranquille et presque invisible avait fait tout cela; en lui étaient l'origine, la création, le destin; et cette pensée étonnante donnait à cette confuse silhouette bourdonnante une gigantesque signification, comme s'il incarnait une force naturelle, une force à jamais puissante et immortelle.

— Et même maintenant, ma vie est menacée, comme si j'étais leur ennemi, déclara tristement Belarab. Les yeux ne peuvent pas tuer, ni les paroles de colère, et les malédictions sont sans force; sinon les Hollandais ne vivraient pas longtemps gras sur notre pays et je ne serais pas vivant ce soir. Comprenez-vous? Avez-vous vu les combattants d'autrefois? Ils n'ont pas oublié l'époque de la guerre. Ils me doivent des

foyers, des cœurs tranquilles et des ventres pleins. A moi seul. Et ils échangent dans l'ombre des malédictions contre moi, parce qu'ils ne peuvent pas oublier.

Cet homme, qui n'avait parlé que de guerre et de violence, montrait un désir étrange et ardent de sécurité et de paix. Personne ne le comprenait. Quelques-uns de ceux qui ne le comprenaient pas étaient morts. Dans l'ombre, ses dents blanches eurent un éclair cruel. Mais il y en avait d'autres qu'il ne pouvait tuer. Les imbéciles! Il voulait que l'oubli tombât sur ce pays et ses habitants, comme si la mer les eût engloutis. Mais eux, ils n'avaient ni sagesse ni patience. Ne pouvaient-ils donc pas attendre? Ils chantaient des prières cinq fois par jour, mais ils n'avaient pas la foi.

— La mort vient pour chacun, et pour le croyant la fin des ennuis. Vous autres, Blancs, qui êtes trop forts pour nous, vous aussi vous mourrez. Vous mourrez! Il y a un Paradis aussi grand que toute la Terre et tout le Ciel ensemble, mais il n'est pas fait pour vous, pas pour vous!

Lingard, stupéfait, écoutait sans rien dire. Le dormeur ronfla légèrement. Belarab reprit avec calme, après ce presque involontaire éclat d'une foi consolante. Il expliqua qu'il voulait être appuyé par quelqu'un, quelqu'un de fort et en qui il eût confiance, par une force extérieure capable d'imposer aux turbulents, d'inspirer de la crainte à leur ignorance et d'affermir son autorité. Il tâtonna dans l'ombre et saisissant le bras de Lingard au-dessus du coude, il le pressa avec force, puis desserra son étreinte. Et Lingard comprit pourquoi sa témérité avait été couronnée de succès.

Séance tenante, en échange de l'appui déclaré de Lingard, de quelques fusils et d'un peu d'argent, Belarab promit son aide pour la conquête du Wajo. Il trouverait sans aucun doute des hommes prêts à se battre. Il enverrait des messages à des amis lointains et il y avait sur son propre territoire plus d'un esprit inquiet avide d'aventures. Il parla d'eux avec un mépris farouche et une tendresse irritée, avec des accents où l'envie le disputait au dédain. Il était las de leur folie, de leur insouciance, de leur impatience, et il semblait s'en irriter comme si c'eût été des dons auxquels sa fatale sagesse ne lui donnait plus droit. Ils combattraient. Au moment voulu, Lingard n'aurait qu'un mot à dire, et sur un signe de lui, il les enverrait à une vaine mort, — ces hommes qui ne savaient pas attendre le bon moment sur cette terre, ni la vengeance éternelle du Ciel.

Il se tut et se dressa dans la pénombre.

— Debout! cria-t-il à mi-voix, en se penchant sur l'homme endormi. L'une après l'autre, leurs formes noires interceptèrent à deux reprises l'étincellement des étoiles, et Lingard, qui n'avait pas bougé, demeura seul. Il s'allongea, un bras sur les yeux.

Quand, trois jours plus tard, il quitta l'établissement de Belarab, ce fut par une calme matinée d'une paix sans nuage. Toutes les embarcations du brick remontèrent jusqu'au lagon, armées et montées, pour rendre plus imposante la conclusion solennelle de cette alliance. Une foule attentive assista au départ de Tom Lingard dans un profond silence et avec un sentiment croissant d'étonnement devant sa mystérieuse apparition. Les embarcations traversèrent lentement le vaste lagon : Lingard se retourna une seule fois. Un grand silence s'était répandu sur la terre, le ciel et les hommes; sur l'immobilité du paysage et des gens, Hassim et Immada, debout, en évidence, auprès du chef, levèrent le bras pour faire un dernier salut; et ce geste distant sembla triste, insignifiant, perdu dans l'espace, comme un signe de détresse fait par des naufragés dans la vaine espérance d'un secours impossible.

Il partit, il revint, il repartit encore, et chaque fois ces deux silhouettes, solitaires sur quelque banc de sable des hauts-fonds, lui faisaient le même geste d'accueil ou d'adieu. A chaque mouvement, il semblait que leurs bras resserraient sur son cœur les liens d'une affection protectrice. Il travailla prosaïquement, gagna de l'argent pour payer les frais de l'obligation romanesque qui avait envahi sa vie. Et entre ses doigts l'argent coulait comme de l'eau. Le détenteur de cet accent de New-England en remit une bonne part à ses gens de Baltimore. Mais les maisons d'importation des ports d'Extrême-Orient en eurent aussi leur part. Cet argent servit à acheter une *prau* rapide qui, commandée par Jaffir, navigua dans des baies désertes, remonta des rivières inexplorées, porta des messages secrets, des nouvelles importantes, des présents généreux. Une bonne part de cet argent servit en outre à l'acquisition de l'*Emma*.

L'*Emma* était une vieille goélette délabrée qui, au déclin de son existence, avait été fort malmenée par un trafiquant ventru, à l'aspect rusé et glouton. Cet homme, par la suite, fit des gorges chaudes du bon prix qu'il avait obtenu pour cette « vieille pourriture », comme il disait. L'*Emma* quitta le port mystérieusement, en compagnie du brick, et, depuis lors, disparut à jamais de la surface de la mer. Lingard la fit remorquer en haut de la rivière et échouer sur la rive du

lagon la plus éloignée du territoire de Belarab. Il y avait à ce moment une grande crue; les eaux, en se retirant peu après, laissèrent le vieux bâtiment enfoncé dans la vase, engagé par l'avant profondément dans les terres entre les troncs de deux grands arbres, et un peu penché comme si, après une rude existence, il s'était avec lassitude assuré un repos éternel. C'est là que, quelques mois plus tard, Jörgenson le trouva, lorsque rappelé au monde des vivants, il reparut, accompagné de Lingard, dans cette terre du Refuge.

— Cette goélette vaut mieux qu'un fortin sur le rivage, dit Lingard, tandis que, côte à côte, appuyés sur le couronnement, ils regardaient de l'autre côté du lagon les maisons et les palmiers du village. Tout ce que j'ai pu accumuler de fusils et de poudre est emmagasiné ici. Bonne idée, n'est-ce pas? Il n'y aura peut-être pas une autre crue pareille pendant des années; pour le moment, ils ne peuvent en approcher que juste sous l'arrière et rien qu'une embarcation à la fois. Je pense que vous êtes en parfaite sécurité ici; vous tiendriez en respect toute une flottille; il n'est pas facile d'y mettre le feu : la forêt devant elle vaut mieux qu'un mur. Hein?

Jörgenson approuva d'un grognement. Il contempla le vide désolé du pont, les agrès dépouillés, le cadavre de ce petit navire démantelé qui ne connaîtrait plus jamais la vie de la mer. L'obscurité de la forêt s'étendait sur lui, triste comme un linceul. Les buissons de la rive heurtaient de leurs branches le renflement de l'avant, et un rameau de petites fleurs brunes pendait au-dessus de son cabestan délabré.

Les compagnons d'Hassim établirent leur poste à bord de cette vieille carcasse, et Jörgenson, auquel en fut remis le commandement, se mit à arpenter l'*Emma* de long en large, taciturne et soigneusement attaché à sa mission. On l'avait accueilli avec étonnement, respect et terreur. Belarab lui rendait souvent visite. Ceux qu'il avait connus dans leur jeunesse, bien des années auparavant, pendant un combat pour leur conviction ou leur vie, venaient de temps à autre s'entretenir avec cet homme blanc. Leurs voix étaient comme les échos d'événements émouvants, le pâle reflet d'une jeunesse évanouie. Ils hochaient leurs vieilles têtes. Vous rappelez-vous? disaient-ils. Il ne se rappelait que trop. Il était comme un homme revenu d'entre les morts, et dont la confiance enchantée dans le pouvoir de la vie s'était teintée du sombre scepticisme de la tombe.

Mais de temps à autre une invincible croyance à la réalité

de l'existence revenait, insidieuse et exaltante. Il se carrait, se redressait, marchait d'un pas plus ferme. Il lui semblait sentir une ardeur en lui : il entendait son cœur battre plus rapidement. Il calculait alors dans une silencieuse agitation les chances de succès de Lingard, et pendant quelque temps il vivait de la vie de cet autre homme qui ignorait le sombre scepticisme de la tombe. Les chances étaient bonnes, très bonnes.

— J'aimerais voir cette affaire jusqu'au bout, marmottait Jörgenson entre ses dents, et pendant un moment ses yeux étincelaient.

TROISIEME PARTIE

LA CAPTURE

I

— Il y a des gens, dit Lingard, qui parcourent le monde, les yeux fermés. Vous avez raison. La mer est libre pour tous. Il y en a qui y travaillent, d'autres qui y font des sottises, cela ne me regarde pas. Seulement vous pouvez être sûr que je ne laisserai les sottises de personne gêner mon travail. Vous voulez me donner à entendre que vous êtes un grand personnage...

M. Travers se mit à sourire avec froideur.

— Oh! oui, reprit Lingard. Je comprends fort bien. Seulement, rappelez-vous bien que vous êtes très loin de chez vous, tandis que moi, ici, je suis chez moi. Et je suis chez moi partout où je suis. Je suis simplement Tom Lingard, ni plus, ni moins, partout où je me trouve, et vous pouvez demander...

D'un geste de la main vers l'horizon à l'ouest, il confia en toute tranquillité le reste de son discours au muet témoignage de la mer.

Il y avait plus d'une heure qu'il était à bord du yacht, et il n'en était résulté que le commencement d'une haine absurde. L'inconsciente responsabilité que créaient pour lui la présence de ces gens, leur ignorance, leurs visages, leurs voix, leurs regards, ne rencontrait de sa part qu'un ressentiment qui contenait le germe d'une furieuse violence. Il ne pouvait rien leur dire parce qu'il ne savait que faire. Leur présence à ce moment même, où il avait franchi le cercle que la race, les souvenirs, les anciennes relations, toutes les condi-

tions essentielles de la naissance tracent autour de chaque existence, l'avait pour ainsi dire privé de l'usage de la parole. Il était stupéfait. C'était aussi étonnant que de voir paraître des spectres exigeants, dans un désert.

Il continuait à regarder vers la mer, les bras croisés, avec une expression pensive et farouche. Son aspect tranchait sur celui de tous à bord de ce navire. Sa chemise grise, sa ceinture bleue, cette manche relevée qui découvrait un avant-bras sculptural, la nonchalance assurée de son ton et de son attitude étaient on ne peut plus désagréables à M. Travers qui, ayant pris son parti d'attendre un secours officiel considérait avec méfiance l'intrusion de cet inexplicable individu. Lingard eut à peine mis le pied à bord du yacht, qu'il devint le point de mire de tous. Carter, seul à portée d'entendre et accoudé à la rambarde, regardait fixement le pont au-dessous de lui, comme si le sommeil le gagnait ou qu'il se fût perdu dans ses pensées.

Des trois autres personnes qui se trouvaient sur l'arrière M. Travers tenait les mains enfoncées dans les poches de sa veste et ne dissimulait aucunement son dégoût croissant.

De l'autre bord du pont, une dame, sur une chaise longue gardait une attitude passive qui semblait à d'Alcacer, debout près d'elle, très caractéristique de sa façon d'accepter les nécessités de l'existence. Bien des années auparavant, lorsqu'il était attaché d'ambassade à Londres, elle lui avait paru une hôtesse intéressante. Elle lui semblait plus intéressante encore maintenant qu'une rencontre fortuite et l'offre que lui avait faite M. Travers de le conduire à Batavia, lui avaient donné l'occasion d'étudier les diverses nuances du mépris qui lui semblaient expliquer qu'elle pût accepter la platitude des événements et la monotonie d'une existence mondaine.

Dès le début, certaines choses lui étaient restées incompréhensibles : entre autres la raison pour laquelle elle avait épousé M. Travers. Ç'avait dû être par ambition. Il ne pouvait s'empêcher de penser qu'une aussi avantageuse erreur suffisait à expliquer à la fois son mépris et son acceptation. Il avait été extrêmement surpris de les rencontrer à Manille et il avait expliqué leur présence à son oncle, le Gouverneur Général de la colonie, en déclarant que lorsqu'ils ont le dessous dans les combats de l'amour ou de la politique, les Anglais s'en vont au bout du monde, comme s'ils espéraient en parcourant un vaste morceau de la surface du globe puiser des forces nouvelles pour reprendre la lutte. Quant

lui, il considérait, mais sans en rien dire, que son combat contre la destinée était terminé, encore qu'il voyageât aussi, traînant à sa suite dans les capitales de l'Europe une histoire où il n'y avait de scandaleux que la publicité donnée à un sentiment extrême, et rien de plus tragique que la mort prématurée d'une femme dont les brillantes perfections n'étaient pas plus connues du monde en général que la dévotion discrète et passionnée qu'elle avait innocemment inspirée.

Cette invitation à prendre passage à bord du yacht avait été le point culminant d'un échange nombreux de politesses et fut surtout inspirée à M. Travers par le désir d'avoir quelqu'un à qui parler. D'Alcacer l'avait acceptée avec la nonchalante indifférence d'un homme pour qui n'importe quel moyen d'échapper à un implacable ennemi en vaut bien un autre. Assurément la perspective d'avoir à écouter de longs monologues sur le commerce, l'administration et la politique ne lui promettait pas beaucoup d'allégement à son chagrin : et il ne pouvait guère espérer davantage de M. Travers, dont la vie et la pensée, étrangères à toute humaine passion, se consacraient à retirer des institutions humaines le plus d'avantages personnels possibles. D'Alcacer jugea toutefois qu'il lui serait loisible d'atteindre à un certain degré d'oubli, — le bien le plus précieux pour lui désormais, — dans la société d'Edith Travers. Elle avait éveillé sa curiosité, ce dont il pensait que rien ni personne au monde n'était plus capable.

Ils s'entretenaient tous deux de choses et d'autres, certainement intéressantes, qui n'avaient aucun rapport avec les institutions humaines et n'en avaient que fort peu avec les passions humaines; mais d'Alcacer n'avait pas été sans s'apercevoir qu'elle possédait cette faculté latente de sympathie qui se développe chez ceux qui sont désenchantés de la vie comme de la mort. A quel point elle pouvait être désenchantée, il l'ignorait et n'essaya pas de le savoir. Cette discrétion lui était imposée par le chevaleresque respect que lui inspiraient les secrets des femmes, et par la conviction qu'un sentiment profond est impénétrablement obscur, même pour ceux qui l'éprouvent pour leur bonheur ou leur malheur. Il pensait qu'elle-même n'en saurait jamais rien, mais la curiosité grave qu'il nourrissait se satisfit à observer l'état d'esprit de Mrs. Travers, et il ne fut pas fâché que l'échouement du yacht en prolongeât l'occasion.

Le temps passait sur ce banc de sable tout aussi bien

qu'ailleurs, et ce n'était pas de la multiplicité des événements mais du seul écoulement du temps qu'il attendait quelque répit. Dans la monotonie des jours sur ces hauts-fonds, le temps s'écoulait sans cesse, imperceptiblement; et puisque chacun des hommes se cramponne au sien, qu'il soit heureux ou malheureux, il lui plaisait après l'agitation de ses voyages, de pouvoir s'imaginer l'univers entier et le temps lui-même parvenus à un point mort : comme s'ils se refusaient à le délivrer de son chagrin, qui s'atténuait pourtant, mais sans diminuer, comme des objets s'atténuent, non pas dans l'éloignement, mais dans la brume.

II

D'Alcacer était un homme d'environ quarante ans, maigre, brun, avec un teint bistré, des yeux enfoncés dans leurs orbites et une moustache noire tombante. Son regard était pénétrant et direct, son sourire fréquent et passager. Il observait Lingard avec un grand intérêt. Il était retenu par ce quelque chose de furtif, une ligne, une ride, peut-être la forme d'un œil, le dessin d'une paupière, la courbe d'une joue, ce trait insignifiant qui n'est jamais semblable sur deux visages au monde, et qui sur chaque visage est la base même de l'expression, comme si, tout le reste étant hérédité, mystère ou accident, cela seul avait été consciemment façonné par l'âme, de l'intérieur de l'être.

De temps à autre, il se penchait légèrement au-dessus de la courbe du fauteuil, vers l'éventail rouge lentement balancé, pour dire quelques mots à Edith Travers qui lui répondait sans lever les yeux, d'une voix égale, sans un geste, comme si elle eût parlé derrière un voile d'indifférence tendu entre elle et cet homme, entre son propre cœur et le sens des événements, entre ses propres yeux et cette mer qui, pareille à son regard, semblait profonde, à jamais immobile, et qui dans l'éloignement d'un confus horizon, semblait échapper à l'atteinte des hommes, au pouvoir de la main ou de la voix, se perdre dans le ciel.

M. Travers, s'écartant d'un pas, s'adressa à Carter pour l'accabler de reproches.

— Vous n'avez absolument pas suivi mes instructions, lui déclara-t-il rapidement entre ses dents. Pourquoi avez-vous amené cet homme ici? Je suis surpris...

— Pas à moitié autant que je l'ai été hier soir, grommela

le jeune homme, du ton le moins respectueux, et d'une façon assez provocante à l'égard de M. Travers.

— Je m'aperçois maintenant que vous n'étiez absolument pas fait pour la mission que je vous avais confiée, reprit le propriétaire du yacht.

— C'est lui qui s'est accroché à moi, fit Carter. Ne l'avez-vous pas entendu vous-même, Monsieur?

— Tout cela est absurde! fit M. Travers avec colère. Avez-vous une idée de ses intentions?

— Je crois bien, répondit Carter, qu'il avait l'intention de m'envoyer une balle dans la peau, hier soir, quand nous étions dans sa chambre, si je...

— Ce n'est pas là la question, interrompit M. Travers. Avez-vous la moindre idée de la raison pour laquelle il est venu ici?

Carter leva des yeux las et rouges, dans un visage écarlate et craquelé comme s'il avait été léché par les flammes.

— Je n'en sais pas plus que vous, Monsieur. Hier soir, quand je me suis trouvé dans sa chambre, il m'a déclaré qu'il me tuerait plutôt que de me laisser aller demander du secours ailleurs. On aurait dit qu'il était résolu à tirer une sérieuse prime de sauvetage d'un yacht échoué.

M. Travers se détourna et sembla un moment plongé dans de profondes réflexions. Cet échouage sur une côte déserte était fâcheux, vu la perte de temps. Il avait essayé de l'atténuer en classant les notes prises pendant une année de voyage en Extrême-Orient. Il avait envoyé chercher du secours; son capitaine, très abattu, avait eu l'audace de lui dire que le yacht serait vraisemblablement remis à flot aux prochaines grandes marées : d'Alcacer, un homme d'une indubitable noblesse malgré ses principes inférieurs, valait mieux que rien en fait de compagnie, en ce sens que du moins il pouvait jouer au piquet.

M. Travers s'était résigné à attendre. Et voilà que cet individu, qui semblait l'illustration d'un livre sur les pirates, venait interrompre sa résignation en faisant mystérieusement allusion à un danger, allusion absurde et pourtant troublante: avertissement sinistre qui ressemblait à des menaces déguisées.

M. Travers avait un menton lourd, assez long et rasé. Ses yeux étaient bleus, d'un bleu froid. A côté de Lingard, il paraissait dénué de toute marque du voyage, de toute trace de fatigue ou de hâle, avec l'air d'être né invulnérable. Son visage était rond et pâle: son teint parfaitement incolore

et pourtant étonnamment frais, comme s'il avait été élevé à l'ombre.

— Il faut absolument en finir avec cette absurde fanfaronnade, se déclara-t-il à lui-même. Je ne me laisserai pas intimider au point de payer des services dont je n'ai que faire.

L'impudence de cette tentative lui inspirait un violent dégoût; et tout à coup, incroyablement, étrangement, comme s'il se fût agi d'une rivalité avec un adversaire ou un ami, et qui eût eu une profonde importance pour sa carrière, il se sentit inexplicablement soulagé à la pensée de décevoir les intentions secrètes de cet homme.

Lingard, sans prêter attention à rien ni à personne, contemplait la mer. C'est là qu'il avait grandi. Il avait vécu avec elle. C'est elle qui l'avait entraîné loin de chez lui; c'est là que ses pensées s'étaient épanouies, là que ses mains avaient trouvé leur emploi. Elle lui avait donné le goût de l'effort; elle avait fait de lui l'armateur et le capitaine du plus beau brick qui fût au monde. Elle lui avait, en le berçant, inculqué la foi en lui-même, en sa force, en sa chance, — et voici que soudain, en se rendant complice d'un fatal accident, elle le mettait en face d'une difficulté qui avait l'air d'un commencement de désastre.

Il avait dit tout ce qu'il osait dire, — et il se rendait compte de l'incrédulité qu'il éveillait. Cela ne lui était pas arrivé depuis des années, et l'embarrassa comme s'il avait tout à coup découvert qu'il n'était plus lui-même. Il était venu à eux pour leur dire : « Je veux vous rendre service. Je suis Tom Lingard. » Et ils ne le croyaient pas. Un pareil scepticisme le laissait impuissant, parce qu'il n'avait jamais imaginé que ce fût possible. Il leur avait dit : « Vous vous mettez en travers de ma route. Vous vous mettez en travers de ce que je ne puis abandonner pour personne; mais je vous sortirai de là, si seulement vous voulez avoir confiance en moi, en moi, Tom Lingard. » Et ils ne voulaient pas le croire. C'était intolérable! Il se voyait balayant de sa route leur incrédulité. Et pourquoi pas? Il ne les connaissait pas, il ne se souciait aucunement d'eux, il n'avait même pas besoin de lever la main contre eux! Il n'avait qu'à fermer les yeux un jour ou deux, et ensuite il pourrait même oublier qu'il les avait vus. Ce serait facile. Laisser leur incrédulité s'évanouir, leur folie disparaître, leurs corps se dissiper... C'était cela, — ou la ruine!

III

Lingard, détachant son regard de la mer silencieuse, parcourut lentement des yeux les silencieuses silhouettes réunies sur l'avant, les visages des marins attentifs et surpris, ces visages qu'il n'avait jamais vus, mais qui lui rappelaient son ancien temps, — sa jeunesse, — d'autres mers, — les rivages lointains de ses premiers souvenirs. M. Travers fit également un geste, et la main dont il tourmentait son favori gauche s'enfonça dans la poche de sa veste. Il s'avança rapidement vers Lingard.

— Je ne vois aucun moyen d'utiliser vos services, déclara-t-il avec une froideur décisive.

Lingard, se prenant la barbe, le regarda un moment de toute sa hauteur, pensivement.

— Cela vaut peut-être mieux, répondit-il très lentement, parce que je ne vous ai pas offert mes services. Je vous ai offert de vous prendre à mon bord pendant quelques jours, comme votre seule chance de salut. Et vous m'avez demandé mes raisons. Mes raisons! Si vous ne les voyez pas, vous n'avez pas besoin de les connaître.

Et ces deux hommes qui, deux heures auparavant, ne s'étaient jamais vus, restèrent un moment tout près l'un de l'autre, comme s'ils se haïssaient depuis toujours; l'un, petit, vif, levant la tête, l'autre le dominant de sa haute taille et le regardant avec une méprisante colère.

D'Alcacer, sans détourner les yeux de ce spectacle, se pencha très bas sur le fauteuil.

— Avez-vous jamais vu un homme donner tête baissée dans un mur de pierre? demanda-t-il à Mrs. Travers d'un ton de confidence.

— Non, répondit celle-ci, en regardant droit devant elle par-dessus l'éventail qu'elle agitait lentement. Non, je n'ai jamais cru que cela se faisait; les hommes creusent dessous ou en font tranquillement le tour, tout en regardant de l'autre côté.

— Vous définissez par là la diplomatie, ma foi, murmura d'Alcacer. On en aurait un peu ici que cela ne ferait pas de mal. Mais notre pittoresque visiteur n'en a pas l'ombre. Il me plaît beaucoup.

— Déjà? s'écria Mrs. Travers tandis qu'un léger sourire se dessinait sur ses lèvres et s'effaçait presque aussitôt.

— Il y a de la sympathie à première vue, affirma d'Alcacer, comme de l'amour à première vue, — le coup de foudre, voyez-vous!

Elle leva les yeux un moment et il reprit d'un ton grave :

— Je pense que c'est le plus vrai, le plus profond des sentiments. Ce n'est pas ce qui existe chez l'autre qui fait qu'on aime. On aime à cause de quelque chose qui est en soi, quelque chose de vivant, — en soi-même.

Et du bout d'un de ses doigts il se frappa légèrement la poitrine.

— Une certaine faculté; et ce n'est pas donné à tout le monde, tout le monde ne mérite pas d'être touché par le feu du ciel.

— Et de mourir, dit-elle.

Il eut un léger sursaut.

— On ne sait jamais. Ce qui arrive arrive. Mais c'est toujours un privilège, même si l'on doit vivre encore quelque temps après la brûlure.

Dans le silence qui tomba entre eux, on entendit nettement la voix de M. Travers crier avec irritation :

— Je vous ai déjà dit que je n'ai pas besoin de vous. J'ai envoyé prévenir le Gouverneur des Détroits. Ne m'ennuyez pas davantage.

Lingard, qui leur tournait le dos, avait dû alors grommeler quelque chose qui avait exaspéré M. Travers, car la voix de celui-ci monta de ton.

— Vous jouez un jeu dangereux, je vous en préviens. Sir John se trouve être un ami personnel. Il enverra un croiseur...

Lingard éleva nonchalamment la voix pour l'interrompre :

— Du moment que votre croiseur n'arrivera pas d'ici dix jours, ça m'est égal. Les croiseurs ne sont pas nombreux en ce moment dans les Détroits; et en tous cas vous tourner le dos n'est pas un cas pendable. Je risquerais cela et même plus. Entendez-vous? Et même plus.

Il frappa du pied lourdement. M. Travers fit un pas en arrière.

— Vous ne gagnerez rien à essayer de m'effrayer, dit-il. Je ne sais pas qui vous êtes.

A bord du yacht, l'équipage était tout yeux, tout oreilles. Les hommes, pressés les uns contre les autres, regardaient stupidement comme un troupeau de moutons. M. Travers tira un mouchoir et se le passa sur le front. Le visage du capitaine du yacht, qui s'appuyait au grand mât, — aussi près

qu'il osait s'approcher des gens du monde, — était écarlate entre ses favoris blancs, comme un charbon ardent entre deux taches de neige.

— Cela dégénère en querelle, murmura d'Alcacer, et cet homme pittoresque est furieux. Il est froissé.

Mrs. Travers posa l'éventail sur ses genoux et resta immobile, comme si elle attendait d'en entendre davantage.

— Croyez-vous que je doive intervenir? demanda d'Alcacer.

Elle ne répondit pas; au bout d'un moment, il insista.

— Quelle est votre opinion? Dois-je intervenir, en qualité de neutre, de neutre bienveillant? Cet homme à barbe me plaît.

L'échange de phrases irritées se poursuivait, parmi la consternation générale.

— Je vous laisserais volontiers en plan, n'étaient les pauvres diables qui sont ici, s'écria Lingard d'un ton furieux. Vous leur avez demandé ce qu'ils en pensent?

— Je ne demande rien à personne, bredouilla M. Travers. Tous ici s'en remettent à mon jugement.

— Eh bien! je le regrette pour eux, déclara Lingard avec une soudaine lenteur, et en se penchant en avant, les bras croisés sur la poitrine. A ces mots, M. Travers fit un bond, positivement, et s'oublia au point de s'écrier :

— Vous êtes un impudent. Je n'ai rien de plus à vous dire.

D'Alcacer, tout en murmurant entre ses dents : « Cela devient sérieux », fit un mouvement et fut abasourdi d'entendre Mrs. Travers lui dire rapidement avec une sorte de ferveur :

— Je vous en prie, ne vous en mêlez pas, n'intervenez pas. Oh! De la vérité... de la colère! Enfin! quelque chose de réel.

D'Alcacer s'adossa de nouveau à la lisse.

Alors M. Travers, le bras tendu, répéta à haute voix :

— Je n'ai rien de plus à vous dire. Quittez mon bord immédiatement!

Et le chien noir qui, le museau sur les pattes et clignant ses yeux jaunes, était étendu aux pieds de sa femme, se mit à grogner comme s'il réprouvait tout ce bruit. Mrs. Travers se mit à rire, d'un rire clair et léger, qui sembla s'échapper, couler, jaillir entre ses dents blanches. D'Alcacer, dissimulant son étonnement, la considéra d'un air grave; après avoir repris son souffle, elle s'écria tandis que des accès de gaieté entrecoupaient ses paroles :

— Non, mais c'est... une telle... une expérience si nouvelle pour moi que d'entendre... que de voir quelque chose... de

sincère et d'humain! Ah! Ah! on dirait qu'ils ont attendu toutes leurs vies... cette occasion... Ah! ah! ah! Toutes leurs vies... pour cela. Ah! ah! ah!

Ces paroles étranges parurent à d'Alcacer parfaitement justes, elles projetaient, lui semblait-il, une lumière inattendue. Il ne put s'empêcher de sourire puis, reprenant son sérieux :

— Cette réalité, dit-il, peut aller un peu trop loin. Un homme qui a allure pittoresque est capable de tout. Permettez-moi...

Et, s'éloignant d'elle, il se dirigea vers Lingard. Souple et mince comme il l'était, toute son attitude, toute sa démarche, chacun de ses mouvements indolents lui donnaient un air distingué et cérémonieux.

En sentant qu'on lui touchait légèrement l'épaule, Lingard se retourna brusquement, l'air agressif, mais à peine eut-il détourné ses yeux de M. Travers que sa colère tomba, sembla choir sans bruit à ses pieds comme un vêtement dont on se débarrasse.

— Excusez-moi, dit d'Alcacer avec calme.

Le petit geste qu'il fit de la main n'était qu'une indication, l'esquisse d'un geste de conciliation.

— Excusez-moi; mais c'est une question qui demande une parfaite confiance de part et d'autre. Don Martin, ici présent, est une personne importante...

— J'ai dit nettement ce que je pense. J'ai dit tout ce que je puis dire. Je vous l'assure, déclara Lingard, avec une expression conciliante.

— Ah! fit d'Alcacer pensif. Votre discrétion est donc une question de parole donnée... de... d'honneur?

Lingard, à son tour, sembla pensif un moment.

— On peut envisager la chose ainsi. Et je ne dois rien à un homme qui a évité de voir la main que je lui tendais en venant à son bord.

— Vous avez sur nous ici un tel avantage, répliqua d'Alcacer, que vous pouvez bien vous montrer généreux et excuser cette distraction; et alors il suffirait d'un peu plus de confiance...

— Mon cher d'Alcacer, vous êtes absurde, interrompit M. Travers, d'une voix calme, mais les lèvres blanches. Je ne suis pas venu jusqu'ici pour serrer la main à n'importe qui et recevoir les confidences du premier aventurier venu.

D'Alcacer se recula en inclinant presque imperceptible-

ment la tête à l'adresse de Lingard, qui demeura un moment le visage contracté.

— Je *suis* un aventurier, éclata-t-il, et si je n'en avais pas été un, il m'aurait fallu crever de faim ou travailler pour des gens de votre acabit. Si je n'étais pas un aventurier, vous seriez vraisemblablement étendu sur ce pont, le cou tranché et béant vers le ciel.

M. Travers écarta d'un geste ces paroles. Mais d'autres avaient entendu. Carter prêtait attentivement l'oreille et quelque chose, quelque confuse alarme, sembla s'éveiller tout d'un coup dans l'esprit du petit capitaine qui se précipita sur ses jambes courtes et, tirant Carter par la manche, se mit à bégayer désespérément :

— Qu'est-ce qu'il dit? Qui est-il? Qu'est-ce qu'il y a? Est-ce que les indigènes sont hostiles? Mon livre dit : « Naturels paisibles tout le long de cette côte. » Mon livre dit...

Carter, qui regardait de l'autre côté, dégagea son bras.

— Allez-vous-en à l'office..., capitaine, et allez relire ce passage sur les naturels du pays, dit-il à son supérieur d'un ton de violent mépris. Que je sois pendu s'il ne s'en amène pas quelques-uns à bord pour vous manger, vous et votre livre. Ne vous mêlez pas de ça et laissez ces messieurs prendre la première occasion d'une discussion.

Puis, s'adressant à Lingard, il reprit de sa façon traînante :

— Votre ahuri de second vient d'envoyer votre embarcation, et avec deux visiteurs.

Avant d'avoir pu saisir exactement le sens de ces paroles, Lingard vit deux têtes s'élever au-dessus de la lisse, celle d'Hassim et celle d'Immada; puis leurs corps apparurent, comme si ces deux êtres émergeaient graduellement des profondeurs. Ils restèrent un moment immobiles sur la plate-forme à considérer le pont au-dessous d'eux comme s'ils eussent été sur le point de s'avancer dans l'inconnu, puis ils descendirent et marchant vers l'arrière, pénétrèrent dans le demi-jour de la tente qui abritait le décor luxueux, les émotions compliquées d'existences pour eux inconcevables. Lingard immédiatement s'écria :

— Quelles nouvelles, ô Rajah?

Hassim parcourut du regard le pont de la goélette. Il avait laissé son fusil dans l'embarcation et s'avançait avec une tranquille assurance comme si le vague sourire qui se dessinait sur ses lèvres apportait la bienvenue. Immada, à demi dissimulée derrière son épaule, le suivait d'un pas léger, les coudes collés au corps. La frange épaisse de ses cils retom-

bait comme un voile : elle semblait très jeune et rêveuse, et elle avait un air à la fois timide et résolu.

Ils s'arrêtèrent à deux pas des Blancs, et pendant un moment personne ne parla. Hassim fit alors à Lingard un regard d'intelligence et d'un léger signe de tête, désignant en quelque sorte tout le yacht, il dit rapidement :

— Je ne vois pas de canons.

— Non! dit Lingard, l'air soudain confus. Il venait de s'apercevoir que, pour la première fois, depuis deux ans ou plus, il avait oublié, entièrement oublié, l'existence de ces deux êtres.

Mince et rigide, Immada gardait les yeux baissés. Hassim, à son aise, observait les visages, comme s'il cherchait entre eux de furtifs points de ressemblance ou de subtiles différences.

— Quelle est cette nouvelle intrusion? demanda avec colère M. Travers.

Le capitaine intervint.

— Ce sont des pêcheurs, monsieur. Depuis trois jours, nous les avons vus aller et venir dans un canoë; mais ils n'ont jamais eu l'intelligence de nous héler; et pourtant un peu de poisson pour votre petit déjeuner...

Il eut un sourire obséquieux, et tout d'un coup, sans la moindre provocation, il se mit à crier :

— Hé! Johnnie! Tu as du poisson? Du poisson. Un peu de poisson! Hein? Du poisson! du poisson...

Il y renonça soudain pour déclarer avec déférence :

— Impossible de faire comprendre quoi que ce soit à ces sauvages, monsieur.

Et il s'éloigna comme s'il avait accompli une action d'éclat.

Hassim regarda Lingard.

— Pourquoi ce petit homme blanc a-t-il fait tout ce bruit? demanda-t-il avec curiosité.

— Ils ont envie de manger du poisson, répondit Lingard d'un air furieux.

Et, devant l'extrême surprise qui se peignit aussitôt sur le visage d'Hassim, il ne put réprimer un éclat de rire bref et désespéré.

— Manger du poisson, répéta Hassim, le regard fixe. O vous, hommes blancs! O vous, hommes blancs! Manger du poisson! Bien! Mais pourquoi faire tout ce bruit? Et pourquoi les avoir envoyés ici sans canons?

Et après avoir jeté un coup d'œil significatif sur la pente

qu'avait prise en s'échouant le pont du navire, il ajouta, avec un signe de tête vers Lingard :

— Et sans savoir?

— Tu n'aurais pas dû venir ici, ô Hassim, dit Lingard, avec humeur. Ici, personne ne comprend. Ils prennent un rajah pour un pêcheur...

— *Ya-wa.* Une grande erreur, car, en vérité, le chef de dix fugitifs privés de pays est beaucoup moins que le chef d'un village de pêcheurs, déclara Hassim avec calme.

Immada poussa un soupir.

— Mais toi, au moins, Tuan, tu sais la vérité, reprit-il avec une tranquille ironie.

Puis, après une pause :

— Nous sommes venus ici, dit-il, parce que tu as oublié de regarder vers nous, nous qui attendions, dormant peu la nuit, et surveillant pendant le jour, avec des yeux ardents, l'étendue déserte de la mer, avec l'espoir de t'apercevoir au pied du ciel.

Immada, sans lever la tête, murmura :

— Vous ne nous avez pas cherchés. Jamais, pas une seule fois.

— Mes yeux étaient trop troubles, expliqua Lingard avec cette douceur d'expression et d'intonation qui, chaque fois qu'il s'adressait à la jeune fille, semblait se dégager de toute sa personne, envelopper son allure farouche, adoucir son aspect, ainsi qu'on voit la brume, au premier éclat du matin, tisser autour d'un rocher rugueux au milieu de l'océan, comme un voile de tendresse.

— Je dois maintenant regarder à droite et à gauche comme dans un moment de danger soudain, ajouta-t-il au bout d'un moment.

— Pourquoi? demanda-t-elle, l'air effrayé, d'une voix si basse que la souffrance qu'elle contenait se dissipa dans le silence de ces hommes attentifs, sans réponse, à leur insu, sans qu'ils en eussent même le soupçon, comme la souffrance d'une impalpable pensée.

IV

D'Alcacer, non loin de là, les observait avec une vive et profonde attention. Lingard semblait incapable de s'arracher du yacht, et le geste qu'il avait fait pour partir demeurait en suspens comme celui d'un homme qui cherche la dernière

chose à dire; et cette immobilité d'un corps oublié par un esprit préoccupé, rappela à Carter ce moment où, seul, dans la chambre, il avait vu cet homme lutter intérieurement, immobile, aux prises avec sa conscience.

M. Travers murmura assez haut entre ses dents :

— Combien de temps cette comédie va-t-elle encore durer? Je vous ai prié de vous en aller.

— Pensez un peu à ces pauvres diables, murmura Lingard, en jetant un rapide coup d'œil du côté de l'équipage réuni non loin de là.

— Vous êtes le genre d'homme en qui je serais le moins disposé à avoir confiance,... en tout cas, déclara M. Travers d'un ton mordant, à mi-voix et avec une inexplicable mais visible satisfaction. — Ainsi donc vous perdez votre temps ici.

Le visage de Lingard s'empourpra jusqu'aux yeux.

— Vous... vous!... Il bégayait, le regard fixe. Il mâchonna, en grommelant, une injure qu'il ravala avec effort et se contenta de dire :

— Mon temps paye pour votre vie.

Il entendit un bruit soudain et s'aperçut que Mrs. Travers s'était levée de sa chaise longue.

Elle s'avança d'un seul mouvement vers le groupe réuni sur le pont arrière et se dirigea vers Immada. Hassim s'était écarté et il n'eut pour elle qu'un regard détaché ainsi qu'il convient à un noble Malais, comme si elle avait été invisible.

Grande et souple, elle avait une démarche aisée. L'éclat de son teint dans l'ombre semblait former un halo autour de sa tête. Sur un front large et lisse, des cheveux abondants, d'un blond pâle, fins comme de la soie, ondulés comme la mer, lourds comme un casque, descendaient bas sans le moindre éclat, sans le moindre reflet dans leurs ondulations, comme si jamais un rayon de lumière ne les avait touchés; et une gorge blanche et lisse où palpitait la vie, un cou rond, à la fois robuste et délicat, supportait glorieusement ce visage rayonnant et cette masse pâle de cheveux que n'avait pas touchée le soleil.

— Eh! quoi, c'est une femme! s'écria-t-elle avec surprise.

L'exclamation de Mrs. Travers éveilla une fois de plus la curiosité de d'Alcacer. Une risée agitait la tente et l'un des rideaux en se relevant laissa pénétrer sur le pont-arrière l'étincellement et le murmure de ces eaux basses, découvrant à d'Alcacer l'étendue lumineuse de la mer, avec la ligne de

l'horizon lointain, sombre comme le bord des ombres de la nuit, tracée à la hauteur de l'épaule d'Edith Travers... Où donc l'avait-il vue pour la dernière fois, — longtemps auparavant, — à l'autre bout du monde? Rayonnante comme maintenant d'une étincelante splendeur et au milieu d'une vaste étendue lumineuse. C'était aussi à l'approche de la nuit, de la nuit qui attend son heure pour engloutir les reflets, la splendeur, les hommes, les femmes.

Il ne pouvait se le rapeler pour le moment, mais la conviction lui vint que, de toutes les femmes qu'il avait connues, elle était la seule qui semblât faite pour l'action. Chacun de ses mouvements avait la fermeté, l'aisance, le caractère d'un fait vital, la beauté morale de l'intrépidité. Le dessin de sa souple silhouette n'était déshonoré d'aucune hésitation sous la robe simple d'étoffe bleu foncé qui moulait sa forme avec une audacieuse simplicité.

Elle n'avait eu que quelques pas à faire, mais avant même qu'elle se fût arrêtée à contempler Immada, d'Alcacer la revit tout d'un coup comme il l'avait vue pour la dernière fois, loin de là, en Europe, aussi différente que dans un autre univers, ou dans la fantaisie d'une mémoire enfiévrée. Il la revit dans l'enfilade lumineuse de salons majestueux, dans le flux et le reflux incessants d'une marée humaine, sous de hauts plafonds qui, comme un ciel tropical, répandaient chaleur et lumière sur l'étincellement des uniformes, des décorations, des diamants, des yeux qui brillaient dans des visages las ou impassibles au cours d'une réception officielle. Au dehors il avait retrouvé l'inévitable obscurité avec son aspect d'attente patiente, un ciel nuageux qui retardait la venue de l'aube d'un matin de Londres. C'était incroyable.

Lingard, qui avait eu un moment une expression violemment farouche, se frappa la cuisse et s'écria d'un air atterré :

— Mon Dieu! je vous avais complètement oubliée!

Les yeux de Mrs. Travers demeuraient fixés sur Immada. Blonde et blanche, devant la femme au visage olivâtre et aux boucles noires, elle affirmait la maturité de la perfection, la supériorité de la fleur sur la feuille, de la phrase qui renferme une pensée sur le cri qui ne peut exprimer qu'une émotion. D'immenses espaces et d'innombrables siècles s'étendaient entre elles deux; et elle la regardait comme lorsqu'on regarde dans un autre cœur avec une pénétrante curiosité, un immobile étonnement, une immense compassion. Lingard la prévint, dans un murmure :

— Ne la touchez pas!

Mrs. Travers le regarda.

— Croyez-vous que je pourrais lui faire du mal? demanda-t-elle, doucement, et elle fut si étonnée de l'entendre murmurer d'un ton triste : « Peut-être! » qu'elle hésita avant de sourire :

— Presque une enfant! Et si jolie! Quel délicat visage!. tandis qu'un autre profond soupir de la brise de mer soulevait et laissait retomber le rideau, si bien que le son, le vent et la lumière semblèrent s'unir pour emporter ses paroles dans l'espace.

— Je n'aurais jamais pu imaginer charme si exquis, reprit-elle d'une voix qui sans effort se faisait caressante et vous pénétrait jusqu'à l'âme. Si jeune. Elle vit ici, vraiment? Sur la mer, — ou bien où cela? Elle vit...

Puis d'une voix plus faible, comme si tout en parlant on l'eût transportée à une grande distance :

— Comment vit-elle?

Jusqu'alors Lingard avait à peine vu Edith Travers. Il n'avait réellement vu personne d'autre que M. Travers. Il la regarda et l'écouta dans la stupeur d'une sensation nouvelle. Puis il fit un effort visible pour rassembler ses pensées et déclara avec un reste de colère :

— Qu'avez-vous de commun avec elle? Elle connaît la guerre. Savez-vous ce que c'est? Et la faim aussi, et la soif et le malheur; des choses dont vous n'avez fait qu'entendre parler. Elle a été aussi près de la mort que je le suis de vous. Qu'est-ce que tout cela représente pour vous autres qui êtes ici?

— Cette enfant! dit-elle lentement et avec une expression d'étonnement.

Immada tourna vers Mrs. Travers ses yeux de jais, étincelants et doux comme une nuit tropicale; et les regards de ces deux femmes, leurs regards dissemblables et interrogateurs se rencontrèrent, semblèrent se toucher, se joindre, dans l'étreinte d'une étroite union, puis ils se séparèrent.

— Que sont-ils venus faire? Pourquoi leur avez-vous montré la route jusqu'ici? demanda Immada, à voix basse.

Lingard fit de la tête un geste de dénégation.

— Pauvre fille! dit Mrs. Travers. Sont-elles toutes aussi jolies?

— Qui, toutes? marmotta Lingard. Il n'y en a pas une autre qui lui ressemble, vous fouilleriez en vain les îles aux alentours.

— Edith! s'écria M. Travers d'un ton de reproche et d'acrimonie, et tous le regardèrent avec surprise.

— Qui est-elle? demanda alors Mrs. Travers.

Et Lingard, très rouge et très grave, répondit sèchement :

— Une princesse.

Il regarda aussitôt autour de lui d'un air soupçonneux. Personne n'avait souri. D'Alcacer, courtois et nonchalant, se tenait près d'Edith.

— Si c'est une princesse, alors cet homme est un chevalier, murmura-t-il avec conviction. Un chevalier, sur ma parole. Un descendant de l'immortel hidalgo errant sur la mer. Il serait bon pour nous de l'avoir comme ami. Je pense sérieusement que vous devriez...

Ils s'écartèrent tous les deux et échangèrent avec précipitation quelques paroles à voix basse.

— Oui, vous devriez...

— Comment le puis-je? interrompit-elle, saisissant son intention comme une balle au bond.

— En lui disant quelque chose.

— Est-ce réellement nécessaire? demanda-t-elle d'un air de doute.

— Cela ne saurait nuire, déclara d'Alcacer avec une soudaine nonchalance : mieux vaut toujours un ami qu'un ennemi.

— Toujours? demanda-t-elle, pensive. Mais que pourrais-je lui dire?

— Quelques mots, répondit-il. Je pense que n'importe quels mots, avec votre voix...

— Mr. d'Alcacer!

— Ou peut-être pourriez-vous lui accorder un ou deux regards comme s'il n'était pas absolument un voleur, reprit-il.

— Mr. d'Alcacer, avez-vous peur?

— Extrêmement, dit-il, en se baissant pour ramasser l'éventail à ses pieds. C'est pourquoi je souhaite tant d'arriver à une entente. Et n'oubliez pas qu'une de vos reines a jadis marché sur le manteau d'un homme de ce genre.

— Je ne suis pas une reine, fit-elle avec froideur.

— Malheureusement pas, déclara-t-il, mais l'autre était une femme qui n'avait d'autre charme que sa couronne.

A ce moment, Lingard, auquel Hassim avait parlé d'un air grave, déclara à haute voix :

— Je n'ai jamais vu ces gens auparavant.

Immada saisit alors le bras de son frère. M. Travers s'écria avec aigreur :

— Faites-moi le plaisir d'emmener ces indigènes.

— Jamais auparavant! murmura Immada comme perdue dans une extase. D'Alcacer s'avança, après avoir jeté un regard vers Mrs. Travers.

— La difficulté, quelle qu'elle puisse être, ne peut-elle s'arranger, capitaine? dit-il avec une politesse étudiée. Re- marquez que nous ne sommes pas que des hommes ici...

— Qu'ils meurent! cria Immada, d'une voix triomphante.

Bien que Lingard seul pût comprendre le sens de ces mots, tous à bord se sentirent accablés par le silence qui les suivit.

— J'espère... dit Mrs. Travers impulsivement, et elle s'ar- rêta comme effrayée du son de ses propres paroles.

Lingard demeurait immobile.

— J'espère, reprit-elle, que cette pauvre fille connaîtra de plus heureux jours...

Elle hésitait.

Lingard attendait, attentif et grave.

— Sous votre garde, acheva-t-elle. Et je suis sûre que vous vouliez vous montrer amical envers nous.

— Je vous remercie, fit Lingard avec dignité.

— Vous et d'Alcacer, déclara M. Travers, avec raideur, vous retenez inutilement cet... ah!... homme, et... ah! se amis... ah!

— Je vous avais oubliée, et maintenant... quoi? Il faut... c'est dur... dur... reprit Lingard, en phrases décousues, tou en plongeant son regard dans les yeux violets de Mrs. Tra- vers: et il se sentait l'esprit accablé et troublé comme s'i contemplait un vaste espace. Je... vous ne savez pas... Je... vous... ne pouvez pas... Ah! C'est la faute de cet homme éclata-t-il.

Un moment, comme égaré, il regarda M. Travers, puis fit un geste du bras et s'avança à grands pas vers la coupée où Hassim et Immada l'attendaient, patients et attentifs.

— Allons, dit-il en descendant devant eux dans l'embar- cation. Aucun bruit ne se fit entendre sur le pont du yach tandis qu'ils disparaissaient tous trois, l'un après l'autre, d l'autre côté de la lisse, comme s'ils s'étaient enfoncés dans l mer.

JOSEPH CONRAD.

Traduit de l'anglais par
G. JEAN-AUBRY.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Docteur Voivenel : *Propos de Campagnou*, Librairie des Champs-Elysées. — René Ghil : *Quelques Lettres*, Messein. — Tristan Derême : *Le Violon des Muses*, Grasset. — Léon Bopp : *Esquisse d'un Traité du Roman*, Gallimard. — Gaston Picard : *Hommage à Alfred Vallette*, Revue belge.

A la formule « homo duplex », le docteur Voivenel (**Propos de Campagnou**) donne une réalité visible. Il se montre aux hommes sous deux aspects: le docteur Voivenel d'une part et Campagnou de l'autre. Le docteur Voivenel exerce une fonction, il est engagé dans les cadres sociaux, il s'impose des contraintes, il tient compte des situations établies, il est l'homme d'une spécialité où l'enferment d'impérieux usages; quant à son double Campagnou, c'est un être primesautier et fantaisiste qui estime n'avoir de comptes à rendre à personne, qui folâtre à sa guise parmi toutes les questions et s'abandonne au charme des rêveries vagabondes. Inutile de dire que c'est Campagnou qui est tout particulièrement chéri de l'être double qu'on peut nommer Voivenel-Campagnou.

Campagnou profite de l'expérience accumulée par le docteur Voivenel, mais son vrai bonheur, c'est de l'utiliser à plaisir dans les domaines en apparence éloignés de la médecine. On comprend qu'il fasse avec tant de conviction l'apologie de l'amateur. On comprend qu'il dénombre les résultats positifs et durables dus aux amateurs de génie, alors que tant de gloires officielles sont descendues au pays des Ombres dont on ne parle plus. Avec jubilation, Campagnou considère le cas de cet humble moine d'un couvent de petite ville autrichienne qui aimait le jardinage et qui se prit à faire des expériences sur certains petits pois, s'amusant à les croiser à sa fantaisie et découvrant ainsi les célèbres lois qu'on dénomme lois de l'hérédité mendélienne. Il est vrai que personne, sur le moment, ne daigna prêter la moindre atten-

tion à ces découvertes. Il fallut un demi-siècle pour que la science officielle en fût intéressée. Accordons à Campagnou qu'en tous domaines on peut trouver des amateurs de géniale inspiration et de main heureuse! Même dans l'ordre de la connaissance, s'il est sage d'organiser la recherche avec un personnel d'une compétence reconnue, il faut garder sa place au dieu que les anciens nommaient le dieu inconnu et qui peut apporter le riche imprévu dû à la rencontre d'une formation irrégulière et du génie accidentel. L'œuvre humaine se fait en grande partie par le jeu des institutions régulières, mais des richesses lui viennent aussi par des voies fantasques et imprévues. Pasteur rénovant la médecine, c'est bel et bien l'un des cas les plus visibles d'un chercheur débouchant dans un domaine où il fait figure d'irrégulier et d'amateur. Quant à « l'amateur » élu par la grâce du destin pour accomplir une œuvre capitale, mieux vaudrait pour lui n'être pas né, tant son destin risque d'être une carrière d'épreuves et de tourments! Je me souviens que le chimiste Ostwald écrivit sur les Grands Hommes un bien curieux livre où il montrait qu'un authentique grand homme est un présent merveilleux fait à l'humanité par le destin, mais que la vie de grand homme est la pire qui puisse échoir à un individu. Que dire alors du génial amateur? Pour lui, le malheur d'être grand homme s'élève au paroxysme! C'est en philosophie surtout que le génial amateur peut faire figure d'être prédestiné, car il existe bel et bien un génie philosophique aussi gratuit que le génie de la Musique ou de la Poésie et que nulle culture ne peut donner. Un Nietzsche était philologue et, en philosophie, il fut le type même de l'amateur génial. Dans cet ordre, il est un apport considérable dû à des illuminations, à de fulgurantes intuitions, liées souvent aux particularités étranges d'une vie et d'un tempérament et à je ne sais quel don de réceptivité presque musical en face de l'Univers et du mystérieux Devenir en sourde incubation. Les doctes s'installent ensuite dans ces intuitions, les clarifient, les ordonnent, les aménagent et les prolongent.

Nous ne sommes pas surpris de voir Campagnou déclarer son goût décidé pour des esprits comme Remy de Gourmont et le docteur Gustave Le Bon. Qu'estime-t-il en ces hommes de pensée? L'esprit d'aventures... Je n'ose le blâmer. N'allez

pas croire que la recherche féconde soit pure affaire de méthode bien définie. Bien des choses qui comptent sont apportées par des facultés périlleuses que la pensée du risque et du hasard émoustille tout particulièrement. Serait-ce un paradoxe d'affirmer que certains aventuriers de la pensée dont toutes les affirmations de détail inspirent quelque défiance jouent cependant le rôle de stimulants dans les recherches de toute nature!

Voivenel-Campagnou nous donne de lui une image sympathique à l'imagination:

> Mon métier est de médecine. Je parcours ma vallée d'Ariège dans tous ses creux et sur tous ses reliefs. Le feu se fait bienfaisant le soir à mes pantoufles méritées, et dans le silence nocturne les idées nues et jeunes jaillissent de mes lectures.

Ce médecin pyrénéen qui, après avoir toute la journée couru d'une infortune à une autre et qui, le soir, dans son gîte bien clos, va d'un roman à un ouvrage de métaphysique et d'une rêverie à une méditation, « fumant » ses idées comme des cigarettes, tandis qu'au loin roule sourdement le Vicdessos, cette image me plaît! Pour lui, l'exercice de la pensée est volupté de choix, enchantement secret de l'âme, grisante féerie intérieure! Comme on se plaît à évoquer tous ces voluptueux de la pensée qui, dans des coins ignorés de province, dans des ermitages campagnards, la journée faite, s'offrent de capricieuses aventures de songe entre les pages des livres qui frémissent entre leurs mains!

Dans sa vallée pyrénéenne, au chant du Vicdessos, Campagnou s'est donné des fêtes de pensée et nous invite à le suivre. Il s'intéresse à tout ce qui est humain, au normal comme à l'exceptionnel. Il se tâte sur la psychanalyse et sur la neurasthénie des forts, sur l'aventure de Bata, roi de la chaussure, et sur celle de Lowenstein, le magnat de la finance qui se précipite d'un avion, et il épilogue aussi sur l'étrange histoire de Voulet et de Chanoine en terre d'Afrique. La mythomanie infantile et les travers des spécialistes, les problèmes de l'hérédité et les périls physiologiques des aristocraties, tout peut servir de butin aux méditations de Campagnou. Ce curieux de tout offre aux esprits cultivés un livre qu'on peut définir une initiation aisée à une foule de pro-

blèmes d'aujourd'hui. Toutes les indicibles misères humaines, le docteur Voivenel en a fait confidence à Campagnou... Campagnou est fixé sur l'envers des plus beaux décors et des plus orgueilleuses parades. Il se considère comme un privilégié de jouir d'une situation moyenne qui lui permet de se livrer le soir à son goût pour les idées et à une méditation à la fois attentive et lyrique. Je salue cette image et je glisse une remarque. J'ai vu maintes et maintes personnes animées du goût désintéressé des choses artistiques et intellectuelles, essayer de se borner obstinément à une situation médiocre, où elles pourraient enchanter quelques loisirs par les voluptés de l'esprit. Or, le monde moderne traque à plaisir ces modestes qui, pour vivre leur intime poésie, ont résolu de renoncer à force choses d'ordre temporel. De toutes manières, il vient les chercher dans leurs retranchements, les oblige à se jeter dans son mouvement délirant; il ne tolère plus à l'intention des rêveurs et des méditatifs les médiocres situations qui unissent quelque bonhomie et quelque loisir. Petite question? Il se peut. Mais de cette petite question, je sais bien que notre civilisation actuelle peut périr. Qui s'en doute?

Le poète René Ghil, disparu depuis dix ans et dont on groupe quelques lettres (**Quelques Lettres de René Ghil**) à l'occasion de cet anniversaire, s'il se vantait d'avoir inspiré à Verhaeren l'idée de chanter les divers aspects de la civilisation industrielle et technique qui est la nôtre, affirmait n'avoir jamais partagé l'optimisme aussi généreux qu'ingénu de Verhaeren sur ce monde. Dans l'une de ces lettres, il rappelle encore qu'il avait prédit et décrit avec son intuition de poète, dès 1894, la guerre à venir. Il l'avait dit, le grand cataclysme prochain en vers rauques, pesants et heurtés :

Aux armes! cités d'Europe...
le soir de deuil
est arrivé!

Il l'avait fixé dans ses vers le sourd piétinement des colonnes martelant de jour et de nuit les routes qui conduisent à la mort :

car, n'entendez-vous pas :
il passe des bruits sourds...
Il passe des hans d'hommes dans les alentours...

Ils passent en marquant le pas, ils passent en
hurlant par toute route et en des heurts tintants...

Dans une lettre publiée aujourd'hui et datée de 1916, Ghil écrivait :

Peut-être tout cela n'est-il arrivé (la Guerre) que parce que le Monde a désappris, en notre Occident industrialisé, à écouter les Poètes...

Réflexion qui, à bien la prendre, et à condition de donner au mot Poète le sens qui convient, va bien plus loin qu'on ne pourrait le croire. J'ai dit moi-même fort souvent du monde moderne et des hommes modernes qu'ils savent tout, sauf l'essentiel; j'ai dit encore que toutes les conquêtes étonnantes de l'homme moderne ont accaparé son attention, au point qu'il a dû les payer par une petite perte, un oubli léger de ce qu'on pourrait nommer les évidences vitales. Retrouver le sens de l'essentiel et de quelques évidences obscurcies, voilà peut-être la grande tâche du monde présent, et, en un sens, c'est bel et bien une œuvre à accomplir par les Poètes. Le vrai poète n'est-il pas l'homme dont l'apparente Folie n'est qu'un haut bon sens intuitif appliqué à l'essence même de la vie et de sa plus naïve et authentique saveur?

Demain, disait encore Ghil, en 1915, sur la destruction, le chant des Poètes devra s'élever, pour que les pauvres hommes sachent d'où vient le souffle qui ressuscite et desserre les poitrines.

Il n'est pas vain de rappeler cette parole. Notre époque, comme toutes les autres, a sa tâche propre, sa tâche unique à faire; mais en toute époque, rien n'est mieux caché aux individus. Cette tâche unique, elle est peut-être, en son fond métaphysique et poétique, deux ordres de choses qui ont l'air tout particulièrement méconnus des hommes d'aujourd'hui. Ainsi va le monde!

Il y a parfois dans ces lettres des notations singulièrement attachantes. Celle-ci par exemple sur une auberge archaïque et accueillante de village :

Noterai-je des fritures nageant dans le beurre, à l'hôtel, resté la vieille auberge où l'on est tant chez soi, où l'on est tant aussi avec le vieux village qui s'assied sur le banc, et avec la route qui entre et se raconte?...

Exquis cette route qui entre et se raconte...

René Ghil évoque le souvenir d'une danseuse javanaise, vue à l'exposition de 1900 et qu'il chanta dans son *Pantoun des Pantouns :* « Pleurante et hiératique, elle dansait de ses bras souples... » Comme ce trait évoque à merveille!...

On verra dans ces lettres la vaste curiosité d'un esprit, des aperçus pénétrants sur des questions fort variées et l'attitude d'un poète accueillant à tous ceux qui cherchent et pour toutes les choses de pensée et d'art, rebelle à tout compromis.

M. Tristan Derême est un esprit bien aimable et bien séduisant. Que se propose-t-il dans **le Violon des Muses**?

On tient au demeurant pour assez assuré, dit-il, que si les poèmes sont l'un des trésors les plus délicats et les plus émouvants qui sachent enchanter la race des hommes, il n'est pas sans intérêt de rechercher comment les Muses font leur musique ou, s'il vous plaît mieux, comment elles jouent de leur violon.

Cette recherche, M. Derême l'accomplit dans une suite de brefs entretiens fort variés, fort vifs et fort plaisants. Il mêle capricieusement toutes ses réflexions de poète méditatif à des anecdotes qui, à première vue, paraissent fort loin de son sujet. Il prend dans la réalité et la pensée les points de départ les plus inattendus, et sa fantaisie, d'apparence très libre et en secret fort bien dirigée, l'amène comme par hasard à inciser à vif et à l'improviste dans maints problèmes fort savoureux. Ces entretiens sur la poésie font songer à Mme de Sévigné batifolant, enjouée et radieuse, dans la prairie odorante au temps de la fenaison. Comme La Fontaine, M. Derême sait atteindre à cette gaîté qui est « un certain charme, un air agréable qu'on peut donner à toutes sortes de sujets ». Evoquant un souvenir, son truchement dit :

Ainsi l'oncle Théodore nous conviait à démêler les lois universelles et leur mystère dans les plus humbles objets.

Un « humble objet » suffit à M. Derême pour nous faire entrer sans peine dans quelques questions chères aux Muses, et, comme les Muses se mêlent de tout ce qui est de la vie, M. Derême parfois nous conduit loin. Surtout ne lui dites pas qu'on puisse faire fi de la rime! Ecoutez-le dire son sentiment sur ce qu'est en définitive la poésie :

L'art des poètes, qui doit ignorer les licences, est de parler la langue commune, d'en respecter les mots et les tours, mais d'en user de telle sorte qu'elle se prenne à chanter.

M. Derême rapporte une discussion sur la poésie pure où M. Henri Martineau refusait d'acquiescer aux doctrines de l'abbé Bremond qui disait : « La strophe cristalline : Orléans, Beaugency... Vendôme, Vendôme, ne présente même pas le simulacre d'un jugement. » A cela, M. Henri Martineau répondait : « Mais ce sont les plus beaux noms de France, et je crois voir, en entendant ces vers, les guetteurs se répondre de ville en ville à la plus haute tour. »

M. Léon Bopp a écrit un gros et curieux roman, *Jacques Arnaut et la Somme romanesque,* un de ces romans qui a déplu presque à priori à certains esprits parce qu'il fait « littéraire », parce qu'il prend pour héros un professionnel de la Littérature, un romancier qui a pour principal souci les problèmes de la création romanesque, qui est l'essentiel de sa vie. On peut atteindre aux drames fonciers de la vie par tous les chemins. Les affres d'un artiste se battant contre sa matière pour lui donner forme selon les exigences d'un modèle idéal et l'attente secrète des âmes, voilà un drame humain par excellence! Il appartient aux luttes anxieuses soutenues par l'homme pour se représenter la vie et le monde, pour fixer ses images de l'Univers, pour imposer la forme de son esprit à une matière complexe et chaotique, pour satisfaire à cette postulation de l'imagination vers une vie seconde qui est exutoire à des tendances mal assouvies, diversion à l'étreinte des réalités et compensation secrète aux déficiences de la vie réelle. Jacques Arnaut songeait à un Traité où il étudierait tous les aspects de la matière romanesque et surtout toutes les combinaisons possibles de formes et de styles romanesques. Ainsi est née la pensée de cette **Esquisse d'un Traité du roman,** qui est publiée à part et qui se présente comme un ouvrage aussi paradoxal que divertissant. Ce livre est à sa manière une sorte de féerie, dénuée de toute application pratique, parce qu'il est en partie fondé sur une chimère qui prend peut-être sa source dans l'une des chimères de M. Paul Valéry. La chimère, c'est celle de formes pures d'expression détachées des attitudes d'esprit et de sen-

sibilité qui les appellent à la vie et les emplissent de sève vivante. J'ai pris un très réel plaisir à ce livre, celui que je prends à voir de ma fenêtre les arabesques de fumée combiner mille et mille formes capricieuses et imprévues au-dessus du toit qui l'engendre. Aussi bien, on sent courir entre les lignes le très léger et très sympathique sourire de l'Ironie!

M. Gaston Picard fait paraître en plaquette **l'Hommage à Vallette** qu'il a publié dans la *Revue belge* du 15 octobre. Il rappelle de façon plaisante la fondation de l'humble revue qui, sous le nom de *Mercure de France,* naquit d'un entretien au Café Français le 13 novembre 1889 entre Jules Renard, Aurier, Jehan Rictus, Ernest Raynaud, Jean Court et Alfred Vallette.

Comment ne pas l'aimer? dit-il du disparu. Je sais peu de gens pour respirer pareille honnêteté, pour garder une telle gentillesse dans l'accueil, une telle égalité d'humeur, une telle mesure dans les propos et dans les actes.

M. Gaston Picard rappelle fort à propos cette phrase de Mme Rachilde sur les débuts du *Mercure :*

Nul ne saura jamais, excepté le journaliste qui signe ces lignes, de quelle patience, de quelle abnégation et de quelle terrible clairvoyance Alfred Vallette dut s'armer pour enserrer dans les liens de toutes les précautions le petit être turbulent que fut cette revue à son berceau.

GABRIEL BRUNET.

LES POEMES

Nicolas Beauduin: *Les Dieux-Cygnes,* éditions du Trident. — Luc Durtain: *Quatre Continents,* Flammarion.

Rien ne démontre mieux l'excellence d'une tradition classique que la forte expérience réussie par Nicolas Beauduin dans son récent recueil, **les Dieux-Cygnes.** Nicolas Beauduin, après des années de silence, de recueillement réfléchi, d'étude, n'a absolument rien abdiqué de ses ferveurs; son enthousiasme ancien, qui s'exaltait en bondissements au gré d'impressions ou de méditations dont l'expression jaillissait, non point sans contrôle, mais en dehors du souci des règles ou coutumes préétablies, son enthousiasme ancien ne s'est pas

atténué; il s'en faut; il acquiert, au détriment d'une fougue parfois sans portée, une vigueur d'élan plus efficace de s'être plié à des disciplines dont il méconnaissait jadis la valeur et la portée. De contraindre son élan par des normes sévères, il a senti que ses vers, désormais dépouillés, atteignent à une grandeur d'accent, à une efficacité d'éclat et de netteté à quoi il tendait toujours, et ne parvenait qu'avec peine. Le vers mesuré, empli de sa substance, qui n'abandonne au hasard aucun élément de sa plénitude et dont l'allure n'admet cependant aucune entrave, ou qui demeure aisé, ondoyant aux lumières et souple à la voix des musiques qui le soutiennent, est d'une richesse et d'une puissance d'autant plus singulières que, à force d'avoir servi, on a tendance à croire qu'il a épuisé ses suprêmes ressources, tandis qu'il nous réserve sans cesse cette surprise, lorsqu'il est réussi par le doigté, comme c'est ici le cas, d'un poète authentique et sensible, de nous intéresser, mieux que par sa fraîcheur et sa nouveauté, par la révélation sereine qu'il nous est nécessaire et assurément irremplaçable. On peut tout essayer, et tout est légitime. D'étonnantes nécessités ont été réalisées. Elles satisfont. Et néanmoins comme instrument de communication d'un cœur ou d'un cerveau à ceux des auditeurs ou lecteurs attentifs et affinés, aucune n'approche du mérite complet, varié, de la beauté mobile et profonde du vers classique. Nicolas Beauduin s'est rendu compte de cette vérité, et délibérément il pratique le vers régulier le plus sévère, scrupuleusement rythmé, césuré à la place qui convient, rimé et, de plus, parfois jusqu'à l'excès, allitéré. Aucune difficulté prétendue ne l'a arrêté; il ne se dérobe à aucun apparent obstacle; il domine les moyens qu'il met en œuvre, s'en sert à son gré, n'est jamais asservi ou seulement embarrassé.

Pourquoi donc ai-je dit : à l'excès? Parce que l'emploi uniformément soutenu de l'allitération en fausse, à mon gré, la vertu. L'allitération constitue une ressource à laquelle il sied, à l'occasion, de faire appel, elle n'est point essentielle et indispensable. Il convient de la tenir en réserve, et de n'y avoir recours qu'au moment précis où elle ajoute à la puissance ou à la beauté suggestive du vers. A trop servir, elle perd de sa valeur et engendre, peut-on craindre, quelque

monotonie. Ou, si l'on tient à un usage constant de l'allitération, ce qui demeure admissible, il le faut faire avec une telle discrétion qu'elle n'usurpe pas la place constamment la plus exposée au regard; il la faut fondre au texte et n'en sortir qu'une modulation extrêmement prudente, quitte à la faire saillir dans les circonstances où, avec vigueur, elle frappera davantage l'imagination du lecteur.

Nicolas Beauduin excelle dans l'allitération, mais souvent elle apparaît superflue et trop voyante. Le miracle, c'est que le mouvement de l'image se continue sans en être surchargé, que le ton lyrique du poème n'en ressort ni amoindri ni embarrassé, et l'on s'étonne qu'elle conserve tant de prestige musical et évocateur, alors même qu'on se sent presque las de la rencontrer en tous lieux.

La poésie, au sentiment du poète, rappel des jours abolis de la splendeur hellénique, est née de Zeus, avec la beauté, et éclose de l'œuf neigeux et divin avec Hélène; c'est son sacre; l'espoir des cœurs, le jaillissant essor vers l'amour et la quête de beauté; c'est le chant, le désir, l'illusion sainte du poète.

> Sens-tu cet insensé dessein qui s'insinue
> Sans fin vers l'infini fervent de ta chair nue?
> ....
> Réveille en rêve élu mon plus riant supplice;
> Supplée à mon néant par ton charme complice!
> Accomplis ton miracle admirable d'amour...

Le rêve admet les figurations pensives ou passionnées des émotions tranquilles ou brûlantes. Et ce sera Perséphone hivernale, Bacchus verseur d'oubli, Narcisse Stygien. Les images se succèdent et se désagrègent; leur rumeur se mêle au songe pur,

> Mais l'apparition se dissipe; et se fond
> Le prodige promis d'un suprême présage;
> Et rien ne prévaut plus au sein d'un Styx profond
> Où je ne puis plus même admirer mon image.

Je tiens à signaler quelques poèmes d'une longueur soutenue : *Argo, Navire Ailé,* ou encore *Hercule au Bûcher, l'Espoir de Perséphone;* l'art prodigieusement souple et vo-

lontaire à la fois de Nicolas Beauduin s'y développe avec une maîtrise qui le sacre au nombre des plus savants et des plus nobles d'entre les poètes vivants.

Dans **Quatre Continents,** Luc Durtain, en rythmes libres, n'écoutant que les cadences de sa joie ou de ses compassions, témoigne d'expériences extrêmes où il s'est efforcé de pénétrer, d'exprimer la secrète essence des civilisations et du monde. Ce n'est pas sans motif que le poète dédie à son fils ce livre dont se dégage, très supérieure à l'observation immédiate, une philosophie moins strictement méditative qu'elle ne comporte un dessein d'éducation. La SUITE ITALIENNE : *Venise, le Campanile, Construction de Saint-Marc,* à quoi d'adjoignent des visions de *Fiesole,* de *Libation Florentine,* du *Forum Romanum,* de *Palerme* et du *Vésuve,* par quoi le poète joint à l'art la nature, souligne bien une conception chère à tous artistes, et qu'a exprimée magistralement John Ruskin, au début, si je ne me trompe, de son *St. Mark's Rest :* « Les grandes nations écrivent leur autobiographie dans trois livres : le livre de leurs actions, le livre de leurs paroles et le livre de leur art. Aucun de ces livres ne peut être compris, à moins que nous ne lisions les deux autres. Mais de ces trois, le dernier seul est tout à fait digne de foi... Tout art est enseignement. »

La SUITE AMÉRICAINE assiste à ce constant effort de volonté où se centuple la puissance sans doute illusoire et, peut-être simplement, le vertige d'arrogance sans grandeur ni du cœur ni du cerveau dont s'est affolée notre race : croirions-nous, devant de tels spectacles de dévastation et d'accommodation superflue que « l'homme est un magicien qui, d'un geste, refait le monde... »? Le poète lui-même en est lassé jusqu'à l'écœurement, et il tourne, à Chicago, lassé et accablé, ses regards vers « le Lac, égal à la mer », pour se lever de ces excès hurleurs et trop éblouissants :

J'ai vu trop d'humains. Trop de rails, d'autos et de foules.
Trop d'âmes: machines où tout pèse et s'engrène,
Trois millions d'âmes en vain percées, bouches et yeux.

Echappant à l'aventure ambiguë de la SUITE BRÉSILIENNE où l'homme juxtapose à la brousse ou à la forêt insondable et redoutée l'entreprise de ses industries serviles, démesurées,

le poète se retrouve en l'immuable placidité du rêve pharaonique et se dédouble, posant les hiéroglyphes sur l'architecture des sépulcres et déjà par la pensée abîmé en leur silence; mais le POÈME DU PNOM BAKENG le replonge dans l'exubérance des forces naturelles où se fondent les monuments, où se mêlent sous « l'immense cuve du ciel » les puissances, les ardeurs des végétations et de la faune; le rythme des danses religieuses absorbe tout, réduit à l'ombre tout ce qui vit,

Maigre comme une âme, léger comme une âme, fluide et universel comme une âme.

Si j'ai insisté, c'est que *Quatre Continents* donnent au recueil son titre, mais le poète ne se borne point à cette observation du globe. Il n'a égard au tuf du passé, aux résistances du présent que seulement en considération de l'avenir. Ainsi comprend-il l'amour, qui assure les générations successives; ainsi sonde-t-il les efforts par quoi les hommes s'assurent les possibilités de l'existence et se projettent vers les temps futurs, où Luc Durtain pressent, quoiqu'il s'abstienne de prophétie, le meilleur partage du bonheur et du bien-être de l'esprit en même temps qu'un équilibre profitable au corps et au cœur.

Une attention tendue vers une incessante amélioration, vers des expériences de paix essentielle et de chaleureuse compréhension entre les êtres qui vivent, entre les hommes et la nature, adaptée enfin aux besoins et non plus soumise à d'absurdes exigences irréfléchies, voilà à quoi les poèmes de magnanimité qu'a écrits, tout au long de sa carrière, Luc Durtain (les POÈMES CHOISIS des recueils précédents confirment mon impression), préparent. Mais l'attitude du poète demeure passionnément l'attitude d'un témoin; il contemple, il scrute, il réfléchit; il ne songe ni à édifier des systèmes, ni à prévoir de parti pris leur réalisation. Il assiste de bonne foi. Certes il espère en constatant, mais ne déforme pas afin, même inconsciemment, de se donner raison. Il contrôle, mais ne cache rien des grands destins qu'il lui est donné de voir s'accomplir. Son art ne se sépare pas de la vie; il agit autant qu'il chante.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Jules Romains: « Les Hommes de bonne volonté »: IX. *La montée des périls;* X. *Les pouvoirs*, Flammarion. — Gaston Chérau: *Le mulet de Phidias*, Albin Michel. — Binet-Valmer: *Bathilde et l'assassin*, Flammarion. — Maxence Van der Meersch: *Invasion 14*, Albin Michel. — Francis Carco: *Brumes*, Albin Michel. — Louis Guilloux: *Le sang noir*, Gallimard. — Florian Le Roy: *Guénolé*, Tallandier.

M. Jules Romains vient de faire, avec les deux nouveaux volumes de sa série des « Hommes de bonne volonté », un pas de plus — un pas décisif — vers le grand drame, la guerre, qu'il avait en vue quand il entreprenait cette œuvre cyclique. Il nous amène, en effet, au moment du coup d'Agadir, et on lui a reproché d'avoir, dans l'évocation de cet événement mémorable, substitué un personnage fictif — le député Gurau — à M. de Selves qui était alors aux Affaires étrangères. C'est en prendre à son aise, il est vrai, avec l'histoire. Mais les idées et les faits comptent plus que ceux qui conçoivent les unes et que ceux qui accomplissent les autres, pour M. Jules Romains, du moins. Le créateur de l'unanimisme est un poète épique, qu'on ne l'oublie pas, et classique en ceci, de surcroît, que ce sont des types généraux, non des individus particuliers, qu'il nous présente, quand il ne peint pas des portraits pour nous rappeler que la réalité n'est jamais absente de sa création. Des portraits et des paysages : ici, Briand, d'une part, la banlieue nord de Paris, de l'autre. Gurau, dans **La montée des périls** et dans **Les Pouvoirs,** c'est « l'homme d'Etat », non « un homme d'Etat », comme Knock était le médecin, non un médecin, ou Harpagon l'avare, non un avare... Le critique le verra assez qui étudiera dans son ensemble l'œuvre de M. Jules Romains : ce psychologue n'est point désintéressé. Il ne collectionne pas des espèces comme Sainte-Beuve; il vérifie, dans le temps, des vérités éternelles. Il tente une synthèse de l'humain. Son héros, c'est lui dont on peut dire qu'il a les caractères d'un démiurge, et chacune de ses pensées suscite, *à travers nous*, des personnages à leur ressemblance. Remarquez qu'il est admirablement informé, au surplus, et qu'il n'ignore rien des forces qui mènent ou agitent le monde. Ce que M. Jules Romains a pu observer, ce qu'il a pu recueillir, dans tous les domaines, est chose, en effet, qui confond l'intelligence.

On a comparé ses *Hommes de bonne volonté* aux *Misérables*. Mais il y avait trop d'imagination — je veux dire de romanesque — trop de fait, « de chic » aussi, dans ce livre puissant, comme dans *Les mystères de Paris*, d'ailleurs, dont il procédait. Pour M. Jules Romains, s'il lui arrive de commettre des erreurs de détail, ce n'est pas faute d'information, mais manque d'adaptation aux milieux qu'il évoque, impossibilité d'avoir pu assimiler lentement les moindres particularités de ces milieux. Ne doutez pas, cependant, que son intuition ne supplée à sa connaissance, et qu'il exagère, par exemple, l'importance des sociétés secrètes ni des associations occultes... Celles-ci et celles-là jouent un rôle dont les historiens n'ont pas assez tenu compte, à mon avis, et je félicite M. Jules Romains d'oser dire ce rôle, quitte à passer pour faire concurrence au roman-feuilleton. Nous retrouvons dans *La montée des périls* et *Les Pouvoirs*, la plupart des personnages que nous avions vus dans les précédents volumes des *Hommes de bonne volonté*. Nous voyons le premier essai de grève générale; nous entendons parler pertinemment de la dictature, et nous avons du socialisme, par le truchement d'un brave garçon d'ouvrier, une définition excellente, et qui rend sympathique « la doctrine » si elle ne la justifie que du point de vue du faible dont la cause se confond, d'ailleurs, avec celle de bien des honnêtes gens... M. Jules Romains avait analysé, auparavant, les sensations de l'homme à table, attaquant un morceau de viande, celles de l'homme faisant l'amour... Il nous instruit, aujourd'hui, des souffrances de la femme en gésine, et de la métamorphose du nouveau-né... C'est bien curieux, mais cela est conforme à l'objet de son art — à son caractère universel, comme je l'ai dit, à sa volonté de synthèse de l'humain. Je continue d'applaudir à l'un des plus magnifiques efforts, non seulement littéraires mais intellectuels, auxquels il nous ait été donné depuis longtemps d'assister.

Deux récits composent le nouvel ouvrage de M. Gaston Chérau : **Le mulet de Phidias.** Ces récits sont deux nouvelles, et c'est la première et la plus longue qui donne son nom au volume. Elle est bien jolie. Gobineau aurait voulu, je pense, l'avoir écrite qui aimait les âmes « pleines de l'éternelle splendeur de la vie », et peut-être aussi Mérimée —

pour des raisons techniques... Mais, outre le culte de la beauté qui l'exalte, on y trouve une bonhomie qu'on chercherait en vain dans les œuvres des auteurs de *La Vénus d'Ille* et des *Pléiades*. Une bonhomie, ce n'est pas assez dire : un goût modéré de la vie, et un optimisme sage, sans éclat, aussi étranger à Mérimée qu'à Gobineau lui-même... M. Chérau a voulu nous montrer comment un homme sur le retour pouvait, malgré son âge, inspirer de l'amour à une jeune fille (une jeune Grecque, pour préciser) en lui faisant comprendre la splendeur de l'art qu'elle incarne. Nulle perversité, aucun désir de séduction chez le protagoniste du récit de M. Chérau : il voudrait marier son neveu à l'adorable descendante des Hellènes qui fait son admiration, et c'est à son insu, en lui expliquant les chefs-d'œuvre, qu'il gagne ce cœur innocent. Le décor, ici, et qui est celui de la Grèce immortelle, a une importance considérable. Changez de lieu l'idylle de M. Chérau, elle devient invraisemblable. Aussi bien, n'est-ce pas le moindre mérite de notre auteur que de nous avoir rendu sensible l'influence de l'atmosphère égéenne sur les sentiments de ses personnages. *Retours*, qui fait suite au *Mulet de Phidias* est d'une veine optimiste encore plus accentuée. Deux vieux amis, l'un pauvre, l'autre ruiné, retrouvent leur jeunesse en faisant une manière de tour de France. Et cela abonde en savoureux détails.

M. Binet-Valmer aime les grands sujets — je dirais les sujets cornéliens — si depuis le XVIIe siècle nous n'avions eu Balzac... Et c'est un problème moral émouvant mais peu commun, en vérité, qu'il pose dans **Bathilde et l'assassin.** Bathilde est restée à Paris, auprès de sa mère, tandis que son père, M. de Lachenais, refaisait au Gabon une fortune pour les deux femmes chéries. Hélas! Mme de Lachenais a perdu courage; elle a faibli, étant de celles auxquelles la solitude ne vaut rien, et le lâche à qui elle s'est donnée n'a pas voulu laisser naître l'enfant qu'il lui avait fait... Elle est morte misérablement dans une clinique. Revenu en toute hâte, M. de Lachenais étrangle le coupable au Bois de Boulogne... Il l'étrangle ou le fait étrangler par son meilleur ami. Peu importe. L'admirable est que Bathilde lui pardonne et elle n'absout même l'ami qu'elle soupçonne d'avoir fait justice, et qu'elle épousera après que son père, n'en pouvant

plus de vivre avec un souvenir par trop douloureux, se sera tiré une balle dans la tête. Fière enfant! Tout dévouement; toute pureté. C'est très dramatique; et je dis dramatique en songeant positivement au théâtre. Il y a des situations, des dialogues tout faits pour les planches dans le récit de M. Binet-Valmer. Je vois très bien ce récit découpé à la manière shakespearienne pour quelque scène d'avant-garde.

Ecrivain puissant, abondant, inégal aussi, M. Maxence Van der Meersch est, sans doute, de tous les romanciers de la nouvelle génération celui qui se rapproche le plus de Zola. Il ne s'y efforce pas. C'est d'un mouvement aisé, et comme naturel qu'il reproduit le romanesque, nourri d'une documentation massive, du maître de Médan, et qu'il renouvelle son art épique. Il ne choisit pas. Tout ce qu'il a observé ou recueilli lui paraît bon, et il édifie son œuvre avec les matériaux les plus disparates. On le dirait un chroniqueur, s'il n'avait le sens de la vie, comme l'autre, et cette conviction fougueuse qui emporte tout. **Invasion 14,** son nouveau récit, et qui compte la bagatelle de 499 pages (499 pour ne pas dire 500, comme on marque les marchandises 4,95 au lieu de cinq francs) est l'histoire de l'occupation allemande en Flandre pendant la dernière guerre, et cette histoire est un cauchemar. M. Van der Meersch n'est pas ménager de nos nerfs, il est vrai, et la plupart de ses peintures sont atroces : celle d'un cheval que des gars tuent et dépècent, notamment, m'obsède... Mais — et c'est en cela qu'il se distingue de Zola et qu'il en diffère — s'il nous montre de vilaines gens, il nous en fait voir aussi d'héroïques. A côté des brutes et des profiteurs cyniques, il y a dans son livre des dévoués, des spirituels, ceux que l'idée et le sacrifice exaltent; les femmes folles de leur corps coudoient les filles honnêtes, etc... La vérité, en un mot. Aussi, malgré sa violence ne peut-on pas dire que M. Van der Meersch soit un naturaliste. La conversation par quoi son roman se termine est d'une intelligence mesurée, honnête, d'un homme qui voit clair, tout simplement, si l'on préfère. Je le félicite. Non seulement bien des jeunes romanciers ne seraient pas capables de son effort, mais n'allieraient point à son réalisme lyrique un pouvoir de discrimination aussi heureux.

C'est une atmosphère à la Georges Simenon que compose

M. Francis Carco dans **Brumes.** *Brumes* se passe quelque part dans un port du nord de l'Europe, entre le Zuyderzée et Hambourg vraisemblablement, et parmi la pègre de ce port. M. Carco qui avait quitté « le milieu » de chez nous, prend ses vacances dans celui de l'étranger, car on revient toujours à ses premières amours, comme dit la chanson. Il y a là le tenancier d'un bar qui fait songer — il est manchot — au *privateer*, à une patte de l'*Ile au trésor*... C'est un Hollandais alcoolique et redoutable. Il y a aussi des matelots, des filles, un vieux financier ruiné et masochiste qui porte une longue pèlerine miteuse... Il y a la peste aussi, ou quelque chose du même genre, comme dans un conte d'Edgar Poe... La mort rôde; et chacun est hanté par elle avec le désir vague ou la nostalgie confuse du bonheur — du rêve. C'est sordide et mystérieux à souhait. Une fille, qui porte dans son ventre le cadavre de son enfant et qui se pendra un beau jour (façon de parler!) est comme le symbole de cet étrange récit qui atteste la maîtrise de M. Carco, mais qui m'a paru un peu bien artificiel, ou plus habile que sincère...

Une sorte de Bibi-la-Purée, mais supérieur, intellectuellement, et donc de plus haut déchu, tel est Cripure, le triste personnage dont M. Louis Guilloux raconte une journée en plus de 400 pages — une des plus fortes vagues du raz de marée de septembre, la saison des prix... **Le sang noir,** ainsi M. Guilloux intitule-t-il son roman qui est une satire de la société actuelle par ceux qui feront la société de demain. M. Guilloux avait écrit, déjà, des livres pleins de qualités d'intelligence et de cœur, désabusés ou découragés, sans doute, mais jamais aussi amers ni violents que celui-ci. Il traverse une crise. Cet artiste, plein de sensibilité, « écho sonore », comme se définissait l'autre, traduit le malaise contemporain. Il ne domine pas son époque. Il prend un plaisir morose à insister sur les infortunes de son Crépure, en butte à la malignité publique. Ce dévoyé a écrit de beaux ouvrages d'érudition, naguère, mais il a été trahi (à cause de sa laideur, et plus encore de son ridicule) par son épouse et vit en concubinage crapuleux, lucide au milieu d'un monde cramponné à des « valeurs périmées », victime lui-même de son impuissance à rompre toute attache avec le passé... *Le sang noir* est le type du roman lyrique — du ro-

man de combat — malgré le réalisme excellent des traits dont il abonde. Il est bouillonnant, confus, comme les idées de la jeunesse qu'il nous montre en quête de vérités nouvelles. M. Guilloux est, comme on disait naguère , « un tempérament ».

Il y a de l'âpreté, du mordant, du *style* dans **Guénolé,** par M. Florian Le Roy qui m'a fait songer à Léon Cladel et à Jules Vallès et qui me semble doué d'une imagination de romancier. Cladel et Vallès bretons. C'est dans les Côtes-du-Nord, il est vrai, que M. Le Roy a situé l'action de son récit, et la couleur en est haute, l'accent du terroir sans artifice. Les personnages vivent, les personnages ont du relief qui s'agitent autour de son Guénolé, le fils d'une ancienne institutrice devenue épicière, et qui faillit prendre la soutane. Un garçon faible de corps, puisque l'armée n'en a pas voulu, mais que les choses de l'esprit séduisent, ce Guénolé. Hélas! sa bonne femme de mère l'enferme entre les quatre murs de la boutique où elle attire les chalands grâce à une machine à hacher la viande qu'elle prête « pour les boudineries ». Il fera un morne mariage. Et le récit verveux — mais elliptique — va bon train; il est amer, sans doute; point désespéré, cependant. Réaliste avec humour, plein de comique et de pittoresque. Il se pourrait qu'un authentique romancier de la Bretagne nous fût né.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Andromaque, de Racine, au Théâtre du Vieux-Colombier. — *Les Caprices de Marianne*, de Musset, au Théâtre Montparnasse.

Nous ne pouvons nous en défendre, c'est à la Comédie-Française que nous songeons lorsque nous voyons représenter en dehors de chez elle quelque pièce de son fonds. Des comparaisons s'imposent à notre esprit. Nous nous demandons si c'est chez elle que les textes sont le mieux servis, qu'il y a les meilleurs comédiens et les metteurs en scène les plus ingénieux. Peut-être même allons-nous jusqu'à nous demander où se rencontre le public le plus fervent et le plus lettré. Et ces questions provoquent des réponses qu'il n'est pas toujours agréable d'enregistrer.

Or, voici qu'en ce moment, par une étrange conjuration

des esprits, nous voyons se multiplier les spectacles de cette sorte. Dullin a commencé la saison par *le Méchant* de Gresset. Il vient de reprendre *Mercadet*, à quoi la Comédie-Française ne songeait pas, tandis qu'elle envisageait de créer un *Balzac* de M. René Benjamin, qui se trouve heureusement ajourné par l'effet de circonstances douloureuses. René Rocher nous a donné à peu près dans le même temps *Andromaque* et *le Malade Imaginaire*, — ce qui est typiquement l'affiche que composent les théâtres subventionnés pour leurs matinées classiques. Il s'apprête à jouer *Tartuffe*, cependant que Gaston Baty vient de monter *les Caprices de Marianne*. On dirait que, dans un temps où se trouve à l'ordre du jour la question de savoir qui sera administrateur de la Comédie-Française, les hommes les plus qualifiés pour la diriger veulent donner la mesure de ce qu'ils peuvent faire, aussi bien au public qu'aux dirigeants qui seront un jour chargés de fixer le sort de cet illustre établissement. D'autres, comme Jouvet, dont on attend toujours une présentation de *l'Ecole des Femmes*, nous font admirer le discernement avec lequel ils choisiraient les nouveautés s'ils occupaient ce poste élevé. Ceux-ci s'appliquent à montrer comment ils aborderaient le répertoire s'ils se trouvaient à cette place éminente.

Des trois qui viennent, pourrait-on dire, de poser leur candidature en tirant du domaine public la matière de leurs spectacles, Gaston Baty est assurément celui qui a obtenu la plus éclatante réussite. Il a eu l'idée de remettre à la scène les **Caprices de Marianne**, et il nous a bien fait sentir tout d'abord que c'est là une pièce admirable. On s'en doutait. Mais ce qui a pu surprendre, c'est justement que son choix se soit porté sur un pareil ouvrage. On dirait volontiers que le seul travers de ce très intelligent metteur en scène, c'est d'aimer un peu trop la mise en scène pour elle-même. Si l'on pouvait parler de mise en scène pure, on dirait que c'est là ce qui le préoccupe. Ne lui advint-il pas de dire à peu près que, dans un spectacle, le texte était ce qui importait le moins? N'alla-t-il pas même jusqu'à dire qu'il saurait bien s'en passer? La réussite d'une représentation où le texte est d'une aussi haute qualité et où le succès tient essentiellement à ce texte le conduira, je l'espère, à modifier quelque peu ses idées touchant cette grave matière.

On regrette cependant qu'il se soit laissé aller à prendre quelques libertés un peu bien hardies avec cette comédie. Tout d'abord, il l'a costumée à la façon de 1830, alors que l'habitude de notre imagination, comme les indications de Musset, veulent qu'elle se déroule dans une Renaissance de fantaisie. Ensuite, il a cru devoir introduire entre les tableaux des intermèdes dansés et chantés qui, charmants en eux-mêmes, surprennent étrangement dans un ouvrage comme *les Caprices*, qui tend plutôt à la mélancolie grave. Ils ont surtout le tort de ralentir le mouvement d'une œuvre dont, par ailleurs, la mise en scène de M. Baty tendait précisément à montrer la promptitude et l'allure pressante. Ce n'est pas seulement à la manière dont on joue les scènes que s'aperçoit la célérité des développements de Musset; c'est à la manière aussi dont les scènes se succèdent. On rompt leur enchaînement si l'on introduit quoi que ce soit dans leur intervalle, — car il ne doit précisément pas y avoir d'intervalle entre elles. Et l'on s'aventure même jusqu'au contresens si l'on sépare non plus les scènes les unes des autres, mais si l'on opère une division à l'intérieur d'une scène ou d'une réplique. Par exemple, si mes souvenirs ne me trompent pas, à la fin de la scène III de l'acte II, les derniers mots que dit Octave : « Ce sera pourtant Cœlio qui en profitera », suivent ceux qui les précèdent à une si longue distance qu'ils semblent à peine prononcés par le même personnage.

Toutes ces remarques semblent constituer de bien graves critiques, et j'aurai fait sentir la qualité du spectacle quand j'aurai dit que ses mérites sont tels qu'ils font pencher le plateau de la balance du côté de la satisfaction et non point du déplaisir. On ne prend point garde à ses défauts tandis que dure la représentation. C'est que, malgré ces défauts, cette représentation réussit à servir le texte qui est son occasion. Elle met ce texte, et par conséquent Musset lui-même, au premier plan. N'est-ce pas le plus grand compliment que l'on puisse faire à l'organisation d'un spectacle?

§

Si la représentation que Gaston Baty nous a donnée des *Caprices de Marianne* nous a inspiré le regret de n'en pas voir une équivalente à la Comédie-Française, celle que René Ro-

cher nous a donnée d'**Andromaque** ne nous a point paru surpasser ce que l'on voit habituellement rue de Richelieu. Nous nous en sommes réjouis dans la sympathie que nous portons à l'illustre maison. Je ne veux point dire que l'*Andromaque* du Vieux-Colombier ait manqué de qualité. Elle avait même d'excellentes parties. Samson Fainsilber, en particulier, y figurait un Oreste à la fois humain et poétique. La représentation avait en outre un fini qu'on ne voit pas toujours, et le détail s'y trouvait mieux soigné qu'il ne l'est parfois au Français; mais elle ne se distinguait de ce que l'on y rencontre habituellement ni par la conception d'ensemble, ni par la qualité des interprètes. Ni Mme Bérengère, ni Mme Dermoz ne m'ont paru l'emporter en mérite sur la moyenne des pensionnaires. Et elles crient tout autant. C'est ce qui m'a surpris et qui m'a amené à me demander s'il était impossible de jouer la tragédie sans crier.

Il est évident que la tragédie dépeint l'extrême des sentiments, et aussi qu'il lui arrive souvent de se dérouler dans la violence. La violence assurément peut mener celui qu'elle domine à s'exprimer sur un ton fort élevé. En outre, le cri est une réalité humaine dont la représentation n'est pas interdite au comédien. Mme Bartet, quand elle paraissait sur notre scène, était fort habile dans l'art de pousser des cris pathétiques qui nous bouleversaient. Les écrivains qui composaient des rôles à sa mesure, — car dans ce temps il existait des auteurs dramatiques qui travaillaient d'une façon suivie pour la Comédie-Française, et qui ne songeaient pas à porter leurs pièces ailleurs, — ces écrivains, dis-je, trouvaient à cette incomparable artiste l'occasion de pousser au moins un cri par pièce. On attendait le cri de Mme Bartet. Il y a eu le cri du *Dédale,* le cri d'*Après moi* et le cri de *l'Enigme.*

Mais autre chose est de pousser dans un paroxysme un cri déchirant, ou bien de crier des suites de vers, des parties entières de rôles, c'est-à-dire de les proférer d'une voix inhumaine et sur un ton dont on n'use jamais, même au comble de l'exaltation.

> Porte au pied des autels ce cœur qui m'abandonne.
> Va, cours, mais crains encor d'y trouver Hermione!

Pourquoi faut-il que cela se vocifère? Assurément, il est assez rare que l'on ait dans l'existence à s'exprimer de la sorte. Est-ce une raison pour ne pas poursuivre un art de dire ces choses qui donne l'impression de la justesse et qui les fasse rentrer, par là, dans la vérité vivante?

PIERRE LIÈVRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

M. Prenant: *Leçons de Zoologie;* Annélides; Protozoaires (Infusoires Ciliés, Flagellés); Actualités scientifiques, Hermann. — Marcel Prenant: *Biologie et Marxisme,* Editions sociales internationales.

Marcel Prenant est un excellent zoologiste et un professeur réputé. Il vient de commencer la publication de ses **Leçons de Zoologie** aux étudiants en licence. L'ouvrage comprendra environ 30 fascicules. Ont déjà paru les *Annélides,* et, parmi les *Protozoaires,* ou animaux unicellulaires, les *Infusoires Ciliés* et les *Flagellés.* Je vois avec plaisir que la Zoologie cesse d'être purement descriptive. A propos des Vers annelés marins, l'auteur décrit les métamorphoses sexuelles et les danses nuptiales, correspondant à certaines phases lunaires. La conjugaison des Ciliés est une occasion pour lui de parler de l' « immortalité » des Infusoires. La physiologie des Flagellés est fort curieuse et rappelle celle des plantes vertes, les Flagellés pouvant effectuer la synthèse de la matière vivante à partir de corps chimiques relativement simples. Nul doute que ces livres de Prenant, illustrés de nombreuses figures et tout à fait au courant des récents progrès de la science, n'aient un grand succès.

J'aime moins Marcel Prenant quand il envisage la **Biologie** du point de vue du **Marxisme.**

Prenant est un croyant : il considère comme parole d'évangile tout ce qu'a écrit Marx, et il cherche à prouver, sans y réussir d'ailleurs, que le Marxisme a eu, et continuera à avoir, une influence capitale sur l'évolution de la Biologie moderne. C'est l'habitude en Soviétie, dans les Facultés des Sciences, de montrer que les problèmes cardinaux des diverses sciences trouvent leur solution dans les idées de Karl Marx.

Il y a une cinquantaine d'années qu'un biologiste génial, Jacques Loeb, et ses émules, ont cherché à créer un mou-

vement fort intéressant en Biologie expérimentale, s'efforçant de ramener les phénomènes de la vie à la Physique et à la Chimie. Les preuves qu'il a apportées à l'appui du bien-fondé de sa thèse, et qu'on y a apportées depuis, sont impressionnantes. Pour la fécondation des œufs, on peut remplacer l'action du gamète mâle par un traitement chimique, et reproduire très exactement les divers temps de l'activation de l'ovule. Avec des substances iodées, on produit à volonté les métamorphoses des Batraciens, et on transforme un Axolotl, qui respire avec des branchies, en une Salamandre aquatique pulmonée. Avec du magnésium, on fait pousser des ailes à un Insecte qui en est dépourvu. Des injections de folliculine, hormone ovarienne dont on a réussi la synthèse chimique, font apparaître chez un Coq entier les caractères externes et les instincts de la femelle. Tout récemment, en instillant quelques gouttes d'un stérol dans un œuf de Grenouille, au pôle opposé à celui où se forme l'embryon, on a pu induire, dans une région de l'œuf qui donne habituellement le ventre du têtard, une ébauche d'encéphale et de moelle épinière, etc., etc. En somme, en se servant convenablement de substances chimiques variées, empruntées souvent à l'arsenal pharmaceutique, on devient maître de bien des manifestations essentielles de la vie.

De tous ces faits, Marcel Prenant ne tient guère compte. Il oppose au matérialisme de Loeb, *matérialisme mécaniste,* trop simpliste et grossier, et plus ou moins stérile, le matérialisme de Marx, *matérialisme dialectique,* bien supérieur au précédent et fécond. Les progrès les plus importants de la Biologie seraient, paraît-il, dus à l'idée essentielle de la philosophie marxiste, celle du *changement.* Il me semble cependant que déjà avant Marx, avec Lamarck et Geoffroy-Saint-Hilaire, même avec Buffon, cette idée a eu une place méritée en Biologie; Lamarck n'a pas attendu Marx pour bâtir sa théorie du transformisme. On peut d'ailleurs faire de grandes découvertes en Biologie sans idée préconçue, ou même en partant d'idées fausses. Jean Rostand a fait remarquer que l'on doit à des ecclésiastiques trois belles découvertes touchant la génération : à Spallanzani, la fécondation artificielle des Batraciens; à Mendel, les lois de l'hybridation; à Dzierzon, la parthénogénèse des Abeilles.

Marcel Prenant, pour accentuer la prétendue supériorité du matérialisme dialectique sur le matérialisme mécaniste, fait un certain nombre de reproches à ce dernier, reproches qui ne sont nullement justifiés.

Une erreur du mécanisme, d'après Prenant, est « sa répugnance à admettre, en Biologie, les changements brusques, sans doute suspects d'indéterminisme et de miracle ». Rien n'est plus inexact. J. Loeb, entre autres, non seulement admettait les *mutations*, mais encore soutenait que l'évolution n'a pu se faire par les variations insensibles, darwiniennes. Il n'y a pas, disait-il, de passages insensibles entre les différents alcools d'une même série; de même entre les diverses espèces d'un même groupe animal ou végétal. Les diverses espèces animales et végétales, — A. Drzewina et moi nous y avons beaucoup insisté dans un chapitre de notre livre *la Chimie et la Vie,* — sont définies chimiquement et forment des séries discontinues.

Une autre erreur du mécanisme aurait été de ne pas tenir compte des causes passées; or, même dans les tropismes, J. Loeb tenait compte de ces causes, et, lorsque j'ai publié, de 1904 à 1909, toute une série de mémoires sur « les causes actuelles et les causes passées », Jacques Loeb m'écrivait qu'il était entièrement de mon avis.

Le « caractère historique des phénomènes » n'a donc pas échappé aux « mécanistes ». Et ceux-ci, n'en déplaise à Prenant, n'ont jamais perdu de vue les interactions complexes de l'être vivant et de son milieu.

A noter que le terme « complexe : organisme-milieu » est dû à un mécaniste notoire, F. Le Dantec.

Marcel Prenant semble regretter que les matérialistes n'aient pas fait plus d'efforts pour l'analyse expérimentale des activités dites psychiques; ils se sont souvent contentés de ressusciter la théorie cartésienne des animaux machines. Mais l'analyse physico-chimique des phénomènes de la vie ne devait-elle pas commencer par les cas les plus simples?

Marcel Prenant publie quelques « textes marxistes relatifs aux problèmes biologiques » :

Marx et Engels accueillirent avec enthousiasme le livre de Dar-

win sur l'*Origine des espèces*. Ils y trouvaient, non seulement des arguments essentiels pour la dialectique du monde, mais encore, dans la « lutte pour la vie », une explication matérialiste des êtres vivants. Cela ne signifie pas qu'ils aient été darwiniens sans critique, et tous deux parlent souvent des « grossièretés » contenues dans l'œuvre de Darwin.

Mais les « critiques » de Marx et Engels sont de celles qu'il n'était guère difficile de formuler. Et il a fallu attendre les mécanistes pour porter le coup de grâce au darwinisme, théorie abandonnée maintenant.

Voici une bien curieuse citation de Engels (p. 249, de Prenant) :

La spécialisation de la main, cela signifie l'outil, et l'outil signifie l'activité spécifiquement humaine, la réaction modificatrice de l'homme sur la nature, la production... L'homme seul a réussi à imprimer son sceau à la nature, non seulement en bouleversant le monde végétal et animal, mais en modifiant l'aspect, le climat de son habitation, en modifiant les plantes et les animaux eux-mêmes, si bien que les suites de son activité ne peuvent disparaître qu'avec la mort progressive de la terre. Et tout cela, il l'a fait d'abord et essentiellement avec la main. Mais, avec la main, s'est développée peu à peu la tête... La main seule n'aurait jamais réalisé la machine à vapeur si le cerveau de l'homme ne s'était développé avec et à côté d'elle, et en partie par elle.

Que le développement du cerveau soit lié à celui de la main, cela paraît bien inadmissible maintenant que l'on connaît les substances morphogènes. Chez les Vertébrés supérieurs, les organes sont en équilibre plus ou moins stable, du fait du jeu des hormones. Tout trouble de l'équilibre hormonal peut avoir pour conséquence l'hypertrophie ou l'atrophie d'un organe; il suffit, par exemple, de greffer une hypophyse supplémentaire à un têtard pour que le cerveau se développe au point de faire éclater le crâne. Remy de Gourmont semble avoir vu plus juste que Engels. Certes, la main de l'Homme est un outil remarquable, mais pas aussi exceptionnel qu'on le pense généralement; les Singes, eux aussi, ont une main à cinq doigts et à pouce opposable. D'autres animaux effectuent des travaux compliqués sans main : les Oiseaux, par exemple. Ce qui fait la supériorité

de la main de l'Homme, c'est qu'elle est commandée par des hémisphères cérébraux de beaucoup mieux développés qu'ailleurs.

GEORGES BOHN.

QUESTIONS JURIDIQUES

Les décrets-lois en matière pénale. — Augmentation des amendes: homicide et blessures involontaires, escroquerie, abus de confiance, etc. — Délit de démarchage frauduleux. — Modifications à la loi sur les sociétés: interdiction et déchéance du droit de gérance et d'administration. — Expertises. — Faux certificats médicaux. — Quelques coupes dans le maquis de la procédure: réglementation du droit de faire défaut; appels et recours en cassation des jugements préparatoires ou interlocutoires, etc.

Les décrets-lois qui intéressent cette rubrique n'ont touché à aucun article du Code civil, mais ils apportent d'assez nombreux changements au Code pénal et au Code d'instruction criminelle.

Un premier groupe de décrets, en date du 16 juillet et figurant à l'*Officiel* du 17, se rapportent aux **amendes.** Ils font passer de 65 décimes à 100 décimes leur élévation additionnelle. Etre condamné à 50 francs, c'est avoir désormais à verser 500 francs au percepteur.

A cette élévation générale s'ajoutent des élévations particulières. En matière d'*homicide involontaire* (art. 319), le tarif, au lieu de 50 à 1.000 francs, devient 1.000 à 10.000 francs; pour les *blessures involontaires* (art. 320), au lieu de 16 à 100 francs, ce sera 500 à 5.000 francs.

L'*escroquerie* (art. 405), au lieu de 50 à 3.000 francs, coûtera 1.000 à 10.000 francs. De même, l'*extorsion de fonds* (art. 400), et la peine que peut infliger le tribunal civil (loi du 16 novembre 1912) au demandeur en *déclaration de paternité* convaincu de mauvaise foi.

L'article 406, qui punit l'*abus des faiblesses ou des passions d'un mineur,* pour lui soulever de l'argent, déclarait que « l'amende ne pourra excéder le quart des restitutions et des dommages-intérêts, ni être moindre de 25 francs ». Désormais, l'amende sera de 1.000 francs au moins, de 10.000 au plus. Les choses se passeront de même pour l'*abus de confiance.*

Que le délinquant, ici comme ailleurs, ne se frappe pas! L'article 463, qui permet au juge, dans tous les cas, même

en cas de récidive et sans avoir à donner la raison de son indulgence, de faire, sous prétexte de *circonstances atténuantes,* descendre l'amende « même au-dessous de 16 francs », demeure.

§

Ces décrets font partie de la série que l'*Officiel* déclare établis pour la « défense du franc ».

En voici d'autres, pris dans la série, en date du 8 août (*Officiel* du 9 août) qui vise à la « défense de l'épargne ».

L'un d'eux institue le **délit de démarchage frauduleux.** Ayant défini le démarchage, il l'interdit dans quelques cas, notamment lorsque le démarchage a en vue des « opérations sur valeurs émises par des sociétés françaises n'ayant pas établi deux bilans en deux ans au moins d'existence, ou n'ayant pas de titres cotés sur un marché officiel ou réglementé ». Il applique aux délinquants les peines qui frappent l'escroquerie.

Le décret oblige tout banquier à munir ses démarcheurs d'une carte d'emploi, sous peine d'une amende de 500 à 5.000 francs qui « en cas de récidive ne pourra être inférieure à 1.000 francs ». Mais comme il néglige d'ajouter aux mots *ne pourra être* des mots tels que: « nonobstant l'article 463 C. P., qui ne pourra être appliqué (1) », il y a toutes chances que le juge se considère autorisé à appliquer cette libérale disposition.

Ce n'est pas la seule raison qui me conduise à penser que le décret n'est qu'un coup d'épée dans l'eau. Par exemple, le mot *habituellement,* qui figure dans la définition du démarcheur : « celui qui se rend habituellement au domicile des particuliers pour... » est dangereux. Il risque de profiter aussi bien au démarcheur frauduleux qu'il profite au souteneur, dans le texte qui prétend punir le *vagabondage spécial.*

De même la défense de l'épargne n'aura pas à se louer des cinq mots que je souligne à l'article 11 : « dans le cas où le prospectus contiendrait des renseignements faux ou inexacts, les peines appliquées seront, *en cas de mauvaise foi* des personnes ayant fourni ces renseignements... ». Ces mots

(1) C'est la précaution que je vois prendre le projet de loi présenté aujourd'hui par le ministre de la Justice pour punir l'enlèvement d'enfant dans un but de chantage.

sont inutiles, parce que la mauvaise foi est une condition essentielle à l'existence du délit; ils sont nuisibles parce que, pris à la lettre, ils mettraient à la charge du ministère public la preuve non pas d'un fait, mais d'un état d'esprit que le juge est seul en état d'apprécier et sur lequel il a pour devoir élémentaire de se prononcer en son âme et conscience chaque fois qu'il se trouve en présence d'un fait qualifié délit.

Il y avait un moyen de « protéger l'épargne » contre le démarchage frauduleux; c'était — constatant l'impossibilité de savoir où le démarchage non frauduleux finit et où le démarchage frauduleux commence — d'interdire le démarchage. A cette interdiction avait conclu la commission de législation civile et criminelle du Sénat, en suite du vote, par la Chambre des Députés, le 24 mars 1931, d'un projet de loi « tendant à une simple réglementation ». Mais la toute puissante déesse du libéralisme extravagant veillait : un second rapport de cette commission opina pour « une réglementation sévère »!!!

§

A côté de la défense de l'épargne, les décrets-lois s'occupent de sa protection.

L'un d'eux, modifiant la loi du 24 juillet 1867 sur les Sociétés, applique aux gérants et administrateurs de sociétés la législation de la faillite et de la banqueroute; il institue l'**interdiction et la déchéance du droit de gérer et d'administrer** une société quelconque, anonyme ou non.

En effet, dit le rapport des ministres compétents (justice, commerce et finances) au président de la République, « l'inégalité de traitement qui existe entre le commerçant failli et les dirigeants d'une entreprise collective mise en état de faiblesse est particulièrement choquante. Tandis que le premier encourt des déchéances professionnelles, qui l'écartent de toute activité commerciale, les autres conservent une pleine capacité pour continuer des errements fâcheux pour l'épargne publique. »

Il a fallu plus d'un demi-siècle pour que le législateur... gouvernemental subisse ce choc particulier à l'abri duquel le législateur parlementaire continuait encore à se tenir.

Mais l'affirmation que la mise en faillite écarte les gens de toute activité commerciale est d'une ingénuité (je ne suppose point que les signataires du rapport aient voulu humoriser) par trop excessive. Enfin, qu'on se le dise : dans la mesure où un commerçant failli ne peut plus faire du commerce, le gérant et l'administrateur, d'une société faillie ne pourront plus, eux, faire de la société. Cependant, les escroqueries et abus de confiance qu'ils commettront leur vaudront un emprisonnement maximum non plus de cinq ans, mais de dix ans et une amende maxima non pas de 10.000 francs, mais de 50.000 francs.

Les articles 405 et 408 sont modifiés en ce sens, mais l'article 463 reste toujours là; grâce à son jeu la peine peut, d'un seul mot, s'éloigner des maximums jusqu'à descendre « même en dessous » de six jours et de seize francs.

Toute condamnation définitive pour crime ou délit de droit commun, pour vol, pour escroquerie, pour abus de confiance, etc., « comporte de plein droit interdiction du droit de diriger, administrer, gérer à un titre quelconque une société par actions ou à responsabilité limitée... »

Condamnation *définitive*... Cette condition laisse aux Stavisky futurs... et présents le temps de se retourner. Une condamnation non définitive pour crime, vol, escroquerie, etc., devrait, tant que l'intéressé la laissera en cet état provisoire (et il lui appartient de l'en faire sortir bien plus vite que le peut le ministère public) l'empêcher de s'occuper de société.

§

Le décret concernant l'**expertise** en matière criminelle et correctionnelle existait à l'état de circulaire; sa métamorphose en rendra-t-elle plus obéies les, d'ailleurs ridiculement anodines, dispositions? En cette très importante matière, responsable, dans une large mesure, de nos pires scandales judiciaires, nous avions cependant un modèle de sagesse sous les yeux, et j'exposerai bientôt l'élégante façon dont la nouvelle procédure pénale italienne a résolu le problème.

§

L'article 160 punit le **faux certificat médical.** Il inflige un an à trois ans de prison au disciple d'Esculape « certifiant

faussement des maladies ou infirmités propres à dispenser d'un service public ». Ce texte était tombé en désuétude. Le voici s'appliquer au médecin « qui certifie faussement des maladies ou infirmités propres à faire obtenir une pension ou une allocation ». C'est une belle occasion qu'on lui donne, mais combien tard! de ressusciter; preuve parmi dix, parmi cent de la mauvaise volonté du législateur, car, comme ce texte, tous les autres textes établis par les décrets-lois demandaient non pas des années ni des lustres pour être enfantés, mais quelques jours à partir du jour où la nécessité urgente de leur vote crevait les yeux.

§

Arrivons au maquis de la procédure. Le décret « modifiant ou complétant les articles 149, 186, 188, 200, 373 et 416 du Code d'instruction criminelle » le débroussaille non pas certes autant qu'il faudrait, mais dans une mesure importante.

Il gêne l'exercice intensif du **défaut de comparution** en décidant que « nul n'est recevable à déclarer qu'il fait défaut dès lors qu'il est présent à l'audience », pratique contraire à l'esprit et au texte de nos lois, mais que la déliquescence de notre Thémis avait laissée s'implanter. Le décret déclare même que « le prévenu régulièrement cité à personne, qui ne comparaît pas, *pourra* être jugé contradictoirement. Pourra : la maille est large, et les gros poissons sauront passer à travers. C'est *devra* qu'il fallait dire; quitte à spécifier les rares cas (je ne vois pas bien lesquels, mais il se peut qu'il y en ait) ou, au lieu de devoir, le juge aurait simplement pouvoir.

Lorsque après un premier jugement préparatoire ou interlocutoire rejetant contradictoirement les conclusions du prévenu sur un incident, il déclare faire défaut, le jugement rendu sur le fond sera contradictoire.

Excellente mesure! Comme aussi celle qui interdit au prévenu d'accepter le débat contradictoire sur un ou plusieurs chefs d'inculpation et de faire défaut sur les autres.

L'article 188 reçoit une modification d'après laquelle la *provision* accordée à une partie civile est exécutoire, même si elle a été prononcée par défaut.

Un nouvel article, l'article 200 (cette case était vide depuis ı856) décide que **l'appel** contre les jugements préparatoires ou interlocutoires, statuant sur les *incidents et exceptions* ıe sera reçu qu'après qu'aura été rendu le jugement sur le ond. Ceci, même quand il s'agit d'une *exception d'incom-pétence.*

Il en est de même, par modification de l'article 416, du **recours en cassation** contre les jugements des arrêts pré-paratoires d'instruction ou interlocutoires. Ils ne seront re-çus qu'après le jugement ou l'arrêt définitif sur le fond.

Un complément à ce même article, réglant le rôle de la Cour de cassation quant aux décisions de la *Chambre des mises,* achève de faire de ce texte le plus utile entre la dou-zaine de décrets-lois que je viens d'examiner.

MÉMENTO. — Alexandre Tillmann: *L'organisation économique et sociale du IIIe Reich* (Libr. du Recueil Sirey). A côté de son orga-nisation politique, l'Etat hitlérien possède une organisation éco-nomique moins apparemment révolutionnaire, mais non moins profonde et tout aussi dictatoriale. L'auteur en présente les prin-cipaux points, ceux qui se rapportent à l'agriculture, au chômage, au travail, à l'artisanat, à l'industrie, au commerce et aux trans-ports. L'ouvrage est une thèse de doctorat passée en juin dernier devant la Faculté de droit de Paris; d'où une préface de M. le pro-fesseur H. Truchy, laquelle, si objective qu'elle veuille être, prête à la méditation. — Géo London: *La justice en rose* (Ed. de France). Ce livre vous donnera du plaisir si vous êtes capable d'en prendre à cette face de notre imbécillité judiciaire. Quant à la face en noir, vous pourrez la contempler dans un autre ouvrage du même au-teur, et chez le même éditeur, *Les grands procès de l'année* 1934. — Gaston Delayen: *Le Courrier de Lyon: un Lesur-ques insoupçonné* (Ed. Albin Michel). — Lesurques fut-il, ou non, l'objet d'une erreur judiciaire? Il n'existe qu'un livre (je crois) qui permette à un bon psychologue non pas de résoudre la ques-tion, laquelle est bien insoluble, mais de savoir comment la ques-tion se pose. C'est ce livre-ci. Publié en 1905, M. Delayen donne aujourd'hui un nouveau tirage d'une seconde édition parue après-guerre. On n'y trouve malheureusement pas reproduits nombre de documents qu'il est difficile de trouver ailleurs, dont l'acte d'ac-cusation. D'autre part, l'auteur se montre, sans que je com-prenne pourquoi, un peu plus dubitatif touchant l'innocence du condamné, qu'en 1905. L'ouvrage, de toute manière, reste ex-cellent.

MARCEL COULON.

ETHNOGRAPHIE

Edward Westermarck: *Pagan survivals in Mohamedan civilisation*, Londres, Macmillan, 8°; traduction française par Robert Godet: *Survivances païennes dans la civilisation mahométane*, Paris, Payot, 8°. — Mme Dubouloz-Laffin: *Contribution à l'étude des Jnoun et des divers états de possession dans la région de Sfax*, Tunis, Aloccio, 8°. — Du même auteur: *Croyances relatives aux maladies dues aux Jnoun*, ibidem, 8°.

A lui seul le titre de cet important ouvrage d'Edward Westermarck, l'auteur célèbre de l'*Histoire du Mariage*, implique un problème général dont jusqu'ici personne, sauf partiellement Fernand Benoît, ne paraît avoir envisagé les éléments. L'étude de ce problème ferait, si j'étais encore professeur de Faculté, un beau sujet de thèse pour l'un de mes étudiants; j'espère que l'ayant signalé, un jeune homme se trouvera pour l'entreprendre.

Par **Survivances païennes dans la civilisation mahométane** (je préférerais en français : *musulmane*) il faut évidemment entendre le rapport du paganisme à la religion orthodoxe, ou imposée, des pays considérés, alors que chez nous le rapport se situe vis-à-vis du christianisme. Le premier problème sera donc : les croyances et les coutumes décrites par Westermarck sont-elles « païennes » par rapport à l'Islam; ou le sont-elles par rapport au christianisme? Il me semble que Westermarck lui-même a fait ici une confusion terminologique et que, Européen, et élevé dans un milieu chrétien, il a conservé au terme de paganisme un sens qu'il ne saurait avoir dans l'Afrique du Nord.

Les sujets étudiés dans ces conférences, qui sont partiellement des résumés, avec quelques idées nouvelles, de son grand ouvrage en deux volumes : *Ritual and Belief in Morocco*, sont : les djinn (djnoûn); le mauvais œil; la malédiction; la baraka ou sainteté (domaine; manifestations; vulnérabilité); enfin diverses coutumes dites survivances berbères et romaines. Avec cet auteur on peut être certain que les faits sont exacts et leur interprétation prudente. Mais la question que je pose est : pourquoi chacune de ces manifestations cérémonielles et chacune des croyances et opinions sous-jacentes seraient-elles des « survivances »? Et dans quelle mesure peut-on opposer ici un « paganisme »

préexistant à une « religion » seule regardée comme orthodoxe?

Alors se pose le deuxième problème, que Fernand Benoît étudie en ce moment parce que par chance il connaît bien le pourtour de la Méditerranée personnellement : si dans une certaine région le manteau moral, magique et religieux est nommé christianisme (d'Orient ou d'Occident, avec ses nuances diverses); et dans d'autres islam (également avec des nuances diverses, deux au moins bien distinctes) les corps qu'ils revêtent sont-ils vraiment différenciés par leur squelette et leur substance?

Ainsi la *baraka* musulmane est-elle différente de la *sainteté* chrétienne, par sa nature, ses effets, ses applications? Absolument pas. J'ai montré il y a longtemps qu'il n'y a pas un seul peuple au monde qui ne connaisse cette qualité spéciale (*hasina* des malgaches, *mana* des Polynésiens, *kami* des Japonais, *karma*, ou *brahma*, des Hindous, etc.). Mais une qualité de ce genre, qui distingue précisément le saint du non-saint, le pur de l'impur, le puissant du faible, ne peut pas, quand on la rencontre dans un système organisé comme le bouddhisme ou le brahmanisme, l'islam ou le christianisme, être regardée comme une survivance simplement parce qu'on la trouve aussi, et jouant un rôle aussi essentiel, chez des peuples sans religion monothéiste, ou à religion moins hiérarchiquement organisée que celles que je viens de citer. Il ne peut y avoir ici de problème chronologique; car la sainteté, *iéros* des Grecs, *sanctitas* des Latins, etc., est précisément la qualité qui distingue le sacré du profane dans certaines conditions; c'est la concentration des forces surnaturelles dans un individu, sous certaines conditions aussi. Supprimez la *sanctitas* du christianisme, la *baraka* de l'islam : il ne reste plus de pivot central pour assurer à la catégorie des concepts et des actes magico-religieux leur particularité, ou même leur raison d'être et leur possibilité.

Le même raisonnement s'applique aux Djnoun (pluriel de djinn). Le mot dérive de *genius* latin. De ce que les *genii* jouaient un rôle important dans la religion générale romaine, tout comme les *keres* dans la grecque, et en jouent un aussi important dans toutes les magies-religions primitives, et enfin

sont, sous le nom d'esprits méchants, de démons ou d'âmes des morts, l'un des éléments doctrinaux du christianisme, suffit à prouver qu'il ne s'agit pas, dans une religion ou une autre, d'une survivance du paganisme, mais d'un élément aussi essentiel que la sainteté. Sans la notion d'esprit, ou d'âme, aucune eschatologie n'est possible. Les variations ne portent que sur la représentation de ces esprits, sur leur origine, sur leurs activités, sur leur nature bonne ou méchante, sur les gestes à faire pour les propitier, ou les éloigner, mais non sur leur nécessité dans le système magico-religieux.

Il n'y a donc dans le cas de la sainteté et dans celui des génies ou esprits (car il n'y a pas de raison de distinguer par des noms locaux les faits universels) aucune distinction à faire entre un certain paganisme et une certaine religion, puisque seul le manteau change de nuance, ou de forme, mais que le corps qu'il revêt reste inchangé. C'est, grossièrement, comme si on disait que notre table à trois ou à quatre pieds est dans notre civilisation moderne une survivance de l'époque préhistorique où on prenait un tronc d'arbre à trois ou quatre grosses racines (j'en ai vu ainsi faites au Canada, dans une ferme); la table est autant un élément de toute civilisation matérielle, fût-ce sous forme de simple caisse, de bidon, de grosse pierre, que la sainteté et les esprits (des morts, des ancêtres, des phénomènes naturels, des constructions, etc.) de toute civilisation spirituelle. Notre mentalité ne peut pas s'en passer, au point que même nos théories sur l'atome, sur la vie, sur la force, la matière, le temps, impliquent d'une part la notion de puissance ou de dynamisme en soi; d'autre part la tendance à une représentation animée, ou animiste, des manifestations de cette puissance.

Mais ces manifestations varient de forme; et c'est ici qu'il convient de ne pas considérer à part le Maroc, ou l'Afrique du Nord; de séparer les régions musulmanes des chrétiennes; mais de tenter un examen comparatif de tout le pourtour de la Méditerranée. L'identité des concepts, et celle des manifestations, ne prouve pas nécessairement un emprunt. En France, beaucoup d'entre elles ont été créées de toutes pièces au moyen âge; ce raisonnement est applicable à la plupart

des faits étudiés par Westermarck dans son dernier chapitre: cérémonies du changement d'année; rites funéraires; cycle de carême et carnaval; cycle du solstice d'été, etc.; car des conditions de vie semblables et le retour des saisons ne peuvent que réagir de la même manière sur les hommes, quelle que soit leur race ou leur langue.

C'est pourquoi cet ouvrage, et surtout le grand dont il est une mise au point résumée, contribuent à faire comprendre les documents grecs et latins, égyptiens et asianiques, trop souvent incomplets. On constate alors des parallélismes de création et d'évolution qui se développent dans un plan propre, entièrement indépendant des plans politique, linguistique et géographique; de sorte qu'il importe peu par quelle région du monde on commence l'enquête. Westermarck est parti de Tanger; Lane était parti du Caire; Bérenger-Féraud de la Provence.

Mais ce qu'il y a de certain, c'est que si les historiens des civilisations méditerranéennes anciennes, y compris la grecque et la romaine, veulent comprendre quoi que ce soit à la partie magico-religieuse de ces civilisations, il leur faut étudier les religions populaires du Maroc et de l'Algérie.

C'est ce qui fait l'intérêt des deux publications (il y en aura d'autres, je l'espère) de Mme Dubouloz-Laffin sur les **Djnoun de la région de Sfax.** C'est moi qui lui ai conseillé d'étudier les faits sans se préoccuper de la linguistiqque, car les mots, eux aussi, ne sont qu'un manteau mobile. Ce qu'elle a découvert en fréquentant les Bédouins, les Arabes, les Berbères et les Juifs de cette région se raccorde aux découvertes antérieurement faites au Maroc et en Algérie (travaux de Desparmet et monographies locales nombreuses). J'insiste sur ceci que la Tunisie est la plus mal explorée de nos trois sections nord-africaines; surtout vers le sud, il faudrait faire le joint.

A. VAN GENNEP.

LES REVUES

Revue des Deux Mondes: M. André Pascal, globe-trotteur, fait parler un diplomate et écrit pour son propre compte sur le Japon. — *La Nouvelle Revue Critique:* M. Paul Valéry, artilleur en 1890, rencontre Pierre Louys et M. André Gide. — *Les Amitiés:* Bloy et Vallette. — *Le Divan:* la piété filiale de Rodrigue jugée par un ancien combattant, M. Armand Caraccio. — Mémento.

M. André Pascal est l'heureux parrain d'une petite rue ouverte sur ce qui fut naguère le parc du château de la Muette. Le téléphone dessert un seul abonné dans cette courte rue : M. Henri de Rothschild. Docteur en médecine, industriel, il est par intermittence directeur de théâtre quand il lui convient d'exercer le mécénat que lui permettent ses richesses énormes, en faveur du parrain de la voie d'accès à son palais : M. André Pascal.

Cette signature, aperçue quelquefois sur des affiches de spectacle, vient de paraître à un rang modeste — le dixième — de la couverture de la **Revue des Deux Mondes** (1er décembre).

Si le Mécène protéiforme brigua sans l'obtenir un siège à l'Académie de Médecine, ne verrons-nous pas, quelque jour de merveilleuse indépendance, l'Académie française panser d'un de ses prix les plus flatteurs, les blessures laissées au Virgile, à l'Horace, au Properce de l'actuel C. Cilnius, par les échecs répétés de sa candidature à l'un des quarante fauteuils où s'assirent, à défaut de Molière, Beaumarchais, Becque et quelques autres, Etienne, Colardeau, Brifaut, Henri de Bornier, Jean Aicard et beaucoup d'autres aussi.

Né sous le signe de l'amitié la plus fidèle — celle qui pardonne l'égoïsme et le génie — M. André Pascal vient d'accomplir le tour du monde. Cela lui permet d'écrire une quinzaine de pages sur le « Tokio d'aujourd'hui ». Rien n'étant refusé aux grands de ce monde, il peut mettre en note au bas d'une de celles-ci :

> Deux secousses sismiques se sont fait sentir au cours de mon séjour à Tokio.

Une autre note apprend au lecteur ce qu'est le néon.

« Une enquête minutieuse » menée par M. André Pascal, lui permet de rapporter en ces termes une déclaration de M. Pila, notre ambassadeur auprès du mikado, sur l'existence

au Japon d'un trésor d'œuvres d'art échappées à la destruction par les tremblements de terre et à l'exil par la vente aux amateurs ou courtiers de l'étranger :

A Tokio, la disparition des objets d'art de valeur n'est qu'apparente, m'a dit mon informateur. Si vous n'en voyez plus, c'est qu'ils ont été mis en lieu sûr. L'administration des musées nationaux, en effet, les marchands et les amateurs, ont mis leurs richesses artistiques à l'abri des tremblements de terre et de l'incendie. Ils ont dissimulé leurs bibelots précieux loin de la ville, dans des « cachettes fortifiées »: caves, sous-sols, et souterrains en ciment armé, d'une résistance éprouvée. Là, leurs trésors risquent peu d'être atteints par les secousses sismiques et par le feu. Ces cachettes ont été établies par tout le pays, loin des régions volcaniques, en des lieux qu'ont épargnés, jusqu'à présent, les convulsions de la terre. Toutefois ,le jour où quelque grand collectionneur donne un dîner ou une réception, il sort ses plus belles pièces de leur cachette, les fait transporter chez lui et les dispose dans ses vitrines. Quand ses hôtes ont pris congé, les précieux bibelots sont réemballés avec soin et acheminés sans retard vers leur « abri fortifié ». Ces précautions ont été prises à Tokio, à Yokohama et dans un grand nombre d'autres villes; elles ont permis de conserver le plus gros patrimoine artistique du Japon. Certains s'imaginent, cependant, que ces trésors ont disparu sous les décombres de maisons écroulées ou incendiées, ou bien qu'ils ont été cédés, moyennant des sommes considérables, à des musées ou à des amateurs, en Europe et aux Etats-Unis.

Page 653 de la revue, l'éminent voyageur note en renvoi à son texte :

Il ne faut pas oublier que Tokio s'étend sur près de deux cents kilomètres carrés, et que sa population, qui augmente d'année en année, dépasse aujourd'hui 3.500.000 habitants.

Parce qu'on pourrait l'avoir oublié, la prévoyance de M. André Pascal nous vaut, page 657, les deux notes ci-après, relatives à l'aire de Tokio et au chiffre de sa population :

(1) Deux cents kilomètres carrés.
(2) Plus de trois millions d'habitants.

Cette autre paire de notes en bordure inférieure de la même page nous révèle qu'au retour de son « exploration »

— n'en serait-ce point une ? — M. André Pascal ne pouvait se dispenser d'apprendre à son public d'élite ce que sont cloisonneurs et damasquineurs :

(3) Artistes spécialisés dans la fabrication des « cloisonnés », émaux dans lesquels les motifs sont circonscrits par de simples cloisons dressées verticalement sur la surface pour retenir la matière vitrifiée.

(4) Ouvriers d'art spécialisés dans l'art d'incruster de petits filets d'or ou d'argent dans du fer ou de l'acier.

M. André Pascal constate avec satisfaction que les ouvriers japonais « ne vont pas au café » et que « les femmes » (de la même condition) « ignorent le coiffeur et la manucure ». Il observe avec une ingénuité qui approuve tacitement et que l'on admire chez le plus intime familier d'un authentique baron de Rothschild :

Le seul luxe pour chacun est le « bain chaud quotidien ».

Heureux Japonais qui, à « la floraison des cerisiers » peuvent s'offrir des « repas champêtres », « dans les jardins publics », qui « reviennent à moins d'un franc par personne » !!!

M. André Pascal a découvert et explique la « taylorisation » et la « standardisation ». Il commente ensuite ces méthodes d'exploitation de la main-d'œuvre :

Un tel système est d'une application facile dans le machinisme moderne, dont il est, en fait, une conséquence logique; il exige cependant des ouvriers un effort constant, qui a quelque ressemblance avec les « travaux forcés ».

En France, comme dans la plupart des pays d'Europe, ces méthodes de travail n'ont pu être appliquées par suite de l'opposition que leur ont faite les syndicats professionnels.

On ne voit pas que cette opposition syndicale, qui sauve l'ouvrier d'un sort qui « a quelque ressemblance avec les travaux forcés », soit franchement sympathique à M. André Pascal, auteur d'un *Crésus*.

Ce qui l'enchante au contraire, c'est le bon marché des marchandises manufacturées, à leur vente au détail. Le voyageur aurait pu rapporter à ses amis « un canif à trois lames, quatre francs », « une excellente montre en métal chromé »

qui « vaut de cinq à huit francs ». N'a-t-il rien acquis à l'intention de son fastueux protecteur? Peut-être, « dans les grandes maisons », « une chemise en soie faite sur mesure, avec chiffre brodé » (30 à 45 francs) ou cette « robe de chambre en crêpe de chine doublée de soie » (80 francs) ou ce « kimono de premier choix » (40 à 50 francs).

Si M. André Pascal a pu réaliser des économies sur ses revenus « au meilleur, au plus élégant » hôtel « de la capitale » comme dans les magasins, ces prix « qui défient toute concurrence étrangère » (ah, le style personnel!) lui inspirent une grosse crainte. Il l'exprime dans cet alinéa final :

Le péril jaune n'est plus une fiction: il est devenu une réalité. Déjà, les grands navires qui quittent Yokohama pour des destinations lointaines partent leurs cales pleines à craquer, et les marchandises qu'ils transportent vont inonder tous les marchés du monde, où ceux qui ont le souci de ménager leur bourse et leur portefeuille les attendent avec impatience.

§

M. Hubert Fabureau donne dans « Jeunesse de Paul Valéry » — **La Nouvelle Revue critique** (décembre) — un agréable récit de la rencontre du poète, alors artilleur volontaire d'un an, avec Pierre Louys, en mai 1890, au banquet donné à Palavas en couronnement des fêtes commémorant le six centième anniversaire d'existence de l'Université de Montpellier :

A l'heure du festin suprême, Paul Valéry est entraîné vers la terrasse d'un café par un groupe de joyeux compagnons, étudiants de Lausanne. Près de lui vint s'asseoir un jeune dandy parisien, à la grâce efféminée, aux gestes cérémonieux. De fréquents accès de toux secouaient son torse mince et ses épaules étroites. Mais sous la masse ondulée des cheveux blonds, le pâle visage s'illuminait de grands yeux ardents. Bientôt, au grand étonnement des Suisses gras et roses, dignes héritiers de ceux que le *Quart Livre* rabelaisien disait les descendants du peuple des Saulcisses, les deux Français, après avoir échangé les noms de Baudelaire, Verlaine, Wagner, se lèvent et se prennent le bras, enthousiasmés par la découverte d'un commun idéal. Puis, avant de se perdre dans la foule, le jeune Parisien à l'air fragile de gosse de riches, donna sa carte où étaient gravés ces simples mots: Pierre Louis.

Quelques jours plus tard, Paul-Ambroise rentré au régiment

est de garde à la porte du quartier quand le vaguemestre lui remet une lettre dont l'adresse magnifique et insolite émerveillait le sous-officier. C'est une missive de quinze à vingt pages, véritable doctrine poétique, envoyée par Pierre Louis, le futur auteur des *Chansons de Bilitis,* qui à cette époque, ne parait point encore son patronyme de l'y archaïque et du tréma emphatique.

Voici venir maintenant une autre figure de la naissante vie littéraire en 1890 :

Peu après, un jeune bourgeois calviniste, ami de Pierre Louis, vint passer quelque temps à Montpellier. Celui-là, solennel et froid, dissimulait la Bible de ses pères sous les plis du manteau couleur de muraille qui drapait sa maigre échine. Il portait un vaste chapeau de feutre noir sur des cheveux longs et bouclés. Dans son visage pâle d'adolescent menacé par la phtisie, les yeux un peu bridés luisaient d'un éclat fiévreux. Ce romantique attardé était André Gide, qui, tout en publiant à compte d'auteur les *Cahiers d'André Walter,* se disposait à affronter avec courage une exténuante carrière de rentier. Paul Valéry, qui n'a cessé de correspondre avec Pierre Louis reçoit maintenant les confidences et les conseils d'André Gide. Exhorté par ses deux amis, Paul Valéry laisse publier par *La Conque* ses premiers vers, ceux qui seront recueillis dans l'*Album de vers anciens.*

§

M. René Martineau donne à la revue **Les Amitiés** (novembre) un article intitulé : « Bloy et Vallette » où il témoigne de ce que Bloy « était profondément reconnaissant à Vallette » de le publier quand il ne l'eût été nulle part ailleurs.

Il [Vallette] me dit un jour: « Je crois que vous avez fait comme moi pour conserver l'amitié de Bloy et ma méthode est simple. Je ne lui ai jamais rien promis. » Vérité trop ignorée. — Rien n'était plus douloureux pour Bloy que les promesses qui n'étaient pas tenues. Sa prière mêlée de larmes créait en lui une espérance invincible et cette espérance le faisait se griser au seul miroitement d'un profit. J'ai vu souvent, chez Bloy, des visiteurs s'attirer les bonnes grâces du naïf artiste, en lui racontant qu'une dame millionnaire et propriétaire d'un château somptueux, ne refuserait, après le récit d'un accueil aussi charmant et d'une pauvreté aussi indiscutable, de débourser une importante somme, en faveur d'un écrivain dont elle admirait les œuvres depuis longtemps. Bloy ne s'inquiétait pas du nom de la dame et la situation

géographique du château lui importait peu. Le soir même, il racontait à tout venant le changement prodigieux qui devait s'opérer sans tarder dans sa vie. Le mondain qui s'était construit, chez Bloy, un piédestal argileux, emportait un exemplaire dédicacé, sans se douter de ce qui l'attendait si, à l'heure qu'il avait indiquée, la transformation ne se produisait pas. Bloy n'admettait pas, avec raison, qu'on pût jouer ainsi de la crédulité d'un pauvre.

Vallette opérait d'une tout autre façon: « Et comment, disait-il, sera intitulé votre livre? » Bloy répondait de sa voix la plus terrible: « *L'Invendable!* » — « Ah! reprenait Vallette, le beau titre et combien exact! Ah! oui l'invendable, vous pouvez être sûr de cela! »

Et il montrait, en un tableau très net, les résultats de la vente prochaine, le tirage à mille exemplaires, les six cents acheteurs qui formaient alors toute la clientèle de Bloy se précipitant avec une grande hâte sur le nouveau livre, mais l'affaire limitée à ces quelques affamés et quatre cents exemplaires restant pendant dix ans dans les casiers, attendant des jours meilleurs. Bloy, qui croyait, à chaque publication nouvelle qu'il allait remporter une grande victoire, était ramené doucement à la sensation de la réalité. Il comprenait et patientait. Il appréciait justement les vues de l'éditeur prouvant à l'édité qu'il ne pouvait s'agir, en l'occasion, d'une rémunération en rapport avec la valeur de l'œuvre, mais d'un simple secours à un artiste incompris du public vulgaire qui fait le succès des médiocres.

Vallette s'arrangeait toujours pour que les sommes qu'il remettait dans la suite à Bloy dépassent ce qu'il avait laissé espérer. Il arrivait ainsi que Léon Bloy parlât avec amertume de l'insuccès de ses livres, mais de ses entrevues avec Vallette avec l'accent d'un malheureux réconforté.

De son côté, Vallette ne considéra jamais la visite de Bloy, comme il arriva si souvent ailleurs, telle qu'une corvée, et l'idée de l'éternel tapeur ou même du « mendiant ingrat » ne lui vint jamais à l'esprit.

M. Martineau rapporte un dialogue bien savoureux entre le chimérique polémiste et le précis Vallette à propos du conclave qui allait s'assembler pour élire le successeur de Léon XIII.

« ...Vous savez sans doute, dit Bloy, qu'il n'est pas nécessaire d'appartenir au clergé pour être élu pape. Il suffit d'être chrétien. Vous pourriez être pape. Je pourrais être pape! La chose, après

tout, n'est pas impossible. Un cardinal ayant lu Léon Bloy et s'emballant pour les conceptions de cet écrivain catholique, on peut l'imaginer, et les conséquences, quoique inattendues, seraient logiques... » Et Bloy, victime de son égocentrisme, s'animait et petit à petit se figurait être à la veille de coiffer la tiare.

Vallette amusé se gardait de l'interrompre et quand Bloy en arriva à cette conclusion qu'il a si souvent formulée: « Dans huit jours, ma vie peut être changée du tout au tout! » Vallette lui demanda très sérieusement: « Et si vous êtes pape, qu'allez-vous faire? » Bloy répliqua sans hésiter: « Je commencerai par mettre le grand Interdit sur la France! »

Son interlocuteur ne put se retenir de discuter: « Je vois à cela, dit-il, de grands inconvénients! Ceux qui veulent les pratiques religieuses en seraient privés par vous, Léon Bloy! Mais je connais vos sentiments pitoyables auxquels vous ne sauriez résister... »

Cette simple phrase calma les résolutions enthousiastes de l'improvisateur. Bloy eut alors son bon rire de chrétien très humble et dit: « En attendant, je ne suis pas le pape! »

Vallette me raconta cette histoire, ajoutant: « S'il n'était pas ainsi, il ne serait pas Bloy. Il lui faut, comme à tous les poètes, se griser de son rêve. Il est incontestable que, tout en me parlant, pendant plusieurs minutes, il s'est cru pape. »

Leon Bloy, sentant sa fin approcher, avait dit à Alfred Vallette qu'il lui confiait les intérêts matériels de sa famille, pour tout ce qui concernait le rendement de ses livres. Vallette exécuta la dernière volonté de Bloy avec un soin scrupuleux. Selon sa propre expression, il eut un peu le rôle de grand-père dans la famille Bloy.

M. René Martineau rapporte enfin ceci — qui est bien émouvant :

Deux mois avant sa mort, Vallette disait à quelqu'un que je sais: « Quand la crise sera terminée... nous ne serons plus là. Nous aurons rejoint Léon Bloy. Seulement, il sera dans le Paradis et nous n'y serons pas! » — « Mais si, lui répondait-on, Bloy fut notre ami et il nous conduira là où il est! »

§

M. Armand Caraccio publie au **Divan** (octobre-décembre) « Sur la piété filiale de Rodrigue » un article où les professeurs de rhétorique puiseraient quelques idées nouvelles. Le point de vue de l'auteur est celui-ci :

Les années 1914-1918 ayant révélé à ceux de ma génération l'héroïsme dans sa nudité amère, une pudeur pieuse m'a fait rompre, depuis vingt ans, tout contact intime avec les écrivains qui s'abandonnèrent — sur ce terrain qui devrait être une « chasse gardée » — à une grandiloquence incapable, désormais, de toucher des âmes abondamment « échaudées ».

Le comte tué dans le fameux duel, don Diègue exulte et Rodrigue « se dresse contre son père » à cause de

l'abîme d'incompréhension de « sa » jeunesse et de « sa » souffrance qu'il découvre soudain chez le vieillard.

....

L'opposition des générations, ou plutôt le ressentiment de la génération qui monte à l'égard de celle qui descend, et qui lui a légué, comme seul héritage, des sacrifices et le soin de réparer ses insuffisances, éclate au paroxysme dans cette entrevue dont le haut tragique ne saurait dévier un seul instant sur le plan sentimental. Le fils, précocement grandi par sa victoire, ose enfin révéler le fond de sa pensée à un père qui n'a pas su mesurer l'atrocité de la situation, et qui, dans sa déchéance, n'a rien perdu de ses exigences patriarcales:

Mais parmi VOS PLAISIRS *ne soyez point jaloux*
SI JE M'OSE *à mon tour satisfaire* APRÈS VOUS,
Souffrez qu'en liberté mon désespoir éclate;
Assez et trop longtemps votre discours le flatte.
Je ne me repens point de vous avoir servi;
MAIS RENDEZ-MOI LE BIEN QUE CE COUP M'A RAVI.
Mon bras, pour VOUS *venger, armé contre* MA *flamme,*
Par ce coup glorieux m'a privé de MON *âme;*
Ne me dites plus rien; POUR VOUS *j'ai tout perdu:*
CE QUE JE VOUS DEVAIS, JE VOUS L'AI BIEN RENDU.

....

A n'envisager que les trois premiers actes du *Cid*, les plus dramatiques, les actes de la « passion » de Rodrigue et de son chemin de croix — les stances où il supplie qu'on détourne de lui ce calice, et ce désespoir révolté, après l'irréparable accompli, où il semble s'écrier: « Père, père, pourquoi m'as-tu abandonné? » — nous ne pouvons nous empêcher de suggérer, contre l'usage, que la piété filiale de Rodrigue est toute relative, qu'elle est surtout de pure forme, et qu'il n'y a pas si loin, de sa réprobation secrète et de son amertume, à cette formule du « cornélien » Péguy, qui

pose tout le problème de l'autorité et de la responsabilité paternelles :

« Un père sur qui son fils lève la main est coupable. D'avoir fait un fils qui levât la main sur lui. »

MÉMENTO. — *Cahiers Léon Bloy* (septemb.-décemb.) : De M. J. Bollery : « Mort d'Alfred Vallette ». — De M. G. Rouzet : « Sueur de sang et le corps Cathelineau en 1870-71 ».

Hippocrate (novemb.) : « Jean Moréas en 1883 », un bien remarquable tableau du Paris de cette époque, par M. Claude Berton. — De M. Fernand-Demeure : « Jean Moréas et Laurent Tailhade. »

Le Berry médical (4e trimestre) : Cette épitaphe, extraite d'un recueil de M. le docteur Robert :

A mon amie.
Ici repose
JEANNE FLEURETTE ROSE
Agée de 48 *ans, née à Neuilly (Seine).*
Dieu
A déployé les tendresses de ses perfections (sic)
Elle pesait 440
Belle et généreuse!
Son poids n'égalait en rien sa bonté,
Sa grâce et l'estime qu'elle a laissés
Pour ses amis
(Linque, Laboulbèche).
Son âme véritable ne se consolera jamais,
Et nous aussi!
Un De Profundis, *passant!*

L'Ordre nouveau (15 novemb.) : M. A. Marc : « Esclavage pas mort. » — « Misère du prolétariat », par MM. P. Aron et A. Olivier. — « Le marxisme contre les prolétaires », par M. René Dupuis.

Archives internationales de la danse (1er nov.) : N° spécial sur la « Technique de la Danse ». — (5 nov.), n° spécial sur « les Danses populaires ».

Revue des Poètes (15 nov.) : « Ténèbres », poème de M. Alfred Droin.

La N.R.F. (1er décemb.) : « Pages de Journal », de M. André Gide. — De M. Paul Léautaud, fragments de son « Journal littéraire » sur Remy de Gourmont. — « Valeur et Prix de l'Homme », par M. Bernard Grasset.

La Revue hebdomadaire (30 nov.) : « George Moore », par

M. Charles Morgan. — Enquête de M. Beau de Loménie sur les Ligues.

Cahiers de la Nouvelle Journée (n° 31) : « Destins de la personne », par M. P.-Henri Simon.

Cahiers du Sud (nov.) : « Poèmes », de M. L.-G. Gros. — « Lazare », par M. Robert Kanters. — « Le décaméron noir », deux légendes africaines, d'après Léo Frobenius.

Les Feuilles vertes (octob.-nov.) : « Sapho », par M. Jean Royère. — « Roman de l'amour enterré », poème de M. Max Jacob. — « Sang versé », poème de M. André Salmon. — Fragments d' « Epithalame de la mort », de M. F. Ducaud-Bourget. — Extraits d' « Oliah », poème de M. Jean de Louët. — Un poème de M. Eugène Coeffic.

Revue de Paris (1er décembre) : De M. Paul Valéry : « Le Philosophe et la jeune Parque », « fable écrite pour servir de préface aux Commentaires de la Jeune Parque par Alain ». Cette fable est une lumineuse défense du mystère. On y aimera, entre tous, ces vers :

Mortels, vous êtes chair, souvenance, présage;
Vous fûtes; vous serez; vous portez tel visage:
Vous êtes tout; vous n'êtes rien,
Supports du monde et roseaux que l'air brise,
Vous VIVEZ !... Quelle surprise !...
Un mystère est tout votre bien,
Et cet arcane en vous s'étonnerait du mien?

Que seriez-vous, si vous n'étiez mystère?
Un peu de songe sur la terre,
Un peu d'amour, de faim, de soif, qui font des pas
Dont aucun ne fuit le trépas,
Et vous partageriez le pur destin des bêtes
Si les Dieux n'eussent mis comme un puissant ressort
Au plus intime de vos têtes,
Le grand don de ne rien comprendre à votre sort.

L'Alsace Française (30 nov.) : « Le retour de Lyautey vu par un humble », de M. Léon Porcher. — « Cérémonie en l'honneur de M. Benjamin Vallotton. »

Le Correspondant (15 nov.) : De M. Joseph Reymond : « Les Contrefaçons de l'Intolérance » ou « Les Contrefaçons de l'Intransigeance », selon qu'on lit le sommaire ou qu'on ouvre la revue. — « Léon Blum », par M. Charles Ledré, qui n'a qu'un souci mé-

diocre de la ressemblance. — De M. A. Poizat: « G. Hanotaux et l'évolution de sa pensée religieuse. » — « Le nouveau Quartier latin », par M. Firmin Roz.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Prix littéraires et étrennes. — John-Antoine Nau, premier lauréat du prix Goncourt (*l'Intransigeant,* 6 décembre). — Lettre ouverte au trente-deuxième lauréat (*Marianne,* 4 décembre). — Roland Dorgelès nous dit... (*Vendémaiaire,* 6 décembre). — Le prix Goncourt est-il menacé? (*Comœdia,* 6 décembre). — François de Roux, dixième lauréat du Renaudot, ou comment le journal mène toujours au livre (*Toute l'Edition,* 7 décembre). — Quand M. Joseph Peyré était secrétaire de rédaction (*le Figaro,* 6 décembre). — Le « Baby-Bar » (*l'Action française,* 27 décembre).

...Je regrette presque qu'on ait fait attention à mon bouquin qui ne méritait pas cet honneur. Ce qui n'empêche pas que je ferai un nez comme une trompe de fourmilier quand je verrai qu'on m'aura, fort justement du reste, blackboulé. Je suis bien capable cependant, après cela, de devenir vaniteux et d'être à tous les instants de ma vie « le monsieur qui a *failli* avoir le prix ».

John-Antoine Nau fut à tous les instants de sa vie « le monsieur qui a eu le prix ». Et mieux: « le premier lauréat des Goncourt ». C'est lui qui écrivait les lignes qu'on vient de lire, au cours d'une lettre, restée jusqu'ici inédite, qu'il adressait de Saint-Tropez à un ami, à la veille du prix Goncourt, lettre que les Treize publient dans **l'Intransigeant.**

Le 21 décembre 1903, à dix heures du soir, les Dix, sous la présidence de J.-K. Huysmans et à l'exception de J.-H. Rosny jeune, retenu dans le Midi, attribuaient le prix Goncourt pour la première fois et l'auteur de *Force Ennemie* était le lauréat. John-Antoine Nau ne leur avait pas envoyé son livre. Gustave Geffroy le tenait de Karl Boès, directeur des éditions de *la Plume,* où avait paru *Force Ennemie,* et il l'avait fait lire à ses collègues. Six voix désignaient le roman de Nau; quatre autres se fixaient sur *la Ville Lumière,* de M. Camille Mauclair. « La veille, a noté M. Léon Deffoux dans sa *Chronique de l'Académie Goncourt* — comment ne pas y recourir? — un quotidien, *Gil Blas,* avait provoqué une consultation d'écrivains n'appartenant pas à l'Académie Goncourt. Maurice Barrès avait voté pour la comtesse de Noailles, Romain Rolland pour *Dingley l'illustre écrivain,* des frères

Tharaud, etc.; le plus grand nombre des suffrages désigna *le Père Perdrix* de Charles-Louis Philippe. »

§

Trente-et-un lauréats ont succédé à John-Antoine Nau. M. Roger Vercel, lauréat de l'an dernier, a adressé par l'intermédiaire de **Marianne** une « lettre ouverte au trente-deuxième lauréat » du prix Goncourt. Et ce, avant proclamation du scrutin. M. Joseph Peyré, lauréat de cette année, a-t-il lu, médité après coup la lettre de son confrère?

... Je voudrais surtout que vous me disiez, écrivait M. Roger Vercel, si vous avez eu comme moi l'impression d'être devenu subitement comestible, d'être là, comme sur un étal, pour que l'on vous dépèce, que chacun emporte de vous un morceau, sous forme de photo, de film, de dédicace, de déclaration décisive, de phrase orale pour un « papier ». Quand, mises à part certaines sympathies sincères, heureuses de s'affirmer en l'occurrence, vous ne décèlerez, dans le défilé compact de ceux qui se pressent à votre porte, que des indifférents fébriles; quand ils vous auront fait comprendre sans équivoque que vous êtes leur chose, qu'ils ont sur vous un droit d'exploitation, et cela rien qu'en vous tendant péremptoirement leur carte, comme on tend un chèque à la caisse, que ressentirez-vous, l'envie de rire ou de ficher le camp?

M. Joseph Peyré n'a pas ri, M. Joseph Peyré n'a pas fichu le camp: l'auteur de *Sang et Lumière*, lauréat du prix Goncourt, était lauréat, déjà, du prix de la Renaissance. Il a l'habitude.

§

Le mot prêté, tantôt à Labiche, tantôt à M. Henri Lavedan: « On n'est pas payé. Mais on est nourri », par rapport aux dîners auxquels les membres de l'Académie française, s'il faut en croire cette inoffensive boutade, seraient fréquemment conviés, ce mot a son écho dans certaine histoire que M. Roland Dorgelès, membre de l'Académie Goncourt, a confiée à M. Cardinne-Petit, envoyé de **Vendémiaire:**

On parle toujours sous cape de machinations ténébreuses, de visites pressantes, d'appuis suspects et, à tout instant, on rencontre des personnes apitoyées pour vous dire: « Comme vous devez être importunés par toutes ces visites de candidats! » Eh bien! je peux affirmer que depuis six ans que j'appartiens à

l'Académie Goncourt, je n'ai reçu que deux visiteurs avant le prix. Ils n'ont d'ailleurs pas été couronnés. Les candidats sont beaucoup plus discrets, beaucoup plus pudiques, plus dignes, plus orgueilleux qu'on ne l'imagine ordinairement; et ils ont bigrement raison, car rien ne dessert plus un concurrent qu'une visite inopportune.

L'un d'eux, qui n'avait pas recueilli une seule voix, apprit, je ne sais comment, que j'aimais le saucisson. Quelques mois après son échec, il m'en envoyait un succulent, avec un mot spirituel où il n'exprimait aucune rancune.

Il n'y a pas de doute que M. Roland Dorgelès n'ait eu à cœur de verser un si beau don à la communauté; on imagine mal, cependant, le saucisson s'ajoutant une année plus tard au menu de chez Drouant. N'aurait-il pas paru quelque peu pitoyable, entre les « savouries » et le caviar? Même arrosé du blanc de blanc des Goncourt, un saucisson reste un saucisson. Au demeurant M. Roland Dorgelès se serait-il montré sage de le garder en réserve; on annonce des jours noirs des jours de grande pénitence: « Le prix Goncourt est-il menacé ? » Sous ce titre, M. Jules Véran, dans **Comœdia** pose la question.

L'Académie Goncourt serait dans la gêne, précise M. Véran. C'est la triste révélation qu'a faite l'un des Dix, et non des moindres, M. Jean Ajalbert, dans *l'Echo de Paris*, au cours d'un très intéressant article: *Récapitulation des Goncourt*, écrit avec la vigueur et l'allant du maître écrivain.

Réduite à ses seules ressources originelles, diminuées encore par la baisse ou la conversion des titres qui les représentent, l'Académie Goncourt ne reçoit pas de dons et d'autre part, les affaires ne sont pas son affaire... Et la gêne est devenue telle, précise Jean Ajalbert, que les Dix sont à la veille de supprimer dans leurs déjeuners le fameux blanc de blanc « pour maintenir — pour combien de temps? — les 5.000 francs du prix, et notre pension écornée par les décrets-lois ».

M. Jules Véran ajoute:

Voilà qui est grave. On ne comprend pas comment la pension des membres de l'Académie Goncourt a pu être atteinte par les décrets-lois puisqu'elle n'est pas une institution d'Etat. On comprend mieux le danger que court le prix. Mais il ne s'agit que de la somme qui y est affectée. Rassurons sur ce point Jean Ajalbert

et ses confrères. Le prix Goncourt jouit d'une telle estime que ne fût-il accompagné d'aucune prime, il sera toujours recherché, d'autant plus que les écrivains couronnés seront toujours sûrs de retirer un bénéfice pécuniaire important de la publicité faite à leur nom et à leurs livres.

§

Le prix Renaudot qui n'a jamais été accompagné d'aucune prime, qui, dès la première fois où il fut décerné — c'était en 1926, — a été recherché, a couronné en la personne de M. François de Roux son dixième lauréat. M. Pierre Ducrocq, parlant de l'auteur de *Jours sans Gloire,* écrit dans **Toute l'Edition:**

Il aime répéter un mot que Georges Duhamel lui a dit autrefois et dont il a fait sa règle d'or: « Pour écrire un bon roman, il faut avoir vécu. » Il a vécu et il a écrit un très beau livre. Pour ce livre, il a dû se reporter à de longues années en arrière, retrouver et peindre des êtres disparus, faire revivre des événements d'un temps aboli.

Ce temps aboli sommeille-t-il à l'ombre de la tour Clovis? M. François de Roux était élève du lycée Henri-IV. M. Pierre Fresnay, l'excellent comédien, M. Georges Héritier, l'interprète heureux des poètes, furent ses condisciples. Ce n'est pas chez eux, certes, qu'il faut chercher les troubles adolescents des *Jours sans gloire,* d'ailleurs situés en province. Et puis peindre n'est pas copier.

M. Pierre Ducrocq a intitulé son article: « François de Roux ou comment le journal mène toujours au livre. ». On sait que le lauréat du prix Théophraste-Renaudot tient à *l'Intransigeant* le courrier littéraire des Treize. Le journal mènerait-il toujours aux prix? Mme Claude Silve, lauréate du prix Fémina, n'est pas journaliste, mais M. Jacques Debû-Bridel, lauréat du prix Interallié, a été rédacteur parlementaire à *l'Ordre* et à *la Presse libre,* il est présentement rédacteur à *la Concorde,* et M. Joseph Peyré, qui fut secrétaire de la rédaction, rapportait dans *le Figaro,* au lendemain du prix Goncourt, ses souvenirs:

Il faut avoir vu la copie, disait-il, s'entasser sur la table du secrétaire de rédaction, avec ses enveloppes crevées, la colle, le buvard, les agrafes rouillées et les crayons bleu-rouge, pour pren-

dre une bonne fois le sentiment de ce que valent les choses. « La copie » — l'arrivage des divers articles et pages qui vont faire dans l'hebdomadaire le numéro de la semaine en cours — a toujours du retard. Elle arrive de mauvaise humeur, papiers de cent, cent cinquante ou cinq cents lignes, quarante-deux signes à la ligne, chacun réglé sur sa distance, comme un coureur de cent mètres ou de mille, avec le souffle indispensable et une amertume que vous lisez dans les pâtés d'encre, les ratures, les renvois et la hiéroglyphie indéchiffrable qui désespère les typos.

Il n'y a pas que « la copie », il y a « le marbre », la somme des « copies » qui, une fois « composées », n'ont pu paraître, faute de place. Ah! le curieux journal qu'on ferait avec le marbre recueilli partout! Son titre est tout trouvé: *le Marbre*. Mais bientôt lui-même aurait son marbre... Le marbre augmente bien plus qu'il ne diminue. Encore a-t-il bien plus de chances de « passer », de boucher un trou, plus avantagé en cela que les moitiés d'articles, à jamais hors d'usage. Et les moitiés de contes, de nouvelles!

— Dites donc, il y a soixante-douze lignes à couper dans la nouvelle marocaine, dit le chef de l'équipe au secrétaire de rédaction. Oui, à cause du placard de publicité pour les meubles de jardin.

Un moment plus tôt, le rédacteur en chef avait dit à M. Joseph Peyré:

— Tu passeras cette nouvelle. Du Maroc, avec l'enterrement de Lyautey, ça tombe pile.

Qu'est-il donc arrivé?

C'est le type de la publicité qui est passé par là, avec son bordereau et ses clichés à caser, et qui vous a mordu soixante-douze lignes. Trop tard pour discuter le coup: il a déjà filé. Alors le secrétaire du marbre vous a fait sauter soixante-douze lignes de la nouvelle marocaine, celles qui faisaient l'orgueil de l'auteur: « Sous le vent de la goélette, le vent blanchissait la mer bleue de Salé... » plus une description propre à classer son homme à la gauche de Fromentin. Heureux quand il ne faut pas rajouter cent lignes à un papier.

Car cela arrive. Un secrétaire de rédaction m'a dit avoir ajouté tout un chapitre à un roman qu'il mettait en pages

pour un grand magazine. Il est possible que, si un poème épique a été réduit aux proportions d'un sonnet, on ait vu un quatrain s'amplifier au point de devenir une ode... Les prix littéraires de fin d'année, en tout cas, occupent dans la presse une place qui montre que la littérature n'est pas considérée comme un pis-aller. On a cependant frôlé l'embouteillage: le quatuor *Goncourt-Fémina-Renaudot-Interallié* s'annonçait pour le 4 décembre. La moitié s'ajourna au lendemain. Chacun des lauréats eut sa part. Rien qui incite davantage le public à donner des livres pour étrennes. Vous dites que voilà des cadeaux sans originalité? Méfions-nous d'une certaine originalité. Dans un autre domaine, M. Hubert de Lagarde signale aux lecteurs de **l'Action française** la bizarrerie d'un nouveau jouet:

Il s'agit d'un « Baby-Bar », autrement dit d'un « zinc » pour bébés accompagné de hauts tabourets. La légende nous informe que le « Baby-Bar » est « garni de nombreux accessoires ». L'on voit en effet, sur les rayons de ce bistrot en miniature, un certain nombre de bouteilles qui sont, je l'espère bien, remplies de boissons fortes. Cela permettra aux enfants de jouer à papa quand il s'attarde au café et à maman quand elle se met en colère.

Un *Alphabet* ne serait pas si bête.

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Symphonie en *ré majeur* de Cherubini (Concert de l'Orchestre National, sous la direction de M. Arturo Toscanini). — Une enquête sur Berlioz. — Reprise de *La Flûte enchantée.*

Quand on parle de **Cherubini,** c'est, ordinairement, avec une moue de dédain. Cherubini a été directeur du Conservatoire avant Auber; il a été Surintendant de la musique du roi Charles X, pour le sacre duquel il a écrit une « grand' messe solennelle à trois parties en chœur, avec accompagnement de grand orchestre ». Il en avait déjà écrit deux autres, et puis une quantité de motets *alla Palestrina,* et puis il écrivit d'autres messes — il en laissa dix-huit au total — et d'autres motets, comme il avait écrit bon nombre d'opéras avant de composer les trois ou quatre ouvrages dont on garde souvenir, soit que leur éclat ait brillé jusqu'à nous, soit même qu'on en joue ou chante encore quelques morceaux :

Anacréon, Lodoïska, les Abencérages. Mais Cherubini a laissé un *Cours de Contrepoint;* mais il a été directeur de l'Ecole Royale de Musique (nom que portait alors le Conservatoire), et, à ce titre, il a fermé la porte de cette maison au jeune Liszt qui, désirant y entrer, croyait que le talent peut fléchir un directeur armé d'un règlement. Et sût-on de source sûre que le *Cours de Contrepoint* que signa Chérubini fut rédigé par son élève Halévy, tandis que la musique qu'il écrivit est bien authentiquement de lui, sût-on que Beethoven (qui ne lut pas le Traité de Contrepoint, mais lut la musique) l'admira fort; que Weber la traita de *divine,* Schumann de magnifique, que Berlioz trouvait dans la Messe du Sacre de quoi « immortaliser un musicien », — on a coutume de regarder cette musique comme de « l'ouvrage de professeur », et d'y trouver, par conséquent, de la sécheresse, de l'artifice, de la froideur, mais point d'élan, d'originalité, rien qui ressemble à de la jeunesse, à l'inspiration librement exprimée. Eh bien, en inscrivant au programme du Concert de l'Orchestre National qu'il est venu diriger à Paris, la *Symphonie en ré* de Cherubini, M. Arturo Toscanini nous a donné une nouvelle occasion de vérifier que les idées reçues sont rarement des idées justes et qu'il est absurde de condamner sans entendre.

Certes, cette musique a vieilli, plus vieilli même que beaucoup de musiques qui furent écrites dans le même temps. Mais elle n'est pas indifférente; elle n'est pas aussi froide et compassée qu'on le disait et je n'en veux pour preuve que le charmant scherzo de la *Symphonie en ré,* ou que l'*allegro* final. Il y a là de la grâce, et point apprêtée, de la vivacité, et toute spontanée, toute charmante. J'éprouvais pour l'ouverture d'*Anacréon* ce respect que l'on garde à l'ouvrage bien fait. Je sais maintenant que ce compositeur officiel et chargé d'honneurs était *aussi* un musicien. Mais je ne parviens pas à comprendre pourquoi ses contemporains l'ont, au milieu de sa vie, tenu pour un musicien difficile, obscur, et lui ont reproché d'écrire de la musique « allemande ». Peut-être parce que, rompu dans sa jeunesse à la musique palestrinienne, contrapuntiste émérite, Cherubini apportait la réputation d'un homme à qui la mélodie pure

ne suffit pas. On assure que Rossini lui dit un jour : « Vous ne me faites pas peur, mes pizzicati valent plus que toutes vos fugues! »

Au vrai, il nous semble aujourd'hui que Cherubini ait été un de ces hommes dont les œuvres font la transition entre deux époques. On les franchit comme des ponts — comme dit Flaubert, et l'on passe. Ils n'appartiennent ni à l'une, ni à l'autre rive.

Chose singulière, cette *Symphonie en ré,* que M. Arturo Toscanini a donnée l'autre soir, était jouée en première exécution — du moins en Europe continentale. Ecrite pour la Philharmonique de Londres, en 1815, il est à peu près certain qu'elle n'avait jamais franchi le détroit.

Au même concert, une magnifique exécution de *Fêtes,* le second des *Nocturnes* de Debussy, laissera aux auditeurs une impression ineffaçable, et confirmera l'opinion reçue, et méritée, celle-là, que M. Arturo Toscanini est proprement un magicien.

La Société des Amis de Berlioz, qui a pour siège social la maison natale du compositeur à la Côte Saint-André, et dont on sait avec quel soin elle veille sur la mémoire du grand musicien, a ouvert une enquête sur l'auteur de la *Damnation de Faust.* « Quelle a été, demande-t-elle, l'influence de Berlioz sur la musique du XIXe siècle? Cette musique exerce-t-elle encore une influence? Pensez-vous qu'elle puisse en exercer une à l'avenir? »

Il est bien difficile de répondre de manière précise à de semblables questions : l'influence exercée par un artiste n'est point une chose qui se mesure aisément, du moins en ses prolongements lointains. La réaction contre certains engouements est encore une manière d'influence, — le cas de Wagner est un exemple frappant de cette vérité. Mais pour Berlioz, c'est tout différent.

Les trois questions posées me paraissent n'en faire qu'une, et je crois, pour ma part, que Berlioz n'a guère exercé d'influence sur les musiciens de son temps. Il a été un méconnu. On l'a nié, plaisanté, bafoué, — l'Institut lui a préféré Ambroise Thomas, puis Clapisson. Mais si ses confrères n'ont pas vu — ou pas voulu voir — son génie, s'il a fallu l'obsti-

nation de chefs d'orchestre comme Edouard Colonne pour imposer la *Damnation de Faust*, la postérité a réparé l'injustice des contemporains, mais trop tard pour que l'influence de Berlioz puisse s'exercer sur les musiciens. Elle a été très grande au contraire sur le public. Elle a contribué pour une large part à purifier et à former le goût français. Elle a été salutaire. Mais c'est aujourd'hui seulement que Berlioz est mis au premier rang, — à sa vraie place.

Et sans doute cette poésie si pure, où nous trouvons l'expression parfaite du romantisme musical français, ne fut-elle pas sentie par les romantiques eux-mêmes. Pour ceux-ci, c'était Rossini le dieu, et la *Fantastique* semblait incompréhensible. Personne alors ne se serait avisé qu'un jour viendrait où le nom de Berlioz résumerait, incarnerait le romantisme musical français comme le nom de Victor Hugo résume et incarne la poésie romantique française, comme le nom de Delacroix la peinture romantique. Les noms de musiciens cités par les écrivains d'alors montrent que Berlioz leur était à peu près inconnu, ou du moins qu'ils ne le tenaient pas pour très grand, qu'ils n'avaient nullement la notion que sa gloire éclipserait celle des musiciens français qui furent ses contemporains.

Aujourd'hui, nous savons, grâce au recul, la valeur et l'originalité de *la Damnation*, de *Roméo*, de *l'Enfance du Christ*, des *Troyens*. Et sans doute la beauté de ces œuvres, quand elle se révèle aux jeunes, ne les laisse-t-elle pas indifférents. Mais, est-ce là « exercer une influence »? Oui, certes, si l'on prend le mot au sens large : l'influence du génie ne cesse jamais. Elle s'exerce aujourd'hui comme demain. En écoutant les plaintes de Marguerite ou de Didon, des vocations s'éveilleront probablement, de jeunes musiciens prendront conscience d'eux-mêmes, éprouveront le choc qui fait s'écrier : *Anch'io!* Mais si on entend le mot au sens étroit, direct, où l'imitation entre pour une part, je ne crois pas que l'influence de Berlioz soit bien grande. Et je ne crois pas qu'il y ait lieu de le déplorer, car il n'est pas de ceux dont on imite impunément les procédés. Il est pour cela trop original, trop personnel. Ce qui fait sa musique si belle, ce sont des éclairs de génie, des trouvailles qui lui appartiennent en

propre, bien plus qu'une certaine manière d'écrire, que ces choses qui sont transmissibles de maître à élève. La leçon de Berlioz est plus haute.

Je ne veux pas attendre de pouvoir en parler plus longuement — ce que je me propose de faire dans ma prochaine chronique — pour signaler la belle reprise de **La Flûte enchantée à l'Opéra.** Après la remise à la scène de *Don Juan,* on attendait la résurrection de cet autre chef-d'œuvre. C'est chose faite aujourd'hui. Et dans le même temps, une troupe, composée d'artistes qui, pour la plupart, ont chanté à Salzbourg, donnait à l'Opéra-Comique les *Noces de Figaro.* Mozart règne sur nos deux scènes lyriques à la fois. Abandonnons-nous aux délices de sa musique : elles sont à la fois une consolation et une espérance.

RENÉ DUMESNIL.

ART

Exposition Claude Monet: galerie Durand-Ruel. — Exp. Fernand Maillaud : galerie Sélection. — Exp. Kars : galerie Bernier. — Exp. Othon Friesz: galerie Zack. — Le Nouveau Salon: galerie Bernheim jeune.

Cinquante Claude Monet, datés de 1865 à 1888, voici un bel enchantement pour le regard. Monet est né tout armé. Dès les débuts, il a, par sa spontanéité, découvert toute son originalité. Si aux toutes premières toiles, on constate qu'il a admiré Corot et Courbet, qu'il a écouté Boudin et Jongkind, la disposition des silhouettes, la notation des horizons, l'impression générale est du pur Claude Monet. Il voit tout dans l'ordre et la vision intellectuelle générale; la connaissance mentale de son thème ne nuit jamais à l'impression locale, à l'impression horaire que lui dicte l'instant où il peint et dont il saisit la vérité à cette minute essentielle. C'est dans cette ligne qu'il se développe, qu'il ira de ses notations brèves à ses prodigieuses symphonies. C'est un développement sur soi-même en conscience et en subtilité analogue à celui de Rembrandt. Cette exposition contient quelques beaux portraits, l'un d'eux est daté de 1865; c'est un portrait de Mme Claude Monet, de profil, la tête très légèrement renversée. C'est d'une grâce parfaite, d'une franchise étonnante. On ne saurait lui préférer de beaucoup quoique la maîtrise

du métier y soit plus manifeste, un portrait de Monet par lui-même daté de 1886, magnifique surgissement de personnalité énergique. D'autres belles études de figures, le jeune Michel Monet sur son cheval mécanique, une étude de jeune femme en toilette claire, d'une belle et tranquille attitude sur la cime d'une falaise. Monet est un des grands peintres de figures de son temps comme le fut Corot. Le paysagiste de haute valeur décrit bien la figure humaine et la résume souvent mieux que le portraitiste professionnel. Tous deux, Monet et Corot, n'ont peint que des proches ou des figures qui les intéressaient particulièrement; de là, une puissance de vérité et une absence totale de convention. Peut-être que si leur insuccès n'avait écarté d'eux toute commande officielle, ou privée, leurs séries de figures ne seraient point empreintes de cette force de sérénité et de ce naturel émouvant. Parmi les paysages, la série des Vetheuil est nombreuse et attachante. On peut voir dans cette patiente étude de toutes les minutes rares que donnaient au peintre dans un paysage familier la ville et le fleuve, le commencement des grandes symphonies qui commencèrent au voyage que fit Monet à Antibles. La seule différence c'est qu'au lieu d'en présenter les éléments ensemble, il les montre successivement. Voici donc Vetheuil à l'aurore, dans la brume, au dégel, à la débâcle des glaces sur la Seine. Aucun de ces tableaux n'a vieilli. L'impression en est aussi généreuse que lorsque Monet les groupa en 1878 dans la petite galerie de la Vie Moderne de Georges Charpentier. La série d'Antibes est représentée allusivement par une notation de la petite ville dans une ombre claire de brume rosée. Il y a des traces du voyage de Hollande par une belle allée de moulins et la maison à Zaandam dont l'horizon est une merveille de synthèse du climat le plus irisé qui soit. Les dockers d'Argenteuil précèdent par la vigoureuse plantation régulière de leurs silhouettes bien des efforts postérieurs de construction et de disposition symétrique de personnages dans une sorte d'unanimisme pictural, tel celui qu'a pratiqué Hodler. La découverte du nouveau Paris par Claude Monet est signalée par cet admirable chantier de la gare Saint-Lazare avec ses vivantes silhouettes d'ouvriers et ses fumées ourlées et pénétrées d'or solaire. Une prochaine exposition chez Rosenberg

sera choisie parmi des œuvres peintes après 1888. On y trouvera certainement des pièces peu connues, car l'œuvre de Claude Monet est des plus touffues aussi bien qu'une des plus radieuses.

§

Fernand Maillaud délaisse un peu son Berry natal dont il nous a donné un multiple portrait si émouvant, villes silencieuses un instant animées et bavardes du grand marché qui s'éparpille sous les hauts arbres du mail, larges plaines de moissons rissolées de soleil, avec des haltes paisibles de cultivateurs sous les grands arbres. Un passage de frêles communiantes aux longs voiles blancs contre les murs grisâtres d'une vieille église rappelle ce décor tempéré. Voici encore ces contrées frileuses sous la boue d'hiver avec une forte impression de ciel gris sur les arbres défeuillés. Des bêtes puissantes tracent le sillon dans un sol rugueux. Mais surtout voici des toiles empreintes de toute la claire luminosité du Midi: Nice, vue de Montboron, ramassée en quelques beaux éclats blancs, et puis Oran et Mostaganem peints panoramiquement ou avec des détails de fontaines pittoresques et des passages ou des arrêts sculpturaux de grands cavaliers blancs.

§

Kars est un excellent peintre, elliptique, vigoureux, bon harmoniste. Il compte parmi les bons représentants de ce que l'on appelle l'Ecole de Paris, en rassemblant sous cette étiquette, avec des Parisiens très avertis, des étrangers qui ont admis ou se sont assimilé l'influence française. Kars dans la quête du pittoresque qui anime la vie du peintre, s'est passionné pour l'Espagne, pour dire plus précisément pour la Catalogne où il passe de longues et laborieuses villégiatures à Tossa, petit port du nord catalan qui lui fournit des vues d'ensemble de cette petite ville blanche serrée au bord de la mer auprès d'un petit clocher, et aussi des petites places recueillies situées comme au creux de maisons jaunes, presque sans fenêtres, mauresques à souhait. Il y note aussi des habitants et des passantes, des jeunes femmes coquetant dans une loge sans doute non loin du toril, de pitto-

resques petits marchands de fruits et des buveurs d'un vif caractère, dans un cabaret tout doré de soleil.

§

Une exposition des dernières œuvres d'Othon Friesz nous montre de puissants paysages vus des remparts de Saint-Malo et concentrant pour ainsi dire la singulière beauté de ce large décor. Ailleurs, sur des mers un peu secouées de gros temps, filent toutes voiles dehors des grands bateaux gréés pour de longues et patientes traversées et dont Othon Friesz décrit avec une grande justesse pittoresque la souple allure d'immenses papillons blancs. Dans des jardins et des vallons de Provence, d'un grand style antique qui touche à un certain mysticisme et semble indiquer de proches orées de bois sacrés, Othon Friesz nous montre, près du sourire bleuâtre du clair ruisselet, des baigneuses ou il réunit sur la pelouse des groupes arcadiens écoutant des chants ou peut-être des fables d'une allure dont la majesté n'exclut pas une certaine grâce souriante. La lumière joue bien sur ces corps élancés et bistrés. C'est jour de joie, de paix et de fête sous la vérité du soleil provençal.

§

Le Nouveau Salon est un groupe fort intelligemment composé de bons peintres notoires et de jeunes auxquels est réservé un bienveillant accueil, mais qui doivent faire preuve d'un beau métier. L'ensemble est un peu sage, mais l'impression est d'une agréable sûreté. Peu d'imprévu mais de l'art solide. Le chef de file est Gaston Balande, un des meilleurs peintres de notre heure et des plus variés dans sa recherche constante de l'expression juste et ample. Une exposition chez Drouet résumait tout récemment ses périples à la recherche des grands décors du monde, des belles haltes près des grands fleuves et des ponts architecturaux d'où l'on aperçoit tant de lointains et dans l'eau qu'ils surplombent, tant de reflets. Il y avait là des Dordogne, des Seine à Mantes, des palais vénitiens, tout un magnifique carnet de route.

Depuis quelques années, le Nouveau Salon orne des salles d'une belle rétrospective. L'an dernier, un de ses membres, de Lassence, avait organisé, grâce à la belle collection Lamberty, une rétrospective Steinlen. Cette année, c'est Bourdelle

qui est commémoré par quatorze belles pièces dont quelques-unes de ses dernières, un Esculape et aussi un buste de jeune Roumaine auquel il travaillait lorsque la mort vint détruire tant de génie. Puis la Bacchante portant un Eros et nombre de petites esquisses certifiant l'esprit de recherches nouvelles et de rythmes modernes de ses suprêmes années.

Parmi les tableaux qui fixent l'attention, un port de Guernesey par Montézin, une large et somptueuse nature-morte de Montassier, le *Goûter*, un beau paysage provençal de Balande, l'ensoleillement et l'ombre chaude de Majorque captés par Clémentine Ballot, la vallée d'Oriol à Marseille d'Isailoff qui a décrit aussi des aspects du Grand-Morin, un portrait de jeune fille très agréable en ses tons tempérés d'Arminia Babaian, un somptueux et mouvementé paysage de Madeleine Vaury, une étude de jeune fille rousse très fine de Maxa Nordau, un bon portrait de Mistral par Denis-Valvérane qui jadis, au temps de la vie de Mistral, a tracé d'après lui de nombreux croquis, une étude très fine de jeune convalescente de Mme Tournès d'Escola, les rues de petits villages de Seine-et-Oise, pittoresquement évoqués par André Delauzières, des paysages de Strauss, de Duplain, de Lassence, Chamard-Bois, Georges Migot, une puissante évocation de maritorne de Jean Chapin, *la Femme en prière,* d'un accent intéressant de Juliette Bendix, des paysages de Bardon, Ingold, Gabriel Venet.

A la sculpture de belles médailles puissamment formulées par André Rivaud et des bustes de Mmes Bianchi et Schaal.

GUSTAVE KAHN.

LETTRES ALLEMANDES

Publications récentes sur la jeunesse allemande. — Will Vesper : *Deutsche Jugend. Dreissig Jahre Geschichte einer Bewegung* (« Jeunesse allemande. Trente années d'histoire militante »), Berlin, chez Holle et Ce. — Baldur von Schirach: *Die Hitler Jugend. Idee und Gestalt* (« Jeunesse hitlérienne. Son idéologie, ses formations »), dans la collection « *Zeitgeschichte* », Verlag und Vertriebs-Gesellschaft, Berlin, W. 35. — Reinhold Schairer : *Not, Kampt, Ziel der Jugend in sieben Landern* (« Détresse, luttes, orientation nouvelle de la jeunesse dans sept pays »), Societäts-Verlag, Frankfurt a. M. — *Internationale Zeitschrift für Erziehung* (Revue internationale de Pédagogie), éditée par le Professeur Alfred Bäumler. Weidmannsche Buchhandlung, Berlin.

L'entrée en scène de la jeunesse hitlérienne n'a pas éclaté comme un coup de foudre ou comme un coup de théâtre, du

jour au lendemain. Elle a été précédée d'une longue préparation. Il faut y voir l'aboutissement d'une crise morale qui, pendant 30 années, a travaillé la jeunesse allemande. L'histoire de ces trente années d'histoire militante nous est contée en une série d'études rétrospectives, rédigées par quelques-uns des *leaders* de la nouvelle génération, dans le livre récemment publié par M. Will Vesper : **Deutsche Jugend. Dreissig Jahre Geschichte einer Bewegung.** (Jeunesse allemande. Trente années d'histoire militante.)

Voici, pour commencer, la première étape, sorte de préhistoire de l'hitlérisme, encore toute teintée d'idéologie et de sentimentalité romantiques : c'est l'époque des *Wandervögel* (Oiseaux migrateurs). Au début du XIXe siècle, on a pu voir des bandes de jeunes « migrateurs », dans les accoutrements les plus variés, s'échapper de l'atmosphère étouffante d'une civilisation industrialisée à l'excès, pour reprendre contact avec « la terre », communier avec les éléments primitifs, avec le silence et les voix de la forêt, se retremper et se purifier dans les sources originelles de la vie campagnarde et de la poésie populaire. Aucun programme précis ne semble d'ailleurs avoir présidé à cet « exode » où il faut voir plutôt la subite reviviscence de l'instinct « migrateur », sorte d'atavisme germanique. Prenons garde cependant que chez ces jeunes fauves évadés de leur cage, gronde déjà une sourde révolte contre une certaine conception occidentale de la « civilisation », représentée par l'ordre bourgeois, la famille bourgeoise, l'école bourgeoise, l'Etat bourgeois, toutes choses surannées et périmées contre lesquelles s'insurge l'instinct aventureux, l'affirmation héroïque d'un « sang » nouveau. La jeunesse allemande étouffe dans la maison que lui ont léguée ses aînés. Son dynamisme hyperconscient ne supporte plus ces limitations ni ces freins traditionnels. Sans doute, il s'agit, pour l'instant, moins d'une révolution politique que d'une révolution toute morale ou plutôt pédagogique. L'ancienne pédagogie se confondait avec l'enseignement. Elle restait confinée dans l'école. Elle s'incarnait dans la personne du « maître », du *Lehrer*. Elle travaillait à transmettre, par l'organe d'un corps savant et enseignant, un savoir officiel, l'expérience acquise des générations anté-

rieures. Tout son effort tendait à préparer la jeunesse à une carrière, ce qui veut dire qu'il tendait à l'enrégimenter dans les cadres de la société bourgeoise, sous le commandement des adultes et des vieux. La pédagogie nouvelle sera au contraire une pédagogie de plein air et elle prendra son point d'appui, non dans les programmes scolaires, mais dans l'instinct novateur de la jeunesse. Elle ne sera pas un enseignement donné aux jeunes par les vieux, mais *une éducation de la jeunesse pour la jeunesse et par la jeunesse elle-même.* Au type suranné du *Lehrer* succédera le type nouveau du *Führer* (avec les *Wandervögel* ce vocable fatidique a fait sa première apparition) à la fois recruteur, disciplineur et chef de bande. Le *Führer* sort des rangs mêmes de la jeunesse; il doit son autorité uniquement à cette puissance d'entraînement, de suggestion et de commandement qu'il exerce sur la nouvelle génération dont il est l'incarnation, dont il partage les aspirations et parle le langage, et il a pour mission de la « conduire » vers des buts conformes à cet avenir dont seule la jeunesse porte en elle le secret et les promesses. Ainsi se trouvent transposés les rapports d'éducateur à disciple. Ce n'est plus à la jeunesse de se plier à l'expérience du passé, mais c'est au contraire l'expérience du passé qui doit recevoir sa consécration, sa valeur et son sens de la nouvelle génération.

Il serait fastidieux de suivre l'inextricable réseau de tous ces groupements rivaux entre lesquels s'est pulvérisée cette première vague de la jeunesse. Cependant déjà se dessine l'idée d'une organisation totalitaire où ces groupements se fondraient en une Fédération unitaire et où s'effaceraient toutes les divergences politiques, toutes les inégalités de rang social, toutes les différences d'éducation et de confession religieuse. Cette conception d'une vaste communauté de la jeunesse, uniquement fondée sur l'âge, s'est affirmée à la veille même de la guerre, le 11 octobre 1913, jour anniversaire du centenaire de la bataille de Leipzig, par une manifestation monstre, dans ce fameux congrès du *Hohe Meissner*, où se tinrent les premières grandes assises de la jeunesse allemande.

On se figure difficilement la coupure nette que la guerre

a ensuite opérée en Allemagne entre les générations, entre l'avant-guerre et l'après-guerre, entre hier et aujourd'hui. Peut-être est-ce la logique propre du caractère allemand qui l'oblige à côtoyer le néant pour y découvrir les principes d'une affirmation plus exaltée de lui-même. A tout le moins voyons-nous dès le lendemain de la guerre, dans l'écroulement de toutes les notions d'ordre, de stabilité, de sécurité, naître au cœur d'une jeunesse « activiste », l'idée d'une régénération totale de l'Allemagne, à la fois physique, morale et politique. La propagande des Wandervœgel se réduisait à une aspiration romantique vers la liberté, à une sorte de vagabondage collectif, d'école buissonnière érigée en système pédagogique. A présent l'élan de la jeunesse s'oriente vers un but pratique précis. Au milieu des éléments de discorde et de désunion nationale, développer la discipline du *Bund*, c'est-à-dire du « Groupe », rééduquer le sens du collectif qui saisira l'individu dans toutes ses énergies, lui imposera le don total et indiscuté; obéissance, discipline, autorité, voilà les mots d'ordre de cette nouvelle mystique collective. La discussion divise; seule l'action unifie. Cette discipline sera nécessairement hostile à tout libéralisme, à tout individualisme, sur lesquels se fonde une certaine « civilisation occidentale ». Elle est hostile aussi à l'idée de paix, car elle doit tendre à plonger l'être humain dans un état de perpétuelle tension, de perpétuel danger, de perpétuel armement et de mobilisation intégrale, c'est-à-dire dans un état permanent de guerre, latente ou déclarée, qui seul peut maintenir en lui ce comportement soldatique, et éduquer les vertus guerrières d'abnégation totale, de sacrifice absolu. C'est aussi ce qui mettra, dès l'origine, un abîme entre les Eclaireurs allemands et les Eclaireurs des autres pays. Plus que les principes de fraternisation internationale, ce qui importe à leurs yeux, c'est la tâche de s'enfermer dans un horizon précis, d'éduquer un type racé, aguerri, discipliné, militarisé, à la fois soldat, pionnier et missionnaire, chez qui revivra la tradition guerrière et religieuse de colonisation et d'expansion vers l'Est qui avait été au moyen âge celle de l'Ordre teutonique.

Et l'instrument par excellence de cette éducation ce sera le « camp de travail ». Car là se trouve remis en honneur préci-

sément tout ce que négligeait l'ancienne pédagogie humaniste, à savoir la vie physique au grand air, l'endurcissement aux fatigues et aux privations, la loi commune d'un travail manuel, sous le signe de la collectivité, sans aucune arrière-pensée d'avantage personnel ni de succès brillant, et enfin cette sorte de communisme ou de socialisme spontané de la jeunesse que crée la vie commune dans le camp, où s'effacent toutes les différenciations entre intellectuels et manuels, entre ouvriers des champs et ouvriers de l'usine. Ainsi, tandis que les autres jeunesses, représentants attardés d'une brillante culture humaniste, se sentiront de plus en plus comme les « épigones » d'un glorieux passé, l'Allemagne donnera naissance à une race nouvelle de « pionniers », qui nécessairement fera sa trouée dans le monde et imprimera sa griffe sur l'avenir.

On commettrait donc une erreur si on s'imaginait que la jeunesse hitlérienne est une création du Troisième Reich. C'est plutôt le contraire qui serait vrai. L'élan de la jeunesse allemande a porté sur ses épaules et fait triompher le régime hitlérien. Si la prédication hitlérienne a éveillé des échos si instantanés, c'est qu'elle répondait à l'instinct secret de cette jeunesse, à sa discipline spontanée, à son fanatisme collectif. Telle est la conclusion qui se dégage nettement du récent livre de M. Baldur von Schirach, intitulé **Jeunesse hitlérienne.** On lira avec intérêt l'historique de ce groupement qui, en 1929, ne comptait encore guère plus de 2.000 adhérents.

En 1931, M. Baldur von Schirach, cumulait encore les fonctions de « chef de la Jeunesse hitlérienne » et de « chef de groupe des sections d'assaut ». Il y avait là, en réalité, deux organisations distinctes qu'on décida de scinder complètement, le jour où le ministère Grœner décréta la dissolution des formations paramilitaires. Stratagème bien vite éventé, car l'interdit qui, en principe, ne devait atteindre que la milice hitlérienne, c'est-à-dire les sections d'assaut, fut aussitôt étendu aux groupements de toute la Jeunesse hitlérienne. On vit alors pleuvoir les perquisitions, les arrestations, les manifestations hostiles. L'auto même de M. Baldur von Schirach fut confisquée pour dettes. Excellente ré-

clame! Lorsqu'en 1931 on complota de convoquer, à la barbe du gouvernement, un grand congrès de la jeunesse hitlérienne, à Potsdam, il restait à peine 200 marks en caisse et on escomptait 20.000 congressistes! Il en vint plus de 100.000. Dans la journée du 2 octobre, le Führer, accouru au congrès, vit défiler, debout, les congressistes pendant sept heures et demie et reçut, le bras levé, le serment de toute cette jeunesse enthousiaste. « Le régime de Weimar avait les baïonnettes, écrit l'auteur; nous, nous avions la jeunesse. »

De 1931 à 1933, c'est ensuite l'incorporation opérée, de gré ou de force, avec une rapidité inouïe, de toutes les organisations de la jeunesse allemande, ouvrières ou bourgeoises, marxistes ou confessionnelles, dans le Front commun d'une organisation totalitaire, sorte de bassin collecteur, « la Jeunesse hitlérienne » qui, en 1933, comptait déjà 3 millions d'adhérents. Tout cet afflux nouveau fut réparti entre trois groupements : l'organisation des « jeunes classes » *das Jungvolk*, sorte de pendant de la *balilla* fasciste, où entrent les jeunes garçons de 10 à 14 ans; puis les *Hitlerjungen* (les « jouvenceaux hitlériens »), c'est-à-dire les jeunes gens de 14 à 18 ans, parmi lesquels se recruteront, par triage, les futurs miliciens de la S. A.; et enfin une section féminine, réservée aux « jouvencelles » hitlériennes, le *Bund deutscher Mädel.*

Plus que ces détails d'organisation, nous intéressent les principes dont s'inspire cette pédagogie hitlérienne. D'abord la séparation nette maintenue entre l'*instruction* et l'*éducation.* L'instruction est le domaine propre de l'école, à la condition que celle-ci soit remise à sa place — qui n'est pas la première. Quant à l'éducation, elle comporte, à la base, d'abord l'éducation physique comprise comme hygiène sociale et comme discipline collective, *à la fois du corps et de l'esprit.* On s'est étonné de voir l'Etat hitlérien retirer aux associations religieuses le droit de diriger elles-même l'éducation physique de leurs adhérents. C'est que cette discipline ne saurait être détachée, aux yeux du nouveau régime, de la doctrine raciste qui lui sert de support, faute de quoi elle risquerait de dégénérer bien vite en tours de force d'acrobatie frivole ou en performances individuelles

d'un caractère purement sportif. Or, sa vraie destination est de se mettre au service de la régénération de la race, d'assurer la santé du corps, de préserver la pureté du sang et de travailler à la sélection d'un type supérieur d'aryen intégral. Et puis la seconde pensée de cette pédagogie sera d'inculquer, dès le plus jeune âge, le sens social à la jeunesse. Arracher le jeune garçon, au moins un jour par semaine, à l'atmosphère émolliente de la famille, le mettre en présence des luttes et des difficultés de la vie où il lui faudra payer de sa personne, c'est le premier pas dans cette éducation qui avant tout se propose de former des caractères, de discipliner, d'unifier un peuple et de viriliser la jeunesse. Dès l'âge de 10 ans, le jeune Allemand, abjurant toute gloriole vestimentaire, portera donc l'uniforme, symbole de cette vaste communauté dans laquelle il doit de plus en plus s'incorporer, au sein de laquelle, toute sa vie, il marchera en rangs serrés. Plus tard, viendront les camps de travail, les réunions hebdomadaires dans les « soirées » de la jeunesse hitlérienne, les stages périodiques dans les écoles-pépinières où se fera l'apprentissage et le recrutement des chefs futurs. Mais quelle que soit la tâche qu'il accomplira ou le rang qu'il occupera, il faut que le jeune allemand soit, non un intellectuel ni un esthète, mais qu'il se comporte toujours « en soldat de l'Idée ». C'est la main-mise de l'Etat hitlérien sur l'âme de toute la génération nouvelle.

M. Reinhold Schairer, auteur d'un livre qui naguère a fait époque sur le chômage intellectuel et sur la détresse de la jeunesse universitaire allemande, vient de faire paraître un nouveau volume, d'une documentation saisissante, intitulé: **Not, Kampf, Ziel der Jugend in sieben Ländern** (*« Détresse, luttes, orientation nouvelle de la jeunesse dans sept pays d'Europe »*). Cette enquête, d'une actualité brûlante, née d'un contact direct avec les hommes et les choses, est rédigée en un style très vivant. Elle mériterait d'être traduite dans les différentes langues d'Europe et devrait se trouver entre les mains de tout éducateur soucieux de sa tâche. Car il est vain de vouloir le masquer. La crise de la jeunesse est universelle. Partout les mêmes symptômes : les carrières sont encombrées, les horizons se rétrécissent; nous entrons dans l'ère des compressions et des restrictions. En

même temps que s'effondrent les traditions du passé, la confiance dans l'avenir, elle aussi, est minée par la base. Il est passé le temps de l'optimisme à la Condorcet, de la foi au progrès indéfini de l'espèce, à l'expansion illimitée d'une humanité qui trouvera devant elle des espaces infinis et une harmonie grandissante des intérêts humains. Or, c'est la jeunesse qui est la première atteinte par ce pessimisme nouveau. Chez elle d'abord s'affirme cette espèce de « nihilisme européen » dont Nietzsche déjà avait décelé les symptômes. On peut dire que dans tous les pays d'Europe, tend aujourd'hui à se constituer un « cinquième Etat », celui des jeunes chômeurs, des déclassés involontaires, on pourrait même dire : des déclassés « supérieurs », car c'est très souvent pour les énergies et les intelligences de premier plan que l'adaptation est le plus difficile; ce sont elles qui perçoivent avec le plus d'acuité les contradictions flagrantes entre l'ordre des « réalités » et l'ordre de ces « valeurs » qui nous ont été transmises par l'école et qui reposent sur un certain optimisme traditionnel de la culture. De là vient sans doute la prédilection marquée de cette jeunesse pour les hommes d'action, nés d'hier, qui, sans avoir passé par les humanités, se révèlent les plus effectifs réalisateurs, les dictateurs et les maîtres de l'heure présente. M. Schairer va même jusqu'à parler d'une « faillite de l'école ». Tout au moins, il pose la question : « l'école remplit-elle encore sa vraie tâche qui est de préparer à la vie? »

Nous ne saurions le suivre dans cette enquête qui l'a conduit à travers les différents pays d'Europe et où il s'attache à noter les symptômes, à marquer aussi les efforts parfois héroïques où peut-être déjà s'affirme une « orientation nouvelle ». Particulièrement instructif pour nous sont les chapitres qu'il consacre à la jeunesse française. C'est assurément celle qui, jusqu'à l'heure actuelle, est le moins profondément atteinte par la crise. La « terre » et la « famille » représentent encore pour elle des réalités stables, des refuges inviolés. Dans la vie de tout Parisien, il y a un coin de province où il rêve d'aller périodiquement se replonger, reprendre contact avec le pays, et vivre là, au moins pendant quelques semaines, comme vivaient son grand-père et son arrière grand-père, sous ce doux ciel de France qui embellit toutes choses. Pa-

reillement notre système scolaire apparaît à M. Schairer le plus archaïquement traditionnel qui soit encore. Nous représentons en Europe une véritable « Chine de l'humanisme ». C'est effrayant ce qu'un Français passe d'examens! Il semble que ce soit là son sport favori. Toutes les dates décisives de son existence sont marquées par un examen ou par un concours. Et nulle part non plus l'abîme n'est plus béant entre la vie réelle et cet humanisme théorique, cet intellectualisme abstrait que l'école implante dans les cerveaux français entre 10 et 20 ans. A dire vrai, la France n'a pas, à l'heure actuelle, de véritable jeunesse. Elle réalise le type « vieux » parmi les peuples; tout au moins, c'est le pays où règne une toute puissante gérontocratie. Le suprême triomphe pour un jeune Français, voire même pour une jeune Française, c'est de remporter un prix d'honneur au concours général et d'être couronné par un ministre ou par quelque vieil académicien, devant un aéropage de robes multicolores. Que manque-t-il donc pour que s'affirme une nouvelle jeunesse française? L'auteur répond : non, certes, l'élan, resté généreux, mais *die Not,* c'est-à-dire le coup de fouet et l'épreuve d'une réelle détresse. Cependant, à de certains symptômes — la philosophie bergsonienne de l'élan vital, la crise des humanités, causée par le chômage intellectuel — M. Schairer croit reconnaître les signes avant-coureurs de l'épreuve salvatrice. Et ce sera tant mieux. Le réveil de la jeunesse française sera salué avec joie par les autres jeunesses, car, ajoute-t-il, « s'il manquait l'apport français, il manquerait la pierre fondamentale qui s'appelle : la réalité de l'Esprit. »

Signalons enfin à ceux qui s'intéressent aux problèmes de l'éducation, la **Internationale Zeitschrift für Erzichung,** (Revue internationale de Pédagogie), publiée à Berlin (Weidmahnsche Buchnandlung), et qui apporte des articles écrits en trois langues différentes : allemand, anglais, français. Cette Revue s'est tracé le vaste programme d'étudier les multiples questions que pose, dans les différents pays, l'éducation de la jeunesse, et de faire connaître les méthodes et les solutions proposées dans les domaines les plus variés. En même temps qu'une tribune ouverte à toutes les collaborations et à toutes les expériences, c'est un office d'information internationale scrupuleusement documenté. Pour les lecteurs qui

ne possèdent pas les trois langues, les articles, rédigés dans la langue du texte original, sont suivis de sommaires analytiques qui en reproduisent fidèlement la substance, chaque fois dans les deux autres langues.

JEAN-ÉDOUARD SPENLÉ.

LETTRES CANADIENNES

Jean-Charles Harvey : *Les Demi-Civilisés*, Les Editions du Totem, Montréal. — Jean-Charles Harvey : *Sébastien Pierre*, Les Editions du Quotidien, Lévis.

Le Canada français traverse une crise intellectuelle, dont les manifestations ne pouvaient manquer d'apparaître dans les écrits des auteurs canadiens.

Il fallait du courage à M. Jean-Charles Harvey pour publier ses **Demi-Civilisés.** On peut estimer qu'il a fait fausse route, que son livre ne contribue guère à suppléer aux insuffisances de la civilisation au Canada; il n'en reste pas moins que dans ce jeune pays où l'audace physique est plus fréquente que celle de l'intelligence, sa tentative, par la volonté de sincérité qu'elle manifeste, doit déjà retenir notre attention.

L'Europe, et la France en particulier, sont depuis longtemps familiarisées avec le type du jeune révolté. Il est un âge où chacun voudrait remodeler le monde suivant son idéal. Par bonheur, cette effervescence juvénile n'inquiète personne : la vie se chargera d'obtenir, tôt ou tard, les inévitables concessions. Mais, au Canada, où la jeunesse grandit dans le respect absolu des principes, celui qui ose s'en émanciper publiquement ne tarde pas à connaître de sévères condamnations. M. Harvey en a fait l'expérience.

Son ouvrage ambitionne d'être à la fois un plaidoyer, une esthétique, une morale, un recueil de portraits, une charge et quoi encore? Il n'en fallait pas tant pour faire un chaos. Mais si l'ensemble est raté, si l'intrigue romanesque est d'un prétentieux enfantillage, il serait injuste de ne pas insister sur les nombreux passages où s'affirment des qualités plutôt exceptionnelles chez les prosateurs canadiens. Ainsi, dans les premières pages du volume, qui racontent l'enfance du personnage principal, le ton familier est plein de résonances poétiques. On sent que l'auteur est à l'aise, que les souvenirs affluent sous sa plume. La ferveur reli-

gieuse de la famille canadienne-française est particulièrement bien évoquée :

Sur ces hivers flottait une atmosphère de divin. Entre le ciel dur, froid, d'une luminosité de cristal et le sol tout blanc, strié de la ligne mystérieuse et noire des sapins, les paysans ne voyaient que leur Dieu. Parce que tout semblait mort... on cherchait la vie dans l'invisible.

Les mêmes dons de narrateur se retrouvent au début du recueil de nouvelles que l'auteur vient de publier sous le titre de **Sébastien Pierre.** Tant qu'il s'agit de rendre la couleur du passé, l'art de M. Harvey se montre fidèle et sûr, mais sitôt que l'action s'engage, que le mouvement doit l'emporter, tout se brouille, devient artificiel, et il arrive même que l'on tombe dans le pire « gangsterime » américain. Faudra-t-il donc attendre, pour obtenir l'œuvre qu'il doit nous donner, que ce prosateur canadien en soit à l'âge d'écrire ses mémoires? Ce serait dommage, car il lui suffirait de bien préciser son domaine pour y réussir dès maintenant.

Quoi qu'il en soit, le plus grand intérêt que présentent *Les Demi-Civilisés* ne réside ni dans la valeur littéraire du texte, ni dans l'effort d'émancipation personnelle que l'auteur nous raconte. Ce qui nous retient surtout, c'est d'y retrouver un écho de la querelle qui dresse aujourd'hui l'élite intellectuelle des laïques canadiens-français contre le clergé au sujet de l'enseignement secondaire.

Nous avons eu l'occasion, ici même, de signaler que la cause de l'infériorité littéraire des Canadiens-Français ne devait pas être recherchée dans une inaptitude aux créations de l'esprit, mais dans l'insuffisance de la formation intellectuelle qui leur est donnée dans les collèges classiques sous le monopole du clergé. Soyons justes. On ne saurait exagérer le mérite des religieux canadiens qui, en des heures difficiles, ont assumé la mission d'instruire la jeunesse. Ils ont alors permis la survivance du groupe français en Amérique. Mais les conditions, depuis, ont bien changé. Faute d'avoir formé un corps professoral comparable à celui des grands pays, le clergé canadien, sans se rendre compte, sans que son dévouement soit en cause, a laissé dégénérer l'enseignement en un

verbalisme, plus propre au développement de la mémoire qu'à la formation sérieuse de l'esprit.

C'est ce que lui reproche l'élite des laïques soucieux de l'avenir intellectuel des Canadiens-Français, ou de leur avenir tout court. Peut-être les critiques n'ont-elles pas toujours été faites avec la diplomatie voulue? Ce qu'il y a de sûr, c'est que, de polémique en polémique, le ton s'élève, et qu'insensiblement on passe du plan pédagogique au plan religieux.

Tous les vrais amis du Canada français ne peuvent que s'inquiéter d'une telle situation. Car, en face de l'américanisme, les Canadiens ne sont pas assez forts pour se diviser sur les problèmes essentiels de leur vie collective. Il serait temps que, de part et d'autre, les meilleurs éléments se rapprochent pour collaborer loyalement à l'élaboration d'un programme minimum, sur lequel la majorité des Canadiens-Français puisse s'entendre. Sinon, de graves responsabilités pèseront bientôt sur tous ceux, religieux et laïques, qui auront failli à leur devoir national.

PIERRE DUPUY.

LETTRES CHINOISES

Fr. Ildefonse Klapusterghem: *Le laotien, langue néo-latine?* Revue d'Etudes Thai. — Egon Erwin Kisch: *La Chine secrète,* Gallimard. — Louis Laloy: *Le Rêve du Millet jaune,* Desclée de Brouwer. — A.-R. Tullié: *La Mandchourie et le conflit sino-japonais devant la Société des Nations,* Sirey.

Les mouvements que j'avais annoncés dans le *Mercure* depuis bientôt deux ans se réalisent point par point. L'Edit de 1911, signé par l'actuel Empereur du Mandchoukouo, alors dernier empereur des Tsring, « confiait le pouvoir souverain au peuple » pour faire un essai de République. Il n'y avait pas abdication. Et l'Empereur gardait son fief de Mandchourie d'où ses ancêtres étaient partis pour conquérir la Chine. Aujourd'hui, il reprend, avec l'appui du Japon, les terres où sont les tombeaux des empereurs, ses ascendants. Rien n'est plus logique. Et c'est la fin des généraux-bandits qui ruinaient et faisaient mourir de faim le pauvre peuple chinois. Réjouissons-nous, pour l'humanité, de voir finir le succès de l'assassinat et du pillage.

Des régions voisines de la Chine, où se sont établis les

populations Thai (T'ai ou Tai) qui peuplaient il y a vingt siècles la Chine du Sud, il nous arrive un singulier ouvrage. Il s'agit de l'étude sur **Le Laotien, langue néo-latine?** que le Frère Ildefonse Klapusterghem a fait paraître dans la très sérieuse et très scientifique *Revue d'Etudes Thai* de juin 1935.

Le bon frère s'entoure de précautions pour présenter son étude. Nous redirons simplement qu'il était allé à la résidence du Commissaire du Gouvernement à Saravane, dans notre Laos, pour demander une audience pour le lendemain à huit heures. Le secrétaire qu'il vit pénétra dans la pièce voisine où se tenait le haut dignitaire. A travers la mince cloison, voici la réponse qu'il entendit, et ses remarques :

Tète mon cul! Pète, mon beau cul! Tète mon nœud!

Nous avouons que nous demeurâmes un instant suffoqué, surtout étant donné les manières exquisement raffinées de ce haut personnage... Mais nous fûmes absolument étonné quand le secrétaire, rentrant, nous expliqua: « M. le Commissaire a dit: Sept heures, ça va. Huit heures, pas moyen. Sept heures donc. »

Le bon Frère, étudiant dès lors le laotien élégant, s'aperçut qu'un nombre considérable de mots malsonnants en français étaient employés en laotien avec un sens tout différent.

Le vocabulaire qu'il donne est concluant :

Cul = convenable.

Nœud = voilà, donc.

Con = roue.

Bitte = tortiller.

Motte = finir.

Tète = sept.

Pète = huit.

Pou = homme.

Gnan-gnan = marcher lentement, etc., etc.

D'autres, qu'il donne comme étrangers, sont des mots chinois, comme sang pour éléphant (siang en chinois), etc...

Le savant en conclut que la langue des maîtres actuels du Laos était au début une langue secrète, formée de mots étrangers afin de dérouter les espions; une sorte de langue louchébem de la Villette, mais imposée à la cour pour la venue au pouvoir de ceux qui la connaissaient.

La traduction par Jeanne Stern de la **Chine Secrète**, écrite par l'auteur allemand Egon Erwin Kisch, est une œuvre qui ne tient pas tout ce que son titre fait espérer. Mais l'auteur cherche à savoir ce qu'il y a sous les apparences. C'est là une heureuse tendance, bien rare chez ceux qui écrivent sur la Chine. Ses tragiques études sur les usines de Shanghaï sont effroyablement vraies. C'est la juste condamnation de toute usine.

Puisque maintenant nous avons la force électrique dans chaque maison, pourquoi ne pas reconstituer le travail en famille, à son heure, à son loisir, dans un cadre sain de solides affections mutuelles?

Louis Laloy nous donne la fine et consciencieuse traduction d'un drame taoïste du XIIIe siècle, **Le Rêve du Millet jaune** par quatre auteurs (Ma Tche-iuann, Li Che-tchong, Roa Li-léang, Rong-tse Li-el). Un magicien, pour ouvrir l'esprit d'un lettré, le fait vivre en rêve l'accomplissement des desseins de cet ambitieux et leurs conséquences logiques. Drame fait de symboles, de visions poétiques, de philosophie pratique et très haute.

Cette œuvre s'ajoute honorablement au *Chagrin dans le Palais de Han* qui eut son heure de succès au théâtre des Batignolles.

A. R. Tullié nous donne le premier ouvrage sensé, juridique, juste, sur la **Mandchourie et le conflit sino-japonais devant la Société des Nations.** Il remet les faits au point : l'ignorance voulue de Genève sur une Chine, simple conglomérat de brigands et non Etat organisé; sur une Mandchourie retrouvant ses chefs héréditaires, son ordre et sa prospérité. Il présente les textes dans leur valeur. Bref, ce livre est la condamnation de la campagne américaine contre le Mandchoukouo, l'histoire opposée à la légende.

GEORGE SOULIÉ DE MORANT.

VARIÉTÉS

La Cité du Vatican, la catholicité et l'Italie. — En France, en Angleterre, et ailleurs, les libres-penseurs et les protestants, — ceux-ci surtout, — se sont tournés vers le Pape pour lui demander de prendre parti dans le conflit

anglo-italien à propos de l'Ethiopie; quant aux catholiques, ils se sont divisés sur l'interprétation d'un discours assez confus de Pie XI.

Les paroles du pape pourraient se résumer ainsi : il ne s'agit pas de guerre dont Sa Sainteté écarte « délibérément » la possibilité, mais d'un fait : la nécessité pour un Etat de se faire au soleil une place proportionnée au chiffre de sa population. Quant au droit des autres peuples, il faut le sauvegarder, ce qui aura lieu si on n'emploie pas à leur égard de moyens injustes.

Depuis, l'*Osservatore* et l'épiscopat italien, d'accord avec le Vatican, ont fait preuve du plus ardent patriotisme; enfin le Pape, en tant qu'évêque de Rome, vient d'ordonner aux séminaires des différents pays, aux couvents et aux maisons religieuses de Rome, d'observer les restrictions ordonnées par le Duce, autrement dit de s'associer, du côté italien, à la guerre économique que les Etats, membres de la S.D.N., ont déclarée à l'Italie.

Tous ces faits méritent de retenir notre attention.

D'abord, pourquoi s'est-on aussi spontanément tourné vers le Pape?

Pendant la guerre de 1914 à 1918, qui fut pourtant une guerre mondiale, Benoît XV n'avait pas été interpellé ainsi. Clemenceau, ayant oublié que l'Empereur d'Allemagne était protestant, avait bien demandé, avec indignation, pourquoi le pape ne l'excommuniait pas : mais ce n'avait été là qu'une boutade.

A l'heure actuelle, à propos d'une expédition coloniale et alors que personne ne sait au juste de quel côté est le droit, on demande au Pape, comme une chose toute naturelle, — on lui en fait même une obligation, — de se prononcer. Pourquoi cette différence?

C'est que la situation du Souverain Pontife à l'égard de l'Italie n'est plus la même, en 1935, que pendant la grande guerre : le traité du Latran l'a entièrement modifiée.

Depuis 1870 jusqu'au 11 février 1929, le Pape n'avait eu aucune relation avec le gouvernement italien, dont il se considérait comme le « prisonnier ». Benoît XV, au cours de la guerre, exploita au maximum cet avantage, se refusant à

recevoir tout militaire italien, alors qu'il accueillait ceux de tous les autres pays belligérants.

Le Pape sauvegardait ainsi l'indépendance de l'Eglise, autant du moins qu'il le pouvait, car celle-ci ne fut pas sans recevoir de graves atteintes au cours des hostilités. Benoît XV se trouva privé d'une partie de sa Garde suisse, les « permissionnaires » n'ayant pas reçu l'autorisation du gouvernement italien de rentrer à Rome; la curie générale des Jésuites dut émigrer en Suisse et les séminaristes et religieux qui n'appartenaient pas aux nations alliées, l'ambassadeur d'Autriche, le chargé d'affaires de Prusse, durent quitter l'Italie ou n'y purent rentrer: seuls les cardinaux eurent la liberté de demeurer auprès du Pape; enfin, la « valise » du Vatican fut soumise, de la part des alliés, à un contrôle aussi discret qu'efficace.

Le traité du Latran devait remédier à tous ces inconvénients. Le Pape, souverain sur son territoire, échapperait à toute influence étrangère et pourrait donner asile à qui bon lui semblerait.

Mais n'était-ce pas d'abord oublier les frontières? Quand, à plusieurs reprises, il s'était agi de rendre au Pape un Etat, en fait la Cité léonine qu'avait voulu lui laisser Cavour, la question d'un port avait été posée. A l'heure actuelle, grâce à l'aviation, il aurait suffi, à la rigueur, d'un terrain adapté et on avait parlé d'en aménager un sur le territoire de la Cité du Vatican; mais celui-ci est si exigu qu'il fallut y renoncer et se contenter, pour sauver le principe, d'une gare de chemin de fer, mais si petite qu'elle peut tout au plus servir à un tramway.

Le Pape se trouve donc bel et bien enfermé en Italie.

Il eût fallu aussi que le territoire pontifical fût assez grand pour permettre d'y construire les ambassades, les séminaires non italiens, les couvents et les maisons religieuses, sièges des curies générales des ordres et congrégations. Les jésuites ont bien pris leurs précautions et leur maison généralice jouit de l'exterritorialité, mais les autres?

A l'heure actuelle on touche donc du doigt les inconvénients qu'il y a eu d'avoir laissé toutes les maisons religieuses et séminaires non italiens en territoire étranger :

voici, par exemple, les séminaristes et religieux anglais invités par le Pape à faire tous leurs efforts pour tenir en échec leur propre pays, à faire cause commune avec l'Italie contre l'Angleterre!

Et si la guerre éclatait, si l'Italie, ayant contre elle tous les Etats membres de la S.D.N., se trouvait isolée en Europe, quelle serait la situation du Pape à l'égard des autres gouvernements, et que deviendraient prêtres, religieux, religieuses, séminaristes non italiens?

On dira que l'état de choses serait le même que de 1914 à 1918. En aucune façon. D'abord l'Allemagne protestante et l'Autriche, sa suivante, furent seules coupées de Rome. A l'heure actuelle, ce seraient tous les Etats membres de la S.D.N.
De plus, de 1914 à 1918, Rome, pour les catholiques du monde entier, était toujours la ville du Pape, et les Italiens étaient les premiers à ménager ce dernier, afin que la question romaine ne fût pas posée d'une façon trop aiguë devant le monde entier. Par le traité du Latran, qui n'a été passé qu'entre le Pape et le Roi d'Italie, le souverain Pontife a accepté la situation actuelle et s'en est déclaré satisfait; de plus, en tant qu'évêque de Rome, il doit, d'après le concordat qui est le corollaire du traité, être Italien et est donc obligé de donner l'exemple du patriotisme aux autres membres de l'épiscopat du Royaume.

Il nous reste à expliquer pourquoi on s'est tourné aussi généralement vers le Pape, lui signifiant, ou à peu près, d'avoir à prendre parti pour ou contre le Duce.

Remarquons qu'en Angleterre les autorités protestantes ont été les premières à le faire et avec beaucoup d'éclat. Ne voulait-on pas ainsi souligner ce que l'Eglise romaine avait perdu de sa catholicité sur le traité du Latran? Et il se pourrait que les autorités ecclésiastiques catholiques, en Angleterre et ailleurs, se félicitassent de voir poser ainsi, en pleine lumière, cette question de l'indépendance pontificale.

Surtout en Europe centrale, on se plaint beaucoup de ce que le Pape soit devenu « l'aumônier du fascisme ». Pour ce qui nous touche de plus près, il semble bien que la politique du Vatican à l'égard de l'Allemagne et de la France ait suivi exactement les oscillations de celle du Duce.

Le Pape connaît cet état d'esprit et s'en montre préoccupé. On va jusqu'à lui prêter le projet suivant : tous les archevêques prendraient part au prochain conclave, et non plus seulement les cardinaux. Ainsi, les effets de cette italianisation du Sacré Collège qui préoccupait tant Pie X alors qu'il n'était que patriarche de Venise, seraient atténués, des membres de l'épiscopat du monde entier devant participer à l'élection du Souverain Pontife.

Pie XI, certes, est énergique ; mais remonter ainsi neuf siècles d'histoire paraît impossible : les cardinaux se défendraient et auraient la tradition pour eux, car, depuis l'origine, l'Eglise de Rome, qu'ils représentent, élit le Pape. De plus, ils seraient appuyés par le Duce.

La politique religieuse de ce dernier a-t-elle été et est-elle prudente? Certes, pour tout Italien, le Pape avait déjà sa place dans la « Nouvelle Italie », et M. Mussolini est demeuré dans le droit fil de la tradition de son pays en unissant étroitement le Saint-Siège et l'Etat fasciste. Mais, encore une fois, est-ce prudent, même pour ce dernier?

La politique de Pie XI et celle du Duce n'en font qu'une. Or la politique pontificale, puisqu'elle se meut sur le plan naturel, humain, peut être critiquée, avec respect c'est entendu, mais enfin elle peut l'être et elle l'est. Elle n'a pas obtenu les suffrages de tous les membres de la hiérarchie ecclésiastique et de tous les fidèles. En Espagne, en Pologne, en Autriche, pour parler de ce qu'on connaît, la critique est même parfois passionnée, malgré certaines protestations officielles qui sont demandées périodiquement aux épiscopats quand l'effervescence se fait trop vive.

Et en France? A l'époque où le Duce s'était rapproché d'abord du Reich, puis de Hitler, chez nous le Vatican menait, même très en marge du droit canonique, une politique briandiste, pacifiste jusqu'à favoriser l'objection de conscience; après le rapprochement franco-italien, synchroniquement, il y eut un renversement de la politique du Vatican. M. Laval fut reçu par le Pape et l'on raconte beaucoup de choses sur cette conversation, qui a dû fort surprendre Pie XI; le cardinal Paccelli vint en France et y déclara que notre nationalisme n'était qu'honnête patriotisme. Le chan-

gement du nonce qui s'était trop compromis avec « les gauches » fut promis à M. Marin qui revint tout fier de son petit succès diplomatique.

Simple coïncidence, simple synchronisme, dira-t-on. Peut-être, mais cela est si voyant que l'on fait endosser au Duce la responsabilité de la politique du Saint-Siège; de telle sorte que nos « nationalistes » en le soutenant, chez nous et à l'étranger, font preuve d'un oubli généreux, mais peuvent se demander s'ils seront payés en retour.

On le voit, le mot imprudence n'est pas trop fort pour qualifier la politique religieuse du fascisme. Celui-ci n'eût-il pas mieux agi au contraire en assurant, non seulement en droit mais en fait, l'indépendance de la Cité du Vatican, d'abord par la cession d'un territoire plus grand, avec un port de mer, un terrain d'aviation et la possibilité d'y faire construire ambassades, séminaires, maisons religieuses et, surtout, en conseillant au Gouvernement pontifical de se désitalianiser?

Il est vrai que nous sommes au pays où le temps est le grand arrangeur sur lequel chacun compte, non sans raison. A propos du futur conclave, dont on parte toujours à partir de la neuvième année d'un règne, il est donc question de faire participer l'épiscopat du monde entier à l'élection du Pape. Demain se posera le problème de la nationalité de ce dernier : peut-être trouvera-t-on que le plus pressé est de nommer un étranger, c'est-à-dire un non Italien.

Le cardinal Lavigerie, à qui l'on prédisait un jour la tiare, répondit : « Dans vingt, trente ou quarante ans, cela aurait pu être. » Le Primat d'Afrique avait bien compris les conséquences de la prise de Rome qu'ont fait mûrir le traité du Latran et le concordat italien.

***

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

G. Welter: *Histoire de la Russie communiste, 1917-1935*, édit. Payot, Paris. — Jacques Choron: *La Doctrine bolcheviste*, librairie Marcel Rivière. — Robert Garric: *Albert de Mun;* Flammarion. — *L'Autriche dans le cadre européen;* Dotation Carnegie, 173, boul. Saint-Germain. — Mémento.

Le communisme est vieux comme le monde et il faudrait plusieurs gros volumes pour décrire les tentatives di-

verses et les multiples essais, tous plus ou moins malheureux jusqu'à présent, faits, au cours des âges, pour le réaliser.

M. Welter n'a pas voulu s'engager dans une tentative aussi pratiquement ardue et décevante. Il se borne à nous raconter comment le communisme s'est introduit en Russie et de quelle manière il s'y est implanté; et il nous le raconte d'une façon très claire, très précise et même très impressionnante. Mais, et voilà le hic! M. Welter aurait été bien plus dans le vrai si, au lieu d'appeler son ouvrage **Histoire de la Russie communiste,** il l'avait intitulé : « Histoire du communisme en Russie », car, en réalité, ce n'est pas la Russie qui est devenue communiste, mais c'est le communisme qui est devenu russe dans l'ancien empire des tsars. Du reste, M. Welter semble être de cet avis puisqu'il écrit (p. 216) :

Leur révolution (la révolution communiste) s'est cristallisée en un régime adéquat à la mentalité d'un peuple qui ne demande ni liberté, ni luxe, mais qui a besoin de foi.

Alors, ce régime, qu'est-ce qu'il est en définitive? Est-ce le communisme de Karl Marx ou le bolchevisme de Lénine? Ni l'un ni l'autre. C'est, nous dit encore M. Welter (p. 214) « une autocratie idéologique de type oriental, qu'il (Staline) fait régner en Russie ». Nous voilà donc renseignés et revenus ainsi au temps de la Moscovie d'un Ivan le Terrible, à cette différence près que, de nos jours, tout le monde en Russie est prolétaire et qu'il n'y a plus ni boyards ni grands seigneurs, ni gros ni petits propriétaires. Bref, si, dans l'Union soviétique, personne n'a le droit d'être riche, tout le monde a le devoir (au moins théoriquement) d'être pauvre.

Mais, à ce qu'il paraît, ce nivellement dans la misère ne choque personne, parce qu'il correspond, nous dit notre auteur, « à un vieil atavisme communautaire et démocratique ».

Ce nivellement, écrit encore M. Welter, est aujourd'hui considéré par les Russes comme une supériorité de leur pays. Pour la Moscovie, tous les étrangers étaient méprisables parce qu'hérétiques; pour les Soviétiques, ils le sont parce que « bourgeois ». Le bolchevisme a rendu aux Russes... leur dignité nationale, perdue depuis Pierre le Grand (*sic!*); il leur a donné, à nouveau, le droit de mépriser les autres peuples.

C'est bizarre, mais je ne veux pas me faire à l'idée qu'un

« citoyen » soviétique a vraiment quelques raisons plausibles de mépriser un Français ou un Anglais. Ou alors, c'est le mépris du clochard pour le « monsieur », et cela ne tire pas à conséquence. Mais résumons. Donc, la Russie partie, en 1917, d'un essai brutalement et même sanguinairement appliqué de communisme intégral, est arrivée, après dix-sept ans de glissement, à un Etat totalitaire à la mode orientale. Cet Etat a-t-il un avenir ou, plus simplement, a-t-il une chance de durer? Oui, nous répond M. Welter, mais à la condition expresse qu'aucune guerre extérieure ne vienne éclater entre l'U. R. S. S. et ses voisins, car :

Il n'est pas interdit de supposer, nous dit notre auteur, qu'en cas de défaites militaires, une révolte populaire renverserait le pouvoir soviétique, et que, d'autre part, la révolte pourrait se compliquer de la dislocation de la Russie.

Qu'est-ce à dire, si ce n'est que le régime soviétique est loin d'être aussi universellement admis et goûté qu'on nous l'affirme d'autre part. Car, enfin, quelle est la valeur d'un régime s'il ne peut pas supporter une défaite sur les champs de bataille? Quel est son degré de popularité? Et nous comprenons maintenant pourquoi le gouvernement des Soviets multiplie des conventions de mutuelles non-agressions avec ses voisins. Son grand amour de la paix cache assez mal sa peur de « perdre la face », au cas d'un conflit armé.

Il y aurait encore beaucoup de choses à glaner dans l'ouvrage de M. Welter. Ainsi, par exemple, l'affirmation de l'auteur, affirmation quelque peu paradoxale, que le communisme a donné une personnalité aux Russes; chose dont ils étaient privés au temps des empereurs et des tsars. Autrement dit, le Russe, qui avait été un *objectum* sous l'ancien régime, est devenu *subjectus* seulement grâce aux bolchéviks.

La partie historique du livre de M. Welter, très sommairement traitée, mais qui lui sert, en quelque sorte, de préface, laisse, malheureusement, beaucoup à désirer. On a l'impression que l'auteur n'a pas étudié les questions qu'il traite à la lumière des travaux des historiens modernes. Ainsi, il n'est pas vrai que les Slavo-Russes primitifs n'avaient que des relations fugitives avec l'Occident ou que,

comme l'affirme l'auteur, le christianisme ne fut connu en Russie que grâce aux Byzantins.

L'historique du servage en Russie, tel que l'expose M. Welter, est aussi à reviser. Qu'il me permette de lui signaler à ce sujet les travaux du professeur D. Odinetz, et, en particulier, son exposé sur les *Origines du servage en Russie.*

Par contre, il y a beaucoup de vrai dans ce que dit M. Welter sur l'Eglise gréco-russe et son manque de véritable sagesse, qui lui avait interdit de donner une morale au peuple russe, et l'inaptitude du clergé de cette Eglise à guider les âmes.

Mais revenons au communisme. A ceux qui voudraient se familiariser avec la doctrine de Karl Marx, revue par Lénine, je recommande le livre de M. Jacques Choron, **La Doctrine Bolchéviste.** Ils y trouveront un aperçu ramassé du bolchévisme-léninisme dans toute son étendue, et aussi les idées fondamentales de cette doctrine. C'est, en somme, un bon complément à l'ouvrage précédent.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

§

Dans un livre écrit d'une plume à la fois habile et émue, M. R. Garric fait revivre la vie et l'œuvre d'**Albert de Mun.** La veuve de ce grand orateur et le maréchal Lyautey « aidèrent l'auteur à retrouver la grande figure » de celui dont il voulait écrire l'histoire. Longtemps, de Mun fut un officier de cavalerie; M. Garric raconte d'une façon vivante les aventures de son héros en Algérie (1864-1867) et à l'armée de Metz. C'est pendant sa captivité en Allemagne qu'il commença à raisonner sur la politique; ses initiateurs furent deux ecclésiastiques (allemands?) : le P. Eck, jésuite (qui lui fit connaître l'œuvre d'Emile Keller), et le docteur Lingens (qui l'entretint du mouvement catholique inauguré par Mgr Ketteler). De Mun vint ensuite servir contre la Commune; cette lutte saglante entre Français l'émut beaucoup; elle finit pour lui dans l'église de Belleville, que les Versaillais trouvèrent pleine de gens effarés: il y prononça le serment de vouer sa vie à ce peuple déchiré. En novembre suivant, une conversa-

tion avec le Fr. Maurice Maignen, directeur d'un Cercle ouvrier, lui fit trouver définitivement sa voie: il répondit à son appel « de faire la conquête de la France et de la jeter aux pieds de leur Dieu ». Son apostolat pour les Cercles ouvriers attira tellement l'attention qu'à la fin de 1874, il dut, pour le continuer, donner sa démission d'officier.

Il devint alors député catholique, mais y joignit toujours des préoccupations qui lui faisaient souvent défendre les mêmes mesures que les socialistes. Il était à la fois le défenseur de la religion et de l'ouvrier. M. Garric a consacré la plus grande partie de son livre à cette période de la vie de de Mun; c'est en effet la plus importante.

M. A. Tibal, professeur à la chaire Carnegie, a eu l'heureuse idée de demander à des écrivains politiques renommés des conférences sur l'Autriche dans le cadre européen. Réunies en une brochure, elles font admirablement connaître les divers aspects de cette question. Les conclusions des différents auteurs sont d'ailleurs peu rassurantes et ne pouvaient l'être : dans la petite Autriche du traité de Versailles, les populations sont animées d'un triple sentiment : elles sont à la fois allemandes, autrichiennes et catholiques. Elles eurent d'abord surtout conscience de leur qualité d'Allemandes (au plébiscite du 21 mai 1921, dans le pays de Salzbourg, il y eut 98.546 votants pour l'Anschluss et 877 contre), mais peu à peu le sentiment autrichien s'opposa au sentiment allemand. Le coup décisif fut produit par la suppression des droits particuliers de la Bavière : les Autrichiens se révoltèrent contre l'idée de voir les leurs traités de même par les protestants prussiens de Berlin. Mais la permanence de ce sentiment chez la majorité des Autrichiens n'est peut-être pas assurée; même si elle persistait, l'Autriche ne peut à elle toute seule résister à l'Allemagne; il lui faut des appuis : la France et la Petite Entente paraissent disposées à donner le leur; celui de l'Angleterre est moins sûr; l'Italie, la Hongrie et la Pologne paraissent n'y voir qu'une occasion de marchandage. « Ce n'est pas encore demain, a dit M. Perreux, dans la dernière des six conférences, que l'indépendance de l'Autriche sera définitivement sauvegardée. »

EMILE LALOY.

MÉMENTO. — Jacques Bainville: *Les Conséquences politiques de la paix*, Fayard (réimpression d'un livre vraiment prophétique, publié en 1920). — Roger Lévy: *Extrême-Orient et Pacifique;* A. Colin (excellent précis de l'état politique et économique de ces pays). — G. P. Dhas: *Le Rapprochement franco-italien, l'Allemagne et la Hongrie;* Ligugé, impr. E. Aubin (plaidoyer en faveur de la révision du traité de Trianon; « la Hongrie est appelée à jouer un très grand rôle dans la formation des nouveaux groupements politiques, dans la lutte contre l'impérialisme allemand, si toutefois on ne la précipite pas dans les bras de Hitler. — B. Ollivier: *Jeunesse fasciste;* Gallimard (description enthousiaste et remarquablement écrite du développement des institutions éducatrices dû à Mussolini; en les perfectionnant ou même en les créant, il a sans doute obéi surtout à une pensée de propagande, mais les résultats n'en ont pas moins été excellents et dignes d'attention; les balillas [jeunes boys-scouts] ont passé de 75.000 en l'an V à 1.528.039 en l'an X; les avantguardistes [boys-scouts adolescents] étaient en l'an X 403.298, nombre qui prouve que peu de défections s'étaient produites parmi les balillas inscrits pendant les premières années; les « petites Italiennes » étaient 1.278.237 et les « jeunes Italiennes » 121.689; au total, 3.331.263 enfants et jeunes gens étaient inscrits en l'an X dans les œuvres fascistes; dans toutes, on s'applique à la culture physique plus qu'à celle de l'intelligence. — M. Randolph Hughes, dont les lecteurs du *Mercure* ont pu apprécier déjà les travaux sur la littérature française (par son article sur *Balzac et Baudelaire* qui donna lieu à tant de discussions) a publié, en décembre dernier, dans la grande revue anglaise *Nineteenth Century* un article très documenté sur « la France et le présent conflit des idéaux », c'est-à-dire sur les controverses passionnées qui ont eu lieu récemment dans la presse de notre pays, au sujet de la Société des Nations, à l'occasion de l'aventure éthiopienne. M. Hughes reconnaît avec une louable impartialité la position difficile de la France, partagée entre son désir d'être fidèle à ses engagements et celui d'éviter à tout prix une guerre européenne. Il déclare que la politique du « splendide isolement » est désormais impossible pour l'Angleterre. Celle-ci a un choix à faire: former une entente avec l'Amérique, ou chercher ses appuis en Europe et, pour cela, s'efforcer de réaliser un accord Angleterre-France-Allemagne. M. Hughes exprime sa préférence pour cette solution.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

A.-G. Barrois, O. P.: *Précis d'archéologie biblique;* Bloud et Gay. » »

Paul Coze: *Quatre feux.* Avec 50 photographies; Edit. de la revue « Camping ». 12 »

Art

René X. Prinet: *Initiation à la peinture.* Avec 24 planches commentées; Libr. d'art Ducher. 15 »

Aviation

René de Narbonne: *Les ailes qui poussent.* Préface de René Chambe; Edit. Baudinière. » »

Esotérisme et Sciences psychiques

Aréna Iukanthor: *Prière haute.* Dédié au colonel comte de La Roque; Libr. Véga, 175, boulevard Saint-Germain. » »

Géographie

Henri Baulig: *Amérique septentrionale.* 1re partie: *Généralités. Canada.* Avec 64 figures dans le texte, 90 photographies h. t. et une carte en couleurs h. t. (*Géographie universelle* sous la direction de P. Vidal de La Blache et L. Gallois, tome XIII); Colin. 90 »

Histoire

Jacques Bainville: *Vie de Napoléon.* Avec 171 illust. (Coll. *Voir et Savoir;* Flammarion. 5 50

E. Albert Clément: *La vraie figure de Charlotte Corday;* Emile-Paul. 18 »

E. Durtelle de Saint-Sauveur: *Histoire de la Bretagne des origines à nos jours.* Avec des illustrations; Plihon à Rennes, et Plon à Paris. 2 vol. 100 »

Philippe Erlanger: *Henri III;* Gallimard. 15 »

Ernest Joynt: *Histoire de l'Irlande des origines à l'Etat libre;* Nouvelles Editions bretonnes, Rennes. 12 »

Louis-Philippe May: *L'ancien régime devant le mur d'argent;* Alcan. 12 »

Jean Trabayre: *Ce qu'il faut connaître des Turcs et de leur histoire;* Boivin. 8 »

Livres d'Etrennes

Emile Magne: *Au temps du Grand Roi.* Illust. de Carleigle; Calmann-Lévy. 12 »

Littérature

E. Abry, J. Bernès, P. Crouzet, J. Léger: *Les grands écrivains de France illustrés,* morceaux choisis et analysés. (Classes de lettres.) XVIIe *siècle.* Avec 374 illust.; Didier. 23 »

Alain: *Sentiments, passions et signes;* Gallimard. 15 »

Aurel: *Le Couple,* essai d'entente; Figuière. 15 »

Marguerite Bourcet: *La belle histoire du Roi Albert.* Illust. de Roméo Dumoulin; Desclée De Brouwer. » »

Paul Chaponnière: *Voltaire chez les Calvinistes;* Perrin. 12 »

Marc Citoleux: *La voie royale de la poésie française;* Garnier.

» »

Maurice Duplay et Pierre Bonardi: *Heliogabale, « orgies romaines »*; Edit. de France. 12 »

Jean Franck: *Une vie d'enfant;* L'amitié par le livre, Querqueville (Manche). » »

Victor Giraud: *La vie secrète de Sainte-Beuve;* Stock. 12 »

Louis Hannaert: *Journal d'une femme;* Dietrich, Bruxelles. » »

Robert Larrière: *Tableau de la poésie espagnole au* XX*e siècle;* Revue moderne des arts et de la vie. 10 »

René Martineau: *Quelques aspects de Jehan Rictus.* Avec un portrait par Brindeau; Messein. 5 »

Benito Mussolini : *Mon Journal de guerre,* traduction de María Croci. Avec 4 planches h. t. en héliogravure; Flammarion. 3.75

Henri Pensa : *Hortense Mancini, Duchesse de Mazarin. Ses démêlés conjugaux. Sa vie aventureuse. 1646-1699;* Alcan. 12 »

Léon Riotor : *La brasserie du Parc;* Edit. Lugdunum, 54, rue Centrale, Lyon. 12 »

Daniel Rops : *La misère et nous;* Grasset. 9 »

Stendhal : *Courrier anglais.* Lettres à Stritch. Paris Monthly Review. — New Monthly Magazine. — New Monthly Magazine. Etablissement du texte et préfaces par Henri Martineau; Le Divan, 3 vol. » »

Raoul Toscan : *La curieuse histoire de Nevers;* Edit. de la Revue du Centre, 16, rue Moncey, Paris. 20 »

Mœurs

Auriant: *Les Lionnes du Second Empire* (Blanche d'Antigny, La Schneider, Mlle Massin, Marie Colombier, Mme Valtesse de La Bigne. — Arthur Meyer « homme du demi-monde »). (Coll. *Les Vies parallèles*); Gallimard. 15 »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Michel Missoffe: *Confessions d'un combattant (Lorraine et Artois), 1914-1915;* Plon. 12 »

Edmond Delage : *La lutte sous-marine 1914-1918.* Avec des illust.; Arthaud, Grenoble. 4.50

Pédagogie

Léon Dubreuil : *Paul Bert;* Alcan. 18 »

Edmond Vermeil : *Charles Andler;* Union pour la vérité. 7 »

Philosophie

Marius Latour : *Premiers principes d'une théorie générale des émotions;* Alcan. 50 »

Georges Sorel : *D'Aristote à Marx.* L'ancienne et la nouvelle métaphysique. Avant-propos d'Edouard Berth; Marcel Rivière. 12 »

Poésie

Emmanuel Aegerter : *Le voilier aux diamants;* Edit. Haloua. 20 »

Christine de Burgat : *Le Thrène royal;* Jouve. 12 »

W. Calmel : *Un violon pleure au seuil de la nuit;* La Caravelle. » »

Politique

Claude Gompel : *U. R. S. S., pays de la jeunesse;* Rieder. 10 »

Général H. Mordacq : *Faut-il changer le régime?* Albin Michel. 15 »

O. Scheid : *L'esprit du III*e *Reich;* Perrin. 12 »

Questions coloniales

Jacques Vincent: *Ferdinand de Lesseps intime;* Nouv. Edit. Latines. 12 »

Roman

Louis Artus : *Mon mal et moi;* Baudinière. » »
Simone Chevallier : *L'ami des vacances;* Fasquelle. » »
Delly : *Comme un conte de fées;* Flammarion. 12 »
Charles Dickens : *Les grandes espérances,* traduit de l'anglais par G. Bernard Derosne. Préface de Guy Mazeline; Gallimard. 18 »
Charles Dickens : *Olivier Twist,* traduction par Charlotte et Marie-Louise Pressoir; Nelson. 7 »
Maxime Gorki : *Klim l'étudiant,* traduit du russe par Michel Dumesnil de Gramont; Rieder. 12 »
Jean Jégo : *La cigale ayant chanté...;* Figuière. 12 »
Olivier Karrigan : *Le gansgter traqué,* roman policier; Edit. de France. 6 »
Maurice Lime : *Pays conquis;* Edit. sociales internationales. 10 »
Arturo Marpicati : *Au seuil de l'enfer,* traduit de l'italien par Robert Renard; Plon. 12 »
Paul Morand : *Le délire.* (Coll. *La renaissance de la nouvelle*); Gallimard. 12 »
Serge Raffalovich et H. M. Mons : *La Joconde,* le roman d'amour de Léonard de Vinci et de Mona Lisa. Avec des illust.; Fasquelle. 12 »
Henri Rebeaud : *Au service du Négus;* Edit. de France. 12 »
Alain Serdac : *Il pleut sur la mer;* Edit. de France. 12 »
Simenon : *Quartier nègre;* Gallimard. 12 »
O. Van de Kerhove fils : *Ma petite Lilloise;* Figuière. 15 »

Sciences

Maurice Caullery : *Les conceptions modernes de l'hérédité.* Avec 49 figures; Flammarion. 15 »

Théâtre

Armand Godoy : *Le drame de la Passion,* Grasset. [illegible]

Varia

Almanach catholique français pour 1936. Illustré; Bloud et Gay. 7 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Prix Lasserre. — Mort de Georges Crès. — Un hommage à Alfred Vallette. — Alfred Vallette « oiseau rare ». — La philosophie dans la maison de Vallette. — Alfred Vallette et le « Mercure de France ». — Alfred Vallette. — A propos de la destruction du Trocadéro. — Le prince de Ligne psychanaliste. — La règle de trois. — Encore les « trognes armées ». — Fouchtra ! — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Prix Lasserre. — Le prix Lasserre, d'une valeur de 8.000 francs, a été attribué pour l'année 1935 à Edouard Dujardin.

§

Mort de Georges Crès. — Georges-Célestin Crès est mort d'une crise cardiaque à Paris, — où il était né en 1875, — dans la nuit du 12 au 13 décembre, en son domicile, 21, rue Hautefeuille.

Cet éditeur ami des lettres eut des débuts extrêmement modestes (à 13 ans il était commis-libraire chez Challamel) et apprit par

expérience personnelle tout ce qui se rapporte à l'établissement, à l'édition et à la mise en vente du livre.

Il avait installé son premier magasin en 1908 place de la Sorbonne, non loin de la boutique où, un peu plus bas, rue de la Sorbonne, son ami Charles Péguy dirigeait les *Cahiers de la Quinzaine*. De là et des librairies qu'il occupa jusqu'à ses derniers jours sortirent bien des collections aujourd'hui recherchées : *Variétés littéraires, Bibliothèque de l'Académie Goncourt, Collection helvétique, Théâtre d'Art, Livre Catholique, Guerre, Collection des Médecins bibliophiles, Intelligence, XIXe Siècle*, etc.

Première en date, et en importance, la collection *Les Maîtres du Livre* (si souvent imitée) affirma à juste titre sa réputation.

Pendant la guerre, il fonda à Zurich, avec l'appui de MM. Philippe Berthelot et Louis Hachette, une librairie franco-anglo-italienne, qui fut un intelligent instrument de propagande par la littérature.

Il avait publié, au *Mercure de France*, sous la signature Jean Serc, une importante étude sur *Les deux courants du Catholicisme* (février-mars 1903) et une étude sur : *Un Clérical athée: le philosophe Jules Soury* (15 juillet 1905).

On trouve une allusion aux événements qui attristèrent les dernières années de cet homme courageux et cultivé dans deux des vignettes qui figurent sur la couverture de ses éditions. La première représente un arbre traversé d'une banderole portant cette devise : *Crescam;* la seconde, après 1925, montre l'arbre ayant perdu une de ses maîtresses branches. La devise est devenue : *Succisa crescit.* — L. DX.

§

Un hommage à Alfred Vallette.

Mon cher Duhamel,

Je ne sais comment, dans mon fond de campagne, où je ne suis guère au fait des nouvelles, je n'ai pas été au courant du bel hommage que tous ses amis et collaborateurs réservent aujourd'hui à Alfred Vallette. Ce m'est une grande peine, depuis tant de temps qu'il s'était montré mon ami, de ne pas voir figurer mon nom parmi les leurs. Et si vous jugez encore possibles ces quelques lignes, je vous serai très reconnaissant de les publier.

Je l'ai beaucoup vu ces temps derniers, depuis la mort de Dumur surtout, au déjeuner près de l'Odéon en souvenir de celui-ci. Il y était toujours de la même jeunesse d'esprit, de la même netteté de vues, de la même simplicité, de la même bonté!

Je me rappelle l'avoir rencontré dans le métro, allant ainsi que moi au Père-Lachaise, à l'enterrement d'Eugène Morel.

Nous y fîmes route ensemble, ne cessant d'y causer de toutes sortes de sujets, comme avec son étonnante précision et ses souvenirs, il savait causer, d'une façon délicieuse. Il était tellement allant, vibrant et paraissait si peu son âge, que je le pensais presque de l'étoffe dont sont faits les centenaires. Pourtant, après les six discours sur la tombe du pauvre Eugène Morel, au retour, alors que nous reprenions ensemble le métro avant de nous séparer, lui dans la direction de la porte d'Orléans, moi dans celle de Clignancourt, il me dit, me serrant la main: « C'est effrayant mon ami, ce qu'on meurt en ce moment-ci. Ainsi vous apprendriez demain même ma mort, ou moi j'apprendrais la vôtre, il ne faudrait pas nous en étonner! » Et j'avoue qu'avec l'air de parfaite santé qu'il avait alors, je ne crus guère, en ce qui le concernait du moins, à cette éventualité.

Au mois de juin 35, deux mois avant sa mort, sachant qu'il avait été un peu malade de l'estomac, j'allai au Mercure prendre de ses nouvelles. Il m'expliqua son cas, me dit qu'il s'était fait radiographier, avait un peu d'ulcère, mais que les docteurs, variant toutes les trois semaines son traitement, étaient arrivés à supprimer totalement les douleurs qu'il ressentait. Il se trouvait bien surtout de cachets que, puisque je lui disais que j'avais aussi un peu mal à l'estomac, il me conseillait, *Aérocide*.

Et comme j'ajoutais que c'était de l'aérophagie probablement:

— Mais enfin, souffrez-vous? me demanda-t-il.

— Non! je ne souffre pas, fis-je.

— Alors, mon ami, c'est de la musique, sourit-il.

Pour lui, ce n'était pas de la musique, hélas!

Mais je retiendrai, toujours, depuis sa mort qui m'a tant surpris et peiné, ce mot si brave, si net, si moqueur et si français.

Tout à vous, mon cher Duhamel.

MAURICE BEAUBOURG.

§

Alfred Vallette « oiseau rare ». — « *Plaignez* ce que jamais on ne verra deux fois... », ou plutôt plaignez-vous vous-même, en sachant que vous ne le verrez plus! La valeur des individus précieux, de même que celle des objets précieux, est en proportion de leur rareté. La rareté d'Alfred Vallette ne fut pas seulement de l'ordre individuel; elle était d'abord de l'ordre générique.

En affirmant que *le grand critique est plus rare même que le grand poète,* Gourmont constate un fait étonnant au premier

abord, mais d'une certitude évidente, criante, sitôt qu'on l'a remarqué; eh bien! n'est-il pas de toute évidence que le grand directeur de revue est encore plus rare que le grand critique? — Oui, car si notre âge nous donne quelques critiques à citer *après*, certes! mais *avec* l'inégalable Sainte-Beuve: un Nisard, un Taine, un Brunetière, un Stapfer, un Lemaître, un Faguet, quel autre directeur de revue que Buloz mérite d'être cité à côté de Vallette?

Gourmont dit encore que le critique digne de ce nom est un *créateur de valeurs*. S'il fut jamais, en matière de revues-de-lettres, une valeur créée entièrement avec du nouveau et selon une méthode neuve... et définitive, n'est-ce pas le *Mercure de France?*

Le directeur de revue relève, d'abord et surtout, de l'esprit critique: c'est un critique avant la lettre; il lui faudra donc, pour être « grand », posséder grandement la qualité essentielle au critique, celle sans laquelle toutes les autres qualités du critique ne seront rien, ou peu de chose: *l'objectivité*. Comme le critique, il doit être composé de deux éléments dont la combinaison semblerait, par définition, paradoxale, si la Nature, en tant que chimiste spirituelle, n'était pas un paradoxe à jet continu: la personnalité et l'impersonnalité... ou plutôt il doit exercer sa personnalité dans un sens impersonnel, anti-subjectif. Nul ne sut vouloir plus fortement et mieux faire ce qu'il voulait, et seulement ce qu'il voulait, que Vallette; nul directeur ne fut plus difficilement dirigeable: j'en appelle à tous ceux dont il hébergea la prose. Et je le fais sans confondre « être dirigé » et « être convaincu »; car, convaincu, Vallette ne demandait qu'à l'être, et sa complaisance à écouter les propositions de chacun était inlassable, parce que la bonne volonté, fille de l'objectivité, ne lui faisait jamais défaut. Mais — autant, bien entendu, que la chose est humainement possible — il ne se décidait pas selon ses propres goûts et ses propres opinions, en acceptant ou en refusant la copie. Pour moi — détestateur — non pas, certes, dans le domaine de l'imagination mais dans celui du jugement — de la tyrannie du moi, je n'ai cessé d'admirer et d'aimer chez Vallette le non-partisan, le non-égotiste, le... enfin, pour tout le redire: *l'objectif*.

Cet esprit anti-subjectif (dans le sens que je viens de préciser), avait précisément pour tâche de manœuvrer des individus, tous plus subjectifs, tous plus égotistes, tous plus soumis à la tyrannie du moi les uns que les autres. S'il les manœuvra, sans jamais, je pense, déplaire (la minute de la déconvenue passée), à l'un d'eux, c'est parce que cette qualité qui nous manque peu ou prou à tous gens de lettres, quand notre intérêt de littérateur est en question: l'objectivité, le composait, lui, principalement.

Toutes ses qualités dérivent de cette source; tout ce qui lui a permis de faire jouer à sa revue le rôle que, dans une étude vieille de vingt-cinq ans, et où il est beaucoup question du directeur, j'appelais: *le Rôle du Mercure de France* (1). Il les a répandues aussi bien en tant que directeur du *Mercure* qu'en tant qu'administrateur du *Mercure*, et à ce second point de vue son analyse reste à faire. Souhaitons qu'un de ceux qui, assis près de lui le voyaient quotidiennement agir, nous la produise.

Dire quAlfred Vallette a trouvé, pour lui offrir l'appui de leur caractère et de leur intelligence, et de leur indépendance, d'abord un Gourmont, puis un Dumur (et d'ailleurs, au temps, les deux ensemble) ce n'est pas diminuer son mérite. C'est le proclamer encore plus haut; car il n'y a que les grands capitaines pour trouver de grands lieutenants.

MARCEL COULON.

§

La philosophie dans la maison de Vallette. — Ce fut une joie pour moi, dans l'amertume récente de la tristesse et du deuil, de lire, dans le *Mercure* du 1er décembre, cet hommage à Vallette d'une si émouvante unanimité. Une joie et un regret. Celui de n'avoir pu joindre mon témoignage à celui de tant d'autres. Je n'ai pas à relater les circonstances qui m'ont empêché de participer à l'hommage. Que ces circonstances furent indépendantes de ma volonté, c'est, du moins, ce que me permet de dire le recours à ces échos, et d'affirmer aussi l'amitié et la gratitude intellectuelle que j'avais vouées à Vallette.

Celle-ci à l'origine. Je lui dois d'avoir pu publier dans sa revue, — c'était de 1899 à 1900, — les neuf chapitres de l'ouvrage qui parut, aussitôt après, aux éditions du *Mercure de France*, sous le titre *De Kant à Nietzsche*. Livre de début. Or, j'ai beau regarder, l'esprit tourné vers cette époque, dans toutes les directions de l'horizon intellectuel, et soit à droite soit à gauche, je ne vois pas de recueil où cet ouvrage eût trouvé accès et moins encore la qualité de l'accueil qu'il reçut dans la maison de Vallette dont Remy de Gourmont venait alors de m'ouvrir les portes. Pour qu'il en pût être ainsi, il a fallu qu'existât chez Vallette cette liberté d'esprit infiniment rare qui sait placer au-dessus des opinions l'attitude intellectuelle qui les tolère toutes alors que toutes s'excluent.

Pour justifier par un cas moins personnel le titre de ces notes, c'est au Mercure, faut-il donc le rappeler? que la pensée de

(1) *Témoignages*, IIe série.

Nietzsche, demeurée dans l'ordre philosophique le grand événement de notre époque, a trouvé, avec la traduction d'Henri Albert, sa grande voie d'accès dans l'esprit français. Au Mercure aussi la remarquable traduction des œuvres de Carlyle par notre regretté collaborateur Edmond Barthèlemy. Et, dans les colonnes de la Revue aussi bien qu'au catalogue des œuvres, combien de noms d'écrivains, en dehors même des purs philosophes, qui ont appliqué à la science, à la sociologie, à l'ethnographie, à la critique des lettres ou de l'histoire les synthèses de la réflexion philosophique! Le Mercure de Vallette n'a pas été seulement la maison de la poésie et du symbole. Il a été celle aussi de la philosophie. Et n'est-ce pas tout un si, comme je le pense, la philosophie, quand elle ne s'évade pas des limites de la connaissance possible, n'est que la recherche du plus haut et du plus universel des symboles?

Dans ce domaine de la pensée philosophique, le souvenir de mon premier contact avec Vallette évoque la gratitude intellectuelle. L'amitié est venue après. Elle s'est développée au cours de trente-cinq années, plus prompte à s'éveiller de ma part — peut-être — plus lente chez lui peut-être, du moins dans l'expression. Mais n'est-ce pas une des raisons les plus déterminantes de ma profonde estime pour son caractère et de mon amitié même que cette réserve qui le tenait en garde contre toute expression qui ne se fût pas rassortie à la nuance précise de ce qu'il éprouvait et qui en eût haussé le ton? Cette réserve n'allait-elle pas jusqu'à lui faire considérer comme une trahison vis-à-vis de soi la tentative de manifester dans l'imperfection et dans l'inadéquat du langage une réalité profonde, la nôtre, et qui toujours peut-être nous demeure inconnue? Sincérité à l'égard de soi poussée chez Vallette jusqu'à la susceptibilité la plus extrême. Il y aurait là-dessus beaucoup à dire. Mais je n'ai voulu profiter de l'hospitalité de ces Echos que pour participer à l'hommage de ceux qui ont célébré chez Vallette ces rares vertus assemblées: cette liberté de l'esprit, cette indépendance du caractère, ce sacrifice à sa tâche de ses ambitions les plus légitimes, cette exclusive et magnifique honnêteté qui tire à mes yeux son prix de ce que n'étant fondée sur aucun dogme ou principe de morale, elle avait chez lui la réalité et la violence d'un instinct. — JULES DE GAULTIER.

§

Alfred Vallette et le « Mercure de France ». — Le nom d'Alfred Vallette ne peut pas être séparé du *Mercure de France*, et le *Mercure de France* ne peut pas non plus être séparé du temps

qui le vit naître ou renaître et qui gardera le nom de Symbolisme dans notre histoire littéraire.

C'était en 1889, l'année du Centenaire de la Révolution, et de la grande Exposition universelle dont le succès fut si grand. Une génération nouvelle montait qui tranchait violemment sur la précédente. Jusqu'alors, c'était le naturalisme, et pourrait-on dire, le prosaïsme qui régnait, et on allait assister à une résurrection admirable de la poésie et de l'idéalisme, un idéalisme teinté de mysticisme religieux et une poésie empreinte de philosophie symboliste, d'où l'étiquette qui devait rester attachée à la nouvelle école. Jamais, depuis la grande aurore romantique, la littérature française n'avait été à pareille fête; la belle flamme poétique qui, depuis un demi-siècle, s'était un peu alanguie et presque éteinte dans les froideurs marmoréennes du Parnasse, surgissait soudain en une gerbe merveilleuse sous la triple influence de Vigny, de Wagner et de Gustave Moreau. Tout, en effet, était renouvelé à la fois, la musique, la peinture, la littérature, le théâtre, la pensée philosophique, même le sentiment religieux.

Alfred Vallette fut un de ceux qui comprirent qu'à une telle génération nouvelle, il fallait des organes nouveaux. Jamais les journaux et les revues à la mode n'auraient accepté de publier des vers ou des proses d'art de la jeune école; Philippe Gille dans le *Figaro* déclarait qu'il fallait refuser le vers libre comme on refuse la marchandise qui n'a pas le poids, et c'est pour cela que naissaient des revues où les nouveaux poètes étaient chez eux. Celles des années précédentes étaient toutes mort-nées ou à peu près, mais maintenant allaient venir des organes plus durables, en 1889 la *Plume* et en 1890 le *Mercure de France* suivi de près par *l'Ermitage* et *les Entretiens politiques et littéraires*, et d'autres encore devaient naître les années suivantes, surtout en 1892 où la floraison fut très riche; sans doute elles disparurent par la suite, car les jeunes revues qui ont pour raison d'être de donner une voix à la jeunesse montante perdent cette raison d'être quand la génération atteint sa pleine maturité; mais parmi elles le *Mercure* vit encore, et glorieusement, parce qu'il a eu le bonheur de trouver en Alfred Vallette le directeur le plus complet qui pût être. Parfait honnête homme d'abord, et avec qui on pouvait marcher en pleine sécurité. Excellent appréciateur ensuite et avec qui on était sûr que la revue ne sacrifierait ni à la camaraderie ni au snobisme. Et enfin bon camarade, incapable de la moindre manœuvre perfide ou sournoise.

A la chance d'être dirigé par Alfred Vallette aussi parfait que Buloz comme directeur de revue, le *Mercure* joignit celle d'être

fondé par un groupe de littérateurs vrais, on se retient pour ne pas écrire professionnels, et de littérateurs très variés; tous n'étaient pas symbolistes et peut-être même aucun, au début, ne l'était-il. Jules Renard, par exemple, venait directement du réalisme. Aussi Albert Aurier avec *Vieux*, et Vallette lui-même avec *Le Vierge*. Ernest Raynaud était un pur poète classique et n'a jamais écrit, je crois, de vers libres. Remy de Gourmont lui-même n'avait pas encore pris conscience de son idéalisme symboliste, et ce ne fut que plus tard que vinrent à la revue les grands poètes symbolistes Henri de Régnier, Vielé-Griffin, Saint-Pol-Roux, etc., presque tous provenant de *l'Ermitage*. Mais à ce propos, il n'est peut-être pas indifférent de noter que ce fut cette dernière revue qui, dans son premier numéro d'avril 1890, donna l'article-programme le plus nettement symboliste, exposant en quoi la génération nouvelle se séparait de la parnassienne et de la romantique, alors qu'au début le *Mercure* se contentait d'être une anthologie éclectique n'exigeant que du talent, les *Entretiens* une revue de combat un peu anarchiste et la *Plume* un joyeux cénacle de chansonniers ne différant de ceux de Montmartre que par une admiration plus marquée pour Villiers, Mallarmé, Verlaine et autres grands aînés, pères du symbolisme.

Quelle belle époque ce fut! Les années 1890 et suivantes restent brillantes et charmantes dans la mémoire de toux ceux qui y vécurent. Nous étions tous pleins d'ardeur désintéressée, ivres de beauté verbale et artistique. Et c'est pourquoi les survivants, qui hélas se raréfient, gardent le souvenir le plus vivant de ces dernières années du XIXe siècle où brillèrent tant de bons et grands écrivains et où passèrent tant de figures remarquables au premier rang desquelles il faut mettre Alfred Vallette sans qui le *Mercure* n'aurait peut-être pas fourni sa belle carrière, et qui aurait été si heureux de célébrer, dans quatre ans seulement, son glorieux cinquantenaire! — HENRI MAZEL.

§

Alfred Vallette. — Après tant de voix plus autorisées que la mienne, je désire apporter à mon tour mon hommage à l'homme dont l'indépendance intellectuelle a permis, pendant plus de trente ans, à l'inconnu que j'étais, d'exprimer en toute liberté, sans autre gage que sa sincérité, son jugement sur des questions qui, à première vue, pouvaient paraître ne pas compter parmi les préoccupations du *Mercure de France*. Je passe rapidement pour arriver à un tournant essentiel de notre vie commune. La guerre de 1914 venue, après une courte interruption de la revue, Alfred

Vallette m'écrivit pour me demander de reprendre ma collaboration, en me donnant la latitude de m'exprimer en toute liberté sur les événements de cette terrible époque. Tâche délicate pour moi; j'étais encore en activité. J'acceptais cependant pour lui, à cause de lui, et, si j'insiste, c'est que dans ma pensée tout l'honneur lui en revient. Je puis dire, en conscience, que ce que j'ai fait, je ne l'aurais consenti pour nul autre. Au cours de cette nouvelle collaboration, il m'a soutenu envers et contre tous. Il me l'a dit à mon retour, et je garde de notre entrevue, après ces journées tragiques, un émouvant souvenir. Aussi, si j'ai pu éprouver de mon côté quelques dommages matériels, dont je n'ai eu cure, j'ai retiré de cette collaboration pendant cette période tragique, la plus belle satisfaction morale de ma vie. Je la dois à Alfred Vallette et je lui adresse ici le tribut de ma reconnaissance. — JEAN NOREL.

§

A propos de la destruction du Trocadéro. — Les auteurs du projet de destruction du Palais du Trocadéro, d'après un remarquable article de M. Gustave Babin, *Le Trocadéro des Camarades*, paru dans la *Revue mondiale* du 15 septembre 1935, sont MM. Carlu, Boileau et Azéma, projet adopté, nous dit l'auteur, grâce à la dictatoriale intervention de la Direction des Beaux-Arts et à l'opportune mise à la retraite de M. l'architecte Recoura, conservateur du Trocadéro et restaurateur excellent du Musée d'Ethnographie, qui a été remplacé justement par M. Carlu.

On trouve dans le même article d'intéressants renseignements sur les protestations soulevées par l'audacieux coup de force de M. Huisman. La Société des Architectes diplômés, nous apprend-on, s'insurge. Elle ne peut admettre qu'au prix d'un tour plus ou moins habile de prestidigitation, trois des lauréats d'un concours annulé se trouvent nantis d'un aussi magnifique chantier. Elle objecte qu'ils furent primés pour un projet de camouflage et non point pour les projets qu'on les charge d'exécuter. Elle demande qu'un nouveau concours soit ouvert en vue de la reconstruction du Trocadéro. Et une protestation motivée fortement a été adressée à ce que l'on est convenu d'appeler les pouvoirs publics.

En laissant de côté les autres considérations d'art et d'argent (une cinquantaine de millions!), on voit que la destruction du Trocadéro a été un vrai coup de force fait contre la volonté de tout le monde. A la Haute-Cour politique, ne devrait-on pas joindre une Haute-Cour esthétique, et alors un peu plus sérieuse? — H. M.

§

Le prince de Ligne psychanaliste. — A l'occasion du deux centième anniversaire de sa naissance, on a beaucoup écrit sur le prince de Ligne, et on l'a beaucoup vanté.

On n'a cependant jamais fait observer, à ma connaissance, que cet aimable prince avait précédé le docteur Freud en appliquant à une jeune malade un véritable traitement psychanalytique. Voici la relation qu'il écrivit lui-même, et où l'on peut voir autre chose qu'une aventure à la Casanova.

On remarquera que la scène se passe en Autriche, qui semble ainsi la terre élue de la psychanalyse. On remarquera aussi comment le prince replace son initiative thérapeutique dans le grand courant qui portait le XVIIIe siècle vers une vie plus conforme à la nature; et cette indication ne serait peut-être pas à négliger pour qui écrirait l'histoire du mouvement psychanalytique.

Guérison d'une folle par amour dans les jardins du comte de Stahrenberg (1).

Je rencontrai un jour à ma montagne, dans un jardin à côté du mien, deux femmes dont l'une, moins âgée que l'autre, était trop folle pour avoir les yeux égarés, symbole de la folie, dit-on ordinairement. Elle en avait passé ce premier degré. Les beaux yeux n'étaient pas trop fixés, tantôt vers le ciel, tantôt vers la terre. Moyennant cela, il n'y avait rien pour moi. Je m'aperçus bientôt que de même elle n'avait plus d'oreille, car l'autre femme, qui était sa mère, me dit : « Vous me paraissez étonné de voir ma fille se promener ainsi. C'est un essai que je fais qui doit augmenter ou diminuer sa folie, car c'est ici le lieu qui l'a mise dans cet état. Si elle s'y reconnaît, cela fera peut-être une crise. Elle parlera, pleurera, verra ou entendra peut-être un mot de consolation ou d'espérance... que sais-je? qui la tirera de cette stagnation qui ne lui laisse que des jambes, encore pour marcher bien doucement, comme vous voyez. C'est dans ce petit jardin qu'Augustin, jardinier-laquais de M. de Stahrenberg, à qui il appartenait, très joli garçon malheureusement, lui plut sans le savoir.

« Les formes trop agréables que les petits soins du jardinage ont apparemment développées à ses yeux l'engagèrent à nous le demander en mariage. Mon mari, conseiller au département de la Guerre, n'en voulut pas entendre parler, comme vous sentez bien. Il y a des mésalliances pour nous comme pour vous. Je voulus le faire comprendre à ma fille qui, après avoir eu la tête tournée d'Augustin, en a, comme vous voyez, la tête perdue.

— Je vais lui parler, madame, lui dis-je; voulez-vous vous promener avec la princesse Clary qui est là, et qui prendra bien de la part à votre malheur?... Christine, écoutez, lui dis-je, une déplorable histoire, et moi je mènerai votre fille dans ce petit cabinet dont les fenêtres donnent sur les laitues qu'arrosait Augustin. Si j'en tire un *hélas!*, une larme, elle est sauvée.

— Oh! oui, madame, dit Christine, mon papa est si bon, vous ne pourriez pas mieux vous adresser.

Après une vingtaine de pas vers le lieu de la guérison, je commençai, en y entrant, à en administrer les moyens qui m'y paraissaient les plus simples; je l'embrassai : elle me regarda. Je l'embrassai : elle proféra

(1) *Fragments de l'Histoire de ma vie*, Plon, 1928, tome Ier, pp. 280 et suiv.

quelques sons. Je l'embrassai... Je l'embrassai encore : elle ne dit plus rien, mais elle m'avait embrasé... Et d'embrasé et d'embrassé que j'avais été, je devins embarrassé en allant retrouver sa mère et ma fille. Mais toutes les trois ne le furent pas. La confiance des deux et l'absence de pudeur qui ôte l'état d'innocence dans lequel la petite semblait être rentrée firent que nous fûmes bientôt tous les quatre à notre aise.

Elle me regardait, souriait, je crois même qu'elle se mit à rire un petit moment. La mère me remerciait, Christine m'admirait, mais, revenant à elle d'une autre manière que la jeune personne, m'accabla d'injures. Je n'en priai pas moins les deux autres de revenir. Christine avait bien envie de leur dire que non, mais heureusement elle ne put pas aller plus loin en allemand que *mein Fater.* Je la dispensai de tenir une autre fois compagnie à la mère. Le lendemain, j'allai chercher la jeune folle qui cessait de l'être. « Je vois, me dit la bonne femme, que c'est le théâtre de sa folie qui devait être celui de sa sagesse. » Je fus un an sans savoir si elle avait continué. J'appris par hasard qu'elle logeait en ville près de chez moi. Je lui trouvai l'air encore un peu extraordinaire, mais plus jolie que jamais. Je m'en occupai encore quelques jours, elle était encore bien mieux la dernière fois que je la vis. Je ne sais pas ce qu'elle est devenue. On m'a dit qu'elle s'est mariée : ainsi je la garantis sauvée.

La morale de cela, c'est qu'il ne faut rien cacher au médecin. Si la bonne maman ne m'avait pas montré l'endroit où Augustin travaillait en chemise, se haussant et se baissant, je n'aurais jamais osé hasarder une cure semblable. A combien de têtes désorganisées l'on pourrait de même rendre la raison? Nature! Nature! Tu es bien en tout notre bienfaitrice.

Sans doute, le refoulement n'est pas absolu, — puisque la jeune fille avait osé demander en mariage le jardinier qu'elle désirait, et n'avait « refoulé » qu'ensuite ce désir irréalisable, — la confession est faite par la mère, — la jeune fille étant muette, — et la cure est conduite jusqu'au bout, comme un assaut, avec une vivacité joyeuse et cavalière par cet « amateur » du XVIIIe siècle.

Et cependant, sans faire état de la cure hardie, du transfert radical opéré par le médecin occasionnel, cette folie d'amour, dans ses causes et dans sa nature, comme dans sa guérison, offre avec les maladies nerveuses que soignent les psychanalystes des analogies assez nombreuses et assez poussées pour que l'on puisse considérer le prince de Ligne comme « précurseur sans le savoir » du fameux docteur viennois.

La conclusion du récit : « La morale de cela, c'est qu'il ne faut rien cacher au médecin » ne résume-t-elle pas tout l'esprit de la psychanalyse? — L. G.

§

La règle de trois. — Rappelant, dans sa spirituelle et intéressante étude sur Mark Twain, le raisonnement d'Alphonse Allais, M. Gabriel de Lautrec écrit (*Mercure de France* du 15 novembre, p. 77) :

Si dix soldats mettent une heure pour faire quatre kilomètres, combien mettront trois mille soldats? C'est une simple règle de trois : Si dix

soldats mettent une heure, un soldat mettra dix fois *moins* (c'est moi qui souligne), et trois mille soldats, trois mille fois *plus* (c'est encore moi qui souligne). Si je ne me trompe, cela fait douze jours et une fraction. Vous pouvez refaire le calcul, car je n'ai jamais été fort en mathématiques. Mais, enfin, nous arriverons tout de même à des chiffres effarants. Et il n'y a pas à protester. La règle de trois est là dans toute sa rigueur.

Le calcul est juste, mais la solution est fausse. Rendons à la vénérable règle de trois le respect qui lui est dû. Ce faisant, nous lui conserverons toute sa rigueur, en la mettant d'accord avec la logique, autrement dit : avec l'humour; et nous arriverons à un chiffre également effarant. Mais la règle de trois est là : Si dix soldats mettent une heure pour faire un kilomètre, un soldat mettra dix fois *plus*, et trois mille soldats, trois mille fois *moins*.

Faites le calcul; car je ne suis pas, moi aussi, très fort en mathématiques. Mais si je ne me trompe, cela doit faire, non douze jours, plutôt douze secondes. — JEAN DARY.

§

Encore les « trognes armées ».

Nantes, le 5 décembre 1935.

Monsieur le Directeur,

J'ai suivi avec intérêt, il y a quelques mois, la controverse sur le texte de Pascal qui opposa dans le *Mercure* les tenants de « trognes armées » à ceux de « troupes armées ».

J'avoue que mon sentiment, et, peut-être, le peu que j'ai de raison me poussaient au camp de ceux qui lisaient « troupes ». Et voici qu'une phrase de Montaigne remet le trouble en mon esprit. Elle est si vive, si musclée, qu'elle a bien pu frapper efficacement la mémoire de Pascal, s'y cacher en quelque repli. Plus tard, et dans la fièvre de la composition, des éléments en seraient remontés, disjoints, à la conscience du philosophe.

Voici le passage. Il est, dans l'Edition de 1595 des *Essais*, au chapitre XXVI : *De l'Institution des Enfants*, vers le milieu. (Il s'agit des collèges.)

C'est une vraye geaule de jeunesse captive: on la rend desbauchée, l'en punissant avant qu'elle le soit. Arrivez-y sur le point de leur office. vous n'oyez que cris, et d'enfants suppliciez, et de maitres ényvrez en leur cholère.

— Quelle manière, pour esveiller l'appétit envers leur leçon, à ces tendres âmes, et craintives, que de les y guider d'une *troigne* effroyable, les mains *armées* de fouets.

Voici ma petite pierre apportée au chantier. A-t-elle la moindre utilité? C'est aux doctes d'en juger.

Veuillez bien, monsieur le Directeur, etc. — J. PILINSKI.

§

Fouchtra! — On lit dans le *Petit Larousse illustré*, éd. 1932 (1): « *Fouchtra*, interj. Juron auvergnat. » Et c'est une sottise: on ignore absolument cette expression, en Auvergne, même comme juron. Et on peut dire que c'est là une invention parisienne, comme *charabia*, que le même *Petit Larousse illustré* qualifie de « patois des Auvergnats », et dont j'ai parlé ici (*Mercure* du 1-12-1933); *bougnat*, contraction de *charbougnat; bougra*, etc. Je crois que *fouchtra* a été employé par Labiche dans *Le Misanthrope et l'Auvergnat*, à une époque (1852) où les Auvergnats étaient souvent victimes de plaisanteries point toujours spirituelles. — FRANÇOIS-PAUL RAYNAL.

§

Le Sottisier universel.

L'Encyclopédie voit le jour alors. Buffon, grâce à la protection de Malherbe, est un des premiers à y applaudir. — JEAN TORLAIS, *Réaumur et sa société*. Bordeaux, 1933.

C'est l'époque de la brillante floraison de l'art belge, avec Constantin Meunier, Alfred Stevens et tant d'autres, et de l'éclat d'une littérature qui, avec Verhaeren, Camille Lemonnier, Rodenbach, Maeterlinck et tant d'autres, pour ne parler que des morts, sait rester profondément originale. — *France-Belgique*, édition spéciale pour l'exposition d'Anvers, 1930.

Les révolutionnaires clairvoyants groupés en 1792 autour de Robespierre et de Marat avaient lumineusement prévu les conséquences de la déclaration de guerre à l'Autriche. Après eux, nous répétons que l'on ne porte pas la liberté aux peuples à la pointe des baïonnettes..., ni sur l'aile des avions de bombardement. — *La Révolution Prolétarienne*, 25 juillet.

LA DUCHESSE D'YORK A PARIS. — La princesse Marina de Grèce, duchesse d'York, a été, au moment de son mariage, l'idole de Paris. Elle y est revenue cette semaine avec son époux princier. — *Je suis partout*, 7 décembre.

Ce n'est que chez un peuple très civilisé, très évolué, chez les Romains, par exemple, qu'un fils d'affranchi, c'est-à-dire d'ancien esclave, comme Cicéron, pouvait être traité d'égal à égal par les descendants des plus vieilles familles. — *Mercure de France*, 15 novembre, p. 79.

Ses cales [celles du *Lusitania*] recélaient un véritable trésor; des pièces d'or représentant une valeur de 150 millions de dollars, 50 millions de dollars en lingots, des sachets contenant des diamants à l'adresse des grandes tailleries d'Anvers, les deux cassettes à bijoux d'un maharadjah — perles et pierres précieuses — et, pour une grande part, la fortune personnelle des passagers dont nombre étaient des multimillionnaires connus d'outre-Atlantique... Au total, des richesses représentant, selon les estimations, de 2 à 5 millions de livres sterling! — *Le Journal*, 29 octobre.

(1) Et dans d'autres dictionnaires (N. D. L. R.).

UN GARDIEN DE CIMETIÈRE SE SUICIDE. — *Reims, 17 nov.* M. Pierre Zalini, de nationalité italienne, marié, père de deux enfants, gardien du cimetière italien de Bligny, s'est tué d'une balle de revolver. On croit qu'il s'agit d'un accident. — *Petit Journal,* 18 novembre.

M. Barrière est sérieusement blessé également; il a une balle dans la tête et dans une jambe. — *L'Œuvre,* 18 novembre.

De nombreux promeneurs parcouraient les allées: chapeaux à plumes, perruques blondes, flots de rubans, broderies des courtisans et longues boucles, mousselines de soie, fard éclatant des dames. Marguerite dévorait ces hôtes habituels du roi. — *Le Journal,* « Les Secrets de la Montespan », 28 novembre.

Sur l'une des affiches qui ornent les stations du métro de la place Saint-Georges, on lit avec étonnement, à la suite des lignes célébrant les vertus d'une marchandise, cette recommandation: « S'adresser rue Henri-Mounier, numéro... » Hélas! ignorer à tel point l'orthographe du nom d'Henri Monnier!... C'est bien la peine que la statue du célèbre humoriste soit sur la place Saint-Georges, à une enjambée de l'entrée du métro! — *Le Jour,* 10 novembre.

Dans le passé, Jean Lorrain n'aurait, certes, pas été populiste malgré *La Maison Philibert,* mais Maupassant?... Aurait-on refusé les Gourmont de *La Fille Elisa,* pour assurer l'hégémonie de Zola? — *L'Ordre,* 19 décembre.

§

Publications du « Mercure de France »:

LÉON BLOY DEVANT LES COCHONS, SUIVI DE LAMENTATION ET DE JE M'ACCUSE, par Léon Bloy. (Réimpression.) Volume in-16 double couronne, 12 francs.

Le Gérant : JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Paris. — 1935.

BULLETIN FINANCIER

. première quinzaine de décembre aura vu le calme reparaître sur notre marché ́taire. Grâce aux mesures énergiques de défense prises par la Banque de France, orties d'or ont cessé et un sentiment meilleur a régné à la Bourse. D'autre part, ste de réconciliation qui a mis un terme au débat parlementaire sur les ligues a né la confiance. Plusieurs groupes de valeurs françaises à revenu fixe et à revenu ble ont donc montré des dispositions plus satisfaisantes.

is les polémiques soulevées par la question des sanctions applicables à l'Italie entravé le mouvement de reprise et contraint le marché financier à se montrer nspect. Des prises de bénéfice ont dominé le marché à terme aux approches de uidation de quinzaine. Et leur influence n'a pas tardé à se faire sentir sur tous ompartiments de valeurs françaises. Par ailleurs, une baisse inopinée de l'argent-l à New-York s'est répercutée sur plusieurs marchés de matières premières, juste noment ou les compagnies aurifères sud-africaines annonçaient des dividendes striels peu différents des répartitions de l'an dernier.

s tendances générales de la Bourse ont donc été très variables. Mais, au travers ertaines fluctuations, on a vu poindre des mouvements de reprise qui laissent oir une orientation plus favorable.

s rentes ont subi le contre-coup de l'émission à 950 francs de 2 milliards d'obli-n du Trésor 5 % nets de 1.000 francs, amortissables en 30 ans, sauf rembour-nt anticipé. Cet emprunt, destiné à faire face aux besoins de la défense nationale, été un succès, d'autant plus qu'il a coïncidé avec un abaissement de l'intérêt i aux porteurs de Bons de la Défense Nationale.

contraire, le groupe des banques françaises s'est ressenti très heureusement de ouverture de la période des grandes émissions : la Banque de Paris, la Société ́rale et le Comptoir d'Escompte ont enregistré des gains appréciables.

nos chemins de fer sont sans changement sérieux, plusieurs affaires maritimes trent une orientation meilleure : les Chargeurs Réunis et le Suez ont vu s'élargir marché.

s charbonnages du Nord et du Pas-de-Calais ont été hésitants. Seule l'action une s'est mise nettement en vedette, après l'inauguration de la première grande française d'hydrogénation de la houille.

s valeurs de gaz ont peu varié. Les affaires d'électricité se sont repliées, d'abord e que les décrets-lois imposent aux compagnies une réduction de bénéfices qu'on chiffrer à 30 %, ensuite parce que certaines sociétés capitalisent leurs réserves ppriment leurs acomptes.

fermeté du compartiment sidérurgique a été très relative, bien que les commandes agées pour la défense nationale constituent des éléments de hausse. L'exécution es commandes incite d'ailleurs certaines grandes entreprises à se procurer des aux frais. Schneider, par exemple, a placé avec succès un emprunt de 6 % de nillions.

groupe de la construction maritime est resté languissant, malgré la réunion de la érence navale de Londres.

us les compartiments du groupe minier se sont fâcheusement ressentis de la lade de l'argent et des métaux industriels.

s statistiques révèlent pour 1935 une nouvelle augmentation de la consommation roduits du pétrole ; aussi bien, les valeurs pétrolières conservent une tenue satis-nte. Le groupe des produits chimiques a vu également ses vedettes : Péchiney, obain, Ugine, etc, manifester des dispositions favorables. Au contraire, les tchoucs ont tenu compte des perspectives plus réduites de la consommation liale de crêpe.

LE MASQUE D'OR.

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — PARIS. — 1935.